SEP 20 1926

33e Année. N° 17. 1er Septembre 1926.

PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

		Pages.
Jean Cassou . . .	*Les Harmonies viennoises.* — I.	5
Richard Grelling.	*Le Conseil des Ministres prussien du 30 juillet 1914.*	31
Francis Carco . .	*De Montmartre au Quartier latin.* — II	57
Marcel Marion. .	*L'Impôt global sur le Revenu*	77
François Porché .	*La Vie douloureuse de Charles Baudelaire.* — II. .	89
Albert Thibaudet.	*La Critique des Maîtres*	113
W. B. Maxwell .	*Le Jardin du Diable* (fin)	137
Guy de Montjou .	*Le Règlement de l'Affaire du Riff.*	175
A. Albert-Petit . .	Les Lettres : *Les Livres d'histoire*	199
Pierre Waline . .	Questions économiques : *Le B. I. T.*	211
Ignotus	La Politique : *Autour du Congrès de Versailles.* .	226

MARCEL THIÉBAUT : Chronique bibliographique.

Copyright 1926 *Revue de Paris.*

LA LIVRAISON DE 240 PAGES : 7 FRANCS

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

1926

La **Revue de Paris** *commencera le 15 Septembre :*

La Reine Calafia

par V. BLASCO-IBAÑEZ

Elle publiera prochainement :

Deux cents chambres
Deux cents salles de bains

par VALÉRY LARBAUD

Hamlet en Yiddish

par ISRAËL ZANGWILL

PRIX DE L'ABONNEMENT POUR LES PAYS ÉTRANGERS

PAYS A DEMI-TARIF POSTAL

	En dollars.	En livres sterling.	En francs suisses.	En florins.	En pesetas.	En marks.
UN AN.	$ 4,75	£ 0,19, 7	24,40	11,80	29,40	20,30
SIX MOIS . . .	$ 2,41	£ 0, 9,11	12,40	6 »	14,95	10,30
TROIS MOIS . .	$ 1,24	£ 0, 5, 2	6,40	3,10	7,75	5,30

PAYS A PLEIN TARIF POSTAL

UN AN.	$ 5,60	£ 1, 3,1	28,80	13,90	34,70	24 »
SIX MOIS . . .	$ 2,84	£ 0,11,8	14,60	7,05	17,60	12,15
TROIS MOIS . .	$ 1,46	£ 0, 6	7,50	3,65	9,05	6,25

L'adoption de toutes les monnaies nationales étant impossible par suite des difficultés d'encaissement, les souscripteurs sont priés de faire leurs versements dans l'une des monnaies sus-indiquées.

PRIX PARTICULIERS

		UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
BELGIQUE. . . . LUXEMBOURG. .	En francs belges. .	122 »	62 »	32 »
ITALIE	En lires.	97,60	49,60	25,60
ROUMANIE . . .	En lei	814	414	214

Gen
Terq

LES HARMONIES VIENNOISES

PREMIER RÊVE

Je ne sais pas si je suis belle. Mon front ne me plaît pas du tout. Je le trouve trop bombé, je crains bien qu'on ne voie que lui dans mon visage et qu'on n'oublie de regarder mes yeux, ma bouche, mes joues. Je ne suis pas contente non plus de mon nez qui est un peu trop gros du bout; quand j'étais au couvent, j'essayais bien de l'amincir avec ma pince à dessin. Mais cela n'a pas servi à grand'chose. Mes épaules sont étroites tandis que l'aînée des Esterhazy les a épanouies comme celles d'une femme. D'ailleurs, comment veut-on que je me développe ici? Mon oncle assure que l'air de Vienne ne me vaut rien. Pourtant, l'idée ne lui viendra jamais d'abandonner quelques jours son Musée et ses collections de fossiles pour m'emmener à la campagne. Et il pleut. Les rues sont mornes. Qu'est devenu l'hiver, l'étincelant hiver, où mon écharpe de fourrure s'envolait, tandis que je patinais? Et ce n'est pas encore le printemps, de sorte que je me demande si je reverrai jamais le soleil.

De derrière ma vitre, je me regarde passer dehors, dans l'air sans vie, avec un compagnon qui est, comme moi, une grande figure lente et triste. Cette tristesse, je la reconnais : c'est celle que j'ai eue à treize ans, à ma sortie du couvent, et qui a duré si longtemps. Je ne comprenais pas à quoi servait la succession des jours ni ce que j'étais venue faire à Vienne, dans la grande solitude de la vie. Depuis j'ai eu des amis, j'ai patiné, mon oncle m'amuse. J'écoute ce qu'il

1er Septembre 1926.

E.46

dit, qui ne ressemble à rien, et quand il fume sa pipe et que toutes sortes de pensées fantastiques lui viennent à l'esprit, j'éprouve comme de l'enthousiasme et de l'impatience et je ne doute pas que toutes les choses qui m'attendent n'aient été particulièrement faites pour moi.

Mais la pluie, cette journée lourde, cette promenade que j'imagine sur un pavé qui ressemble à un chemin de feuilles mortes, tout me ramène à cette mauvaise période que j'appelle : l'année des cimetières. Je me rappelle aussi que le Musée m'épouvantait : « Vais-je donc, pensais-je, vais-je donc passer toute ma vie entre ces murailles de tombeaux? » Et je m'attendrissais beaucoup sur mon destin.

***

J'étais dans l'erreur la plus complète puisque le dimanche de Pâques est arrivé : il est tombé dans ma chambre comme un enfant échappé de l'école. J'ai vu dans la rue des tas d'autres enfants, ses frères, qui chantaient : « Tra deri ra! Un nouveau printemps est là! » Les cloches de Saint-Étienne, dans le ciel, dénouaient leurs chevelures. Toute la ville piaillait. Le soleil se glissait jusque sur les vitrines des collections et faisait briller les micas. Les lunettes de mon oncle lançaient des rayons.

L'après-midi, les deux sœurs Esterhazy sont venues me chercher en berline pour m'emmener dans leur château. Fanny, l'aînée, montrait ses épaules rondes et agitait ses anglaises en riant. Anne, qui est pâle et mate comme une tubéreuse, et toujours grave, souriait. Comme on était à l'aise dans la berline! Nos robes, pressées, faisaient des plis et des bouillons et combinaient leurs couleurs de la façon la plus heureuse. Vers quatre heures, nous arrivâmes au château. Une aimable compagnie nous y attendait. « Vous allez voir aujourd'hui de grands artistes, me dit Fanny. Nous avons monsieur Schubert, qui est notre maître, et il signor Diabelli. O chère douce Lina, vous ferez de la musique, n'est-ce pas? Je veux que ces messieurs vous entendent et connaissent votre talent. — Jamais je n'oserai, répondis-je. — Si, si! cria Fanny. Et puis, Anne et moi, nous chanterons, et vous

nous accompagnerez! N'est-ce pas, Anne? — Allons, soit, » répondit Anne paisiblement.

D'abord je ne pensai ni à M. Schubert, ni à M. Diabelli. Je regardais le château avec cette belle terrasse où la compagnie était groupée, je contemplais le jardin et les pelouses où j'aurais tant voulu poser les pieds. Je m'entends si bien avec les pelouses! J'y oublie tout, j'y connais une félicité parfaite. Mais il fallait saluer le comte et la comtesse Esterhazy et leurs invités et répondre aux folies de Fanny. Cependant, je glissais de temps à autre un coup d'œil amoureux vers le jardin, vers les arbres dont on aurait pu compter toutes les feuilles et qui développaient leurs courbes dans le ciel. Un jet d'eau montait aussi. « Quel délicieux séjour! murmura un vieux monsieur en tirant sa tabatière de sa poche. Néanmoins, ne trouvez-vous pas que le temps n'est pas encore assez bon pour nous permettre de rester longtemps dehors? J'ai l'impression que l'air fraîchit un peu et que les dames risquent de prendre froid. » La comtesse proposa de rentrer dans les salons. « Monsieur Schubert, ajouta-t-elle, pourrait se mettre au piano. » Tout le monde se tourna, alors, vers un petit homme assez mal habillé, qui rougissait et dont les yeux, derrière de grosses lunettes, se dérobaient à tous les regards. « Excusez-moi, finit-il par dire. Je ne jouerai rien aujourd'hui, je suis fatigué. Mais Diabelli que voici... » Diabelli s'excusa aussi. Alors cette sotte de Fanny se mit à me tirer par le bras en criant que je jouais comme un ange, qu'elle ne connaissait personne qui fût doué d'autant de sentiment et d'expression, que j'étais ravissante lorsque j'étais au piano, que mes yeux s'illuminaient, enfin mille extravagances qui me plongèrent dans la confusion. Ce qui augmentait mon trouble, c'est que les regards tremblants de Schubert s'étaient posés sur moi et ne me quittaient plus. Il y avait en eux, certes, une douceur infinie, mais leur insistance me gênait. « Allons, chère Lina! criait Fanny. Au piano! » Je sortis d'embarras en proposant de les accompagner, elle et sa sœur. Cette idée fut adoptée par tout le monde, et l'on rentra dans le château.

Le piano était près d'une vaste fenêtre qui donnait sur un balcon. Le parc se peignait sur la vitre avec cette lumière rouge et mélancolique où s'annonce déjà la fin du jour.

Les gens se disposèrent autour du piano dans des attitudes diverses. Près de moi, Fanny et Anne, toutes droites et blanches, chantèrent un duo. Jamais leurs voix ne m'avaient paru plus belles. Aussi j'apportai la plus grande attention à les accompagner comme il convenait. Anne avait la voix d'un cristal plus grave que Fanny, mais lorsque les deux voix se mariaient, cela faisait une plénitude qui m'emportait au delà de moi-même et du lieu où je me trouvais. Puis le bras de l'une des deux chanteuses tournant la page, me ramenait au salon des Esterhazy. Je levai les yeux : le visage de Fanny, si gai, si étourdi d'ordinaire, était devenu aussi sévère que celui de sa sœur. Elles chantaient toutes deux comme si elles avaient été persuadées que le point d'orgue final marquerait le moment de leur mort.

Des applaudissements éclatèrent. On loua les chanteuses, on loua le jeu de l'accompagnatrice. Je ne pouvais répondre à tous les compliments. Schubert avait disparu. On réclama Diabelli.

Il se mit au piano et y posa ses mains avec une autorité extraordinaire. C'était un homme grand et mince, avec des cheveux très noirs et très crépus et des yeux qui, tout à coup, me firent penser à son nom : cet homme était le diable! Je regardai ses mains qui étaient dorées et nerveuses.

Il joua un prélude de Sébastien Bach dont mon esprit fut forcé de suivre la monotonie, non sans une grande fatigue. Brusquement, la fugue changea l'aspect des choses et je me sentis embarquée dans une autre direction, mais tout aussi incompréhensible. J'avais bien souvent joué ou entendu de cette musique, mais sans me préoccuper de ce qu'elle pouvait signifier. Cete fois, je voulais y démêler un sens secret et je détestai Diabelli qui semblait comprendre ce langage, le parler et y répondre. Rien de ce qu'il jouait ne paraissait l'étonner. Il demeurait imperturbable au milieu de ces variations et de ces reprises, et semblait sourire intérieurement, comme aux propos d'un ami.

Lorsqu'il eut fini, il s'adressa à moi comme s'il n'avait joué que pour moi : « Connaissiez-vous ce prélude? » me demanda-t-il. Et sans attendre ma réponse : « Vous avez joué, tout à l'heure, à la perfection. Habitez-vous Vienne? En ce cas,

venez me voir un jour chez moi. Mesdemoiselles Esterhazy pourraient vous accompagner. »

Alors, on fit une promenade dans le jardin, malgré le vieux monsieur qui craignait le serein. Mais les dames mirent des fichus sur leurs épaules; Anne et Fanny me tenaient par le bras. Diabelli marchait à côté de nous sans rien dire. Je pus fouler mes chers gazons. « Allons au verger, » proposa Fanny. Un très léger, léger brouillard enveloppait les feuilles grêles. Mais quand nous eûmes pénétré dans le verger, toute chose fut distincte et nette. Mon regard caressait l'herbe fraîche où brillait la rosée. Au loin, des couples paraissaient et disparaissaient dans les allées, et les voix résonnaient, dans cet air tranquille, avec un timbre émouvant et pur. « Bientôt, me dit Fanny, vous pourrez venir manger des prunes et des cerises. Quel bonheur! » Et moi aussi, je sentis s'ouvrir en moi tout un abîme de bonheur.

***

J'ai dormi, cette nuit, d'un sommeil tumultueux. Il me semblait que quelqu'un marchait dans le couloir qui sépare ma chambre de la grande salle aux fossiles. Je ramenais à tout moment les couvertures sur moi. Je rêvais qu'il pleuvait. Je m'éveillai, rompue de fatigue : il était trois heures du matin. J'allai à la fenêtre, j'écartai les rideaux. Il ne pleuvait pas du tout. La nuit était blanche, sèche, avec un clair de lune précis et calme. Je me recouchai.

De nouveau la tempête : si ce n'est le ciel, c'est donc mon cœur qu'elle habite. Mais quoi? Rien ne m'agite. Jamais ma vie n'a été plus douce. Pourtant des pas sombres résonnent en moi. Un destin funeste a entrepris ma conquête et s'intéresse à moi, pauvre fille. Je deviens la proie d'un présage affreux.

Le soleil qui m'éveilla m'a ramenée à ma réalité qui est simple et familière. J'allai voir mon oncle dans son cabinet. Il était occupé à scier un caillou. « Chère enfant, me dit-il, savez-vous qu'il y a de l'or dans ce minerai? Le docteur Siebold me l'a rapporté de chez les Africains pour notre collection. » J'admirai le minerai. « La puissance du Créateur est insondable! s'écria mon oncle. C'est aussi un filon du plus précieux

métal qu'il a déposé dans votre âme, Lina, ma chère enfant! Mon Dieu, quel délicieux soleil il fait aujourd'hui! N'aimeriez-vous pas vous promener avec moi tout à l'heure? » Je me jetai à son cou : « Oh! oui, m'écriai-je, oui, je vous en prie, cher oncle. — C'est bon, nous irons passer l'après-midi du côté du Kahlenberg. »

Mon oncle avait l'air, ce matin, plus jeune que jamais. J'aurais juré que sa perruque frisait naturellement, ses yeux couraient comme des souris et il riait de ce rire musical et généreux qui me communique tant de joie et d'espoir. Nous sommes sortis après le déjeuner. J'ai salué au passage les deux déesses qui veillent à la porte du Muséum. L'une est la Minéralogie, l'autre la Botanique. Elles ont souri de nous voir passer, mon oncle et moi, bras dessus, bras dessous. Je cherchais des yeux le jeune homme qui, lui aussi, serait touché de nous rencontrer et se sentirait jaloux d'un oncle aussi jeune et aussi élégant. Tout à coup, tandis que nous traversions le Graben, mon cœur battit : ce n'était pas un jeune homme, mais trois et de la meilleure société. Ils entouraient une lingère qui passait toute fraîche, son panier sous le bras, et ils lui contaient des sottises. Elle leur échappa en riant. Au bout de la rue, on l'entendait qui chantait :

La voiture, la voiture! Les grelots ont pris feu...

— Connaissez-vous cette ballade? — me demanda mon oncle. — Elle n'est pas de votre temps. C'est une ballade très ancienne, je vous la chanterai ce soir.

Nous avons pris le bateau jusqu'à Nussdorf, puis nous sommes montés à Grinzing. Là, sur une terrasse, toute une brillante société prenait du thé vert et des cafés glacés. Mon oncle redressa la poitrine, détendit ses traits, ne fut plus que sourires et bonheur de vivre. Des dames, assises autour d'une table, près de la balustrade, l'appelèrent :

— Docteur! Cher docteur! Éminent docteur!

On lui fit sur moi mille compliments. Il saluait avec des gentillesses de petit garçon qui feint la timidité. Au début, je ne distinguai le nom d'aucune de ces dames, puis les unes me furent sympathiques et d'autres me parurent sottes

et désagréables. Mais aucune ne semblait indifférente à mon oncle. Parfois il me racontait tout bas leur histoire.

— Celle-ci qui vient de parler, — me disait-il, — est née Sagan : elle a été fiancée au prince Louis-Ferdinand de Prusse, mais elle a épousé un Rohan. Aujourd'hui, elle est princesse Troubetzkoï. Et celle-ci, voyez, c'est Aurore de Marassé, chanoinesse honoraire du chapitre de Brunn, française, émigrée. Pendant le Congrès, elle était logée dans les combles de l'hôtel Palm et là, dans sa mansarde, mourant de faim, vêtue de robes rapiécées et couronnée d'un diadème, elle recevait Metternich, Bagration, que sais-je? et tenait les fils de tous les espions du monde.

J'ouvrais de grands yeux. Il est évident que, jusqu'ici, rien n'avait existé pour moi. Je ne connaissais que la Botanique et la Minéralogie. Et pendant l'année des cimetières, je n'avais fait que m'attendrir sur moi, ma détresse, ma solitude. A partir de maintenant, je comprends que je suis une jeune fille, que j'habite Vienne, que j'aime Vienne et que mon oncle est un vieux fou. Je commence une histoire. C'est mon histoire que je vais raconter.

— Qu'appelez-vous l'amour, docteur ? — demandaient les dames. — Qu'appelez-vous l'amour?

Elles remuaient leurs écharpes autour de leurs bras nus, et les fleurs et les rubans tremblaient sur leurs chapeaux de paille. Mon oncle leur expliqua ce qu'il appelait l'amour. Je m'étonnais qu'il pût y connaître quelque chose. Cependant, ses rides s'étaient reformées sur son visage et il parlait sans paraître écouter ce qu'il disait, et comme préoccupé d'autres pensées. Alors je compris qu'il venait d'ailleurs, d'une autre vie vécue bien avant moi. Moi, je m'éveillais de je ne sais quel néant et tous les soucis de mon enfance n'avaient été qu'un songe. Mais lui, il avait connu bien autre chose, certainement. Il parle toujours de l'Italie et du désir qu'il a d'y aller; peut-être, en réalité, y a-t-il été et s'en souvient-il.

Ainsi, il parlait de l'amour comme on parle à des dames qui s'amusent et qui rient. Tout ce monde-là mentait : c'était évident. Et, cependant, mon oncle savait peut-être la vérité sur l'amour.

Je pensai tout cela très vite, si bien que lorsque je revins à la

conversation, je crus m'être trompée. Mon oncle riait, les dames aussi, elles et lui semblaient profondément heureux. Je m'abandonnai à la joie générale. Aurore de Marassé me flattait, me disant que j'étais jolie et que ma toilette était ravissante. Et elle me regardait fixement. Ses yeux étaient verts et cernés.

Le soir vint. Les vignobles, sous la terrasse, devenaient noirs, et en bas, dans l'immensité, les lumières de Vienne s'allumaient. Bleues, rouges, dorées, pâles, radieuses, elles apparaissaient, les unes gaies, d'autres tristes peut-être, mais toutes pleines d'une douceur qui donnait le frisson. C'était une valse qui se déroulait dans le soir et disait sur le rythme le plus allègre des paroles de tendresse et de secret. Les dames s'étaient levées et, près de la balustrade, elles contemplaient le spectacle. Aurore de Marassé, s'enveloppant dans des fourrures, était restée assise près de mon oncle et de moi.

— Toujours jeune, ce docteur! — dit-elle comme se parlant à elle-même.

— Je ne suis pas jeune, comtesse, — murmura mon oncle sans la regarder, — mais j'aurais bien voulu...

Il se tut. Décidément, son visage s'était rembruni et je retrouvai dans ses yeux, habituellement si vifs, cette impression d'inquiétude et d'égarement que j'avais cru y lire tout à l'heure. Il avait l'air d'un grand enfant puni.

— Quelle tête vous faites, mon oncle! — m'écriai-je. — N'êtes-vous pas mon frère aîné et mon grand camarade? — Il me prit la main et la serra contre son cœur. Oubliez-vous que toutes mes amies raffolent de vous?

Aurore de Marassé se prit à rire.

— Est-ce vrai? — me demanda-t-elle.

Cependant, les autres dames s'étaient retournées et se préparaient à partir, et mon oncle se remit à faire l'étourdi et le galant.

L'une d'elles, que sa voiture attendait à Nussdorf, nous ramena dans Vienne. C'était une fort belle jeune femme, la moins bavarde de toutes, mais la plus belle, je crois. Elle paraissait sotte et bonne. Pendant tout le retour elle ne fit que s'enquérir de la santé de mon oncle d'une façon un peu

agaçante. Elle habitait un bel hôtel près de l'église des Capucins. De là, nous rentrâmes à pied. Des amoureux passaient, pressés par le soir et par la hâte des saisons et des années. J'aurais voulu les suivre; j'aurais voulu suivre chaque passant. Mon oncle sifflait l'air de la ballade : *La voiture! La voiture! les grelots ont pris feu.* Nous allions à travers les lumières que nous avions vu s'allumer du haut de la terrasse de Grinzing. On dansait à tous les carrefours : c'était cela, la valse qui m'avait saisie tout à l'heure. A présent je m'y mêlais. Elle me possède encore : où m'entraînera-t-elle? Un jour j'aurai l'âge d'Aurore de Marassé; un autre jour celui de mon oncle. Ces jours-là, les mêmes lumières s'allumeront et je les regarderai avec leurs yeux. Je ne sais pas très bien si c'était des regrets qu'ils exprimaient ou l'espoir que les prochains soirs, même pour eux, détiennent encore un secret. En tout cas, ce n'était pas cette paix à laquelle il paraît que l'on doit parvenir. « Mon oncle, mon oncle, ai-je dit pour faire une diversion, chantez-moi la ballade de la voiture. » Alors, tandis que nous marchions, il a chantonné :

La voiture! La voiture! Les grelots ont pris feu!

Le roi se penche du haut de son trône. Le héraut d'armes s'avance :

« Onze mille florins, proclame-t-il, et la main de la princesse à qui arrêtera cette voiture du diable! »

Grand tumulte, grand tumulte. Le roi se penche du haut de son trône.

Le fils du boucher se présente : « A moi, dit-il, les onze mille balles!

Et la main de la princesse et ses deux mains et ses bras! »

Le fils du boucher est borgne, bossu, boiteux et même un peu contrefait. La princesse ne l'aime guère.

Elle pâlit comme une fleur qu'un mauvais garçon maltraite dans le jardin de l'école.

Ce matin-là, elle a lu une histoire du même genre. C'est une histoire de deuil, de deuil et de cor de chasse et qui donne mal à la tête.

Mauvaise histoire, mauvais présage. Le roi se penche du haut de son trône.

Le bossu aura la fille. Elle sera toute blanche dans son lit.

La voiture ne courra plus. Le roi se penchera toujours. Se penchera, se penchera. Jusqu'à tomber la tête en bas.

J'éclatai de rire. Nous étions arrivés. La Botanique et la Minéralogie nous attendaient, de chaque côté de la grande porte.

***

Un mystérieux attrait, une invincible curiosité me poussent, dans mes promenades, vers la boutique d'Anton Diabelli. Il m'a invitée à l'y aller voir, mais je n'ose pas entrer.

C'est dans une rue étroite et humide. Je regarde, par les porches ouverts, les grandes cours où campe un peuple étrange : ils nettoient leur linge, épouillent leurs enfants. Un rayon de soleil traverse une galerie en bois où des jeunes gens, très pâles, fument la pipe. Au flanc des murs, des femmes, jeunes ou vieilles, montrent leurs visages et s'interpellent. Assis sur une table, à la hauteur d'une fenêtre, un tailleur taille, coud, rapièce, ravaude, un fil entre les dents. On entend le cliquetis de ses ciseaux, le bruit que fait du linge qu'on bat, dans de grands vols de taches rouges et blanches, et des rires. Toutes ces maisons, dans la mélancolie de leur intimité, font leur ménage. Des escaliers descendent vers des brasseries où retentissent des hymnes.

Tout en marchant, je rumine dans ma tête les contes de Zorn, les histoires que me racontait ma mère sous les sapins du boulevard, tandis que, devant la poterne, les soldats faisaient l'exercice. Plus tard, on m'en acheta une édition, illustrée de ces images qui, pour moi, servent encore à définir certaines choses que je ne connais pas et même certaines autres dont j'ai appris à connaître la réalité. Une fenêtre s'ouvre et, immédiatement, je revois la fenêtre de cette auberge où s'était arrêté un peintre. Le peintre épouse la fille d'auberge et l'emmène dans un char-à-bancs. Mais ce n'est plus le printemps et ce n'est plus l'auberge. Ils vont en Italie, elle ne comprend rien à Raphaël. Le peintre l'abandonne, elle devient une mendiante et je ne me rappelle plus ce qui arrive.

Voilà longtemps que mon oncle ne me parle plus de l'Italie. Mais l'Italie de mon oncle, ce n'est pas celle de mes histoires.

L'Italie de mes histoires, je la vois encore avec cet étudiant qui savait découper des bonshommes de carton pour amuser les petites filles et qui voyage par fantaisie, parce qu'il a trouvé par terre un billet de diligence. On le prend partout pour le comte de X... et il épouse une grande dame un peu insolente, dont on sent qu'elle a toujours été habituée à donner des ordres. Le soir des noces, on tire des coups de fusil sous les balcons de leur palais, on lance des feux d'artifice et je ne devinais pas ce que pouvait bien penser l'étudiant.

Je rêvais ainsi lorsqu'une main se posa doucement sur mon bras : c'était Anton Diabelli lui-même qui, depuis un moment, marchait à côté de moi sans que je m'en fusse aperçue. « Vous veniez me voir? » Et sans attendre ma réponse, il me remercia et m'emmena dans sa boutique. Un commis très long, les cheveux jaunes, l'air de sortir de l'eau, s'empressa : « Bonjour, monsieur l'éditeur! Dieu vous garde, monsieur l'éditeur! » Une grande salle, un plafond soutenu par des colonnes carrées. Il y a deux beaux pianos et, tout autour de la pièce, des casiers remplis d'albums.

« Monsieur Beethoven sort d'ici, dit le commis. Il n'a pas eu le temps de vous attendre. » Je me sentis tout émue à l'idée que Beethoven avait été là, dans ce même lieu, quelques minutes auparavant. « C'est bon, » fit Diabelli en renvoyant le commis dans l'arrière-boutique. Puis il me pria de m'asseoir.

Quelques silhouettes parurent à la vitre et entrèrent. Je reconnus Schubert, mais je ne sais s'il me reconnut. Pourtant, je lui fis une révérence et il inclina légèrement sa grosse tête engoncée dans une grande cravate.

« Pas de nouvelles de Mayrhofer? » demanda l'un des personnages qui l'accompagnaient.

Diabelli hocha la tête et répondit : « Non ». Puis ils se mirent tous à parler sans s'occuper de moi. Diabelli était debout, appuyé contre une colonne, les bras croisés. Schubert s'était installé devant un piano; les autres s'étaient assis sur le comptoir.

« Ils ont voulu attaquer ce matin l'église des Augustins, fit l'un de ces derniers. Mais je les ai repoussés avec la cantate : *Pleurez, lamentez-vous*. Quelques-uns s'obstinaient

encore devant le tombeau de l'archiduchesse Marie-Christine. Le choral les a mis en fuite. »

Un homme singulier entra : il était bossu et habillé à l'ancienne mode, avec un tricorne, des manchettes de dentelles et un jabot. C'était Cappi, l'associé de Diabelli. Il roulait, derrière un lorgnon qu'il portait constamment à ses yeux, des regards étonnés et ne comprenait jamais rien à ce qu'on lui disait. « Comment? Ah! tiens! c'est curieux! faisait-il à tout moment. Ah? Ah? Quoi? » Cependant il devait avoir plus d'esprit qu'il n'y paraissait et il raillait Diabelli : « Antonio, Antonio de mon cœur, lui disait-il, tais-toi! tu n'es qu'un cerveau, un moulin à musique, un farceur! C'est moi qui commande ici. Sans moi, tu irais à la faillite. » Diabelli demeurait grave et distrait.

Tout à coup, je m'aperçus que Schubert me regardait. Nos regards se croisèrent. Alors il détourna la tête, fit faire un demi-tour au tabouret sur lequel il était assis et plaqua un accord sur le piano : « Cher Diabelli, dit-il, je vous en prie, jouez-nous une de vos sonatines. » Et il se leva pour faire place à Diabelli.

Celui-ci se détacha de la colonne où il s'appuyait et s'avança vers le piano.

« Je vais, dit-il lentement, presque à voix basse, vous jouer la quatrième sonatine de l'opus 168. »

Et il commença, *allegro moderato.*

Tout un monde de cristal s'ouvrit à moi : je n'avais jamais imaginé rien de si clair et ces teintes d'argent, ces longues bandes vertes et bleues le long d'une plage infinie. Les meilleures journées de ma jeunesse, celles qui s'étaient formées dans ma mémoire comme des miracles d'insouciance et de fraîcheur au milieu de mon ennui, ne rendaient pas un son aussi pur. Le thème reprenait ensuite, une quarte en dessous, renouvelant, avec plus de force peut-être, le même paradis. Puis une gamme légère, *ritardando,* reprenait *pianissimo* le thème initial. Le mouvement fini, je soupirai. Je regardai le profil, le front de l'homme qui avait conçu un si prodigieux univers. « C'est vous? murmurai-je. C'est vous que je viens d'entendre? C'est vous qui êtes cela? » Mais l'*andantino* avait commencé,

mélancolique et monotone comme le retour quotidien du crépuscule...

Mon Dieu, mon Dieu! Mes jours se sont écoulés, j'ai vieilli, je suis une jeune fille. Je me rappelle certains soirs d'exaltation : je veux être bonne, pensais-je, aimer mon oncle, le soigner et me consacrer à des œuvres de piété, et un jour je serai aimée. Et d'autres soirs : si les fées existaient, ou quelque chose de correspondant, que j'ignore, mais qui doit se mêler aux galeries du Muséum, à la perruque de mon oncle, aux rues de Vienne! Si j'étais une ondine échappée, perdue, retrouvée! Ou bien : que ne suis-je belle et pâle comme Anne Esterhazy! Que n'ai-je la tête folle et l'assurance de sa sœur Fanny! Que je voudrais être adorée! Mon Dieu, cet *andantino* s'écoule encore trop vite! Il va s'éteindre! Et il s'éteint sur un accord parfait en si bémol...

On n'aurait su mieux finir, plus simplement, plus paisiblement. O blanche innocence! Les livres parlent toujours de l'innocence des jeunes filles : suis-je donc innocente? Ce charme que l'on dit être aux jeunes filles, l'ai-je en moi? Est-ce que je le porte et le répands autour de moi? Mais le *rondo* se met à tourner en mineur, m'échappe, me fait souffrir :

Il tourbillonne, emportant toute ma peine, se déchire encore en chromatiques, reprend et m'obsède. Mais, soudain, je me sens illuminée. Je comprends! Le langage de Diabelli est clair pour moi! Voici un chant douloureux et qui, pourtant, s'envole, comme une danse. J'entends ce qu'il signifie : c'est que la douleur est légère à porter et tourne comme la terre où nous passons. Non, je n'ai pas peur de souffrir.

***

C'était le soir. Je me promenais une lampe à la main, dans la galerie des fossiles. Une autre lumière apparut : mon oncle.

— Salut, vierge de la nuit! — me dit-il. — Vous voyez devant vous l'*Insuperabile Professorone*...

— Ah! — m'écriai-je, — cette fois vous voilà d'humeur italienne. Oh! partons, mon oncle, partons!

Il me montra les fossiles dans leurs vitrines.

— Hélas! — soupira-t-il, — il nous faut rester rivés ici, au fond de cet océan, parmi le peuple des coquilles. Chère enfant, nous ne verrons jamais ensemble le tombeau de Cœcilia Metella et les monts d'Albano qui flottent, au fond, sur les nuages, comme une illusion. Nous n'entendrons pas les peintres, que ronge la vermine, discuter au Café Greco des beautés du Guide et du Pordenone. Et, si le pape meurt, nous ne vivrons pas les jours des absoutes, cependant qu'à grands coups de marteau, on dresse le catafalque dans la nef de Saint-Pierre.

Mon oncle contemplait ses fossiles et s'enthousiasmait :

— Des pampres font des guirlandes d'un cyprès à l'autre. L'air est si doux que l'on peut, en hiver, cueillir à la villa Pamphili des violettes et des anémones...

Je l'interrompis, car mille questions se pressaient sur mes lèvres :

— Mon oncle, — criai-je, — où avez-vous vu tout cela? Savez-vous ce que c'est que l'amour? Avez-vous vécu? Existez-vous vraiment?

— Petite fille, — me dit-il d'un ton sévère, — que signifient ces questions désordonnées et impertinentes? Me prenez-vous pour un vieil oiseau incapable d'inspirer une passion?

Il me cita la *prima donna assoluta* de la Scala de Milan qui aurait été folle de lui.

— Elle était blanche comme l'aurore, — ajouta-t-il. — Mais votre lampe fume et vous allez mettre le feu à mes fossiles. Allez vous coucher.

— Mon oncle, — suppliai-je, — laissez-moi rester près de vous. Ne me chanterez-vous pas une ballade ancienne, pareille à celle de la voiture, que vous me chantâtes hier?

Il posa sa lampe et sourit rêveusement.

— Je vous chanterai quelque chose de plus doux et qui éveille la mélancolie.

Et il chanta :

C'est au fond d'un livre mal orthographié, entre le sapin et la chapelle. Une lune est là, qui fait le bruit doux d'un oiseau.

Le chevalier, sur la colline, contemple un étrange visage. La bien-aimée dort dans ses bras, sur sa poitrine.

Pauvre fée! Elle dort pourtant, la pauvre chérie! Mais à cause d'elle il a laissé une fiancée plus frêle peut-être.

Il n'ose s'avouer qu'elle l'a ensorcelé, qu'elle est une mauvaise religieuse, une diseuse de sagas.

Un fifre chante dans la vallée. Passe un grand enterrement. Le chevalier se signe.

La fée s'éveille. Le Rhin, toujours fondu dans la nuit, se soulève aussi comme pour pleurer.

Il coule et va se perdre jusque vers la ville de Jéricho, là où la foule des mécréants adore trois arbres derrière une colonnade ronde.

Je voulais pleurer et je n'osais.

— C'est vrai, mon oncle, — murmurai-je enfin pour rompre le silence, — cette chanson est moins malicieuse que celle de la voiture et du bossu. Au reste, savez-vous qu'hier, je l'ai rencontré, ce bossu? Oui, dans la boutique de Diabelli...

Mais les larmes m'étranglaient et je tombai dans les bras de mon oncle.

— Qu'avez-vous, ma chérie? — fit-il, subitement sérieux. — Je ne vous parlerai plus jamais de l'Italie...

— Ce n'est pas l'Italie, — dis-je à travers mes sanglots... — Non, ce n'est pas l'Italie... Je ne sais pas ce que c'est...

Il me raccompagna jusqu'à ma chambre, me baisant le front et les mains. Je me retrouvai seule chez moi. J'allai à la fenêtre, et une main tendre et invisible me fit pencher la tête sur mon épaule. La nuit dormait dans la rue. Au-dessous de moi, je devinais les grandes formes immobiles de la Botanique et de la Minéralogie qui auraient dû me défendre contre les chimères. « Qu'est-ce que j'ai donc? » pensais-je. La sonatine de Diabelli chantait dans ma tête, avec les ballades de mon oncle et, qui sait? les chants funèbres de la Chapelle Sixtine à la mort du Pape. « Ce n'est pas ma jeunesse qui commence, pensai-je. Ce sont les ensorcellements de mon enfance qui continuent. Car j'ai toujours rêvé et les soucis les plus extravagants m'ont toujours fait souffrir. Lorsque ma mère venait me border dans mon lit

de petite fille, j'avais grand soin de ne pas changer les plis qu'avait formés dans mes draps et mes couvertures la sollicitude de ces chères mains. Si je bougeais et que les plis changeassent, c'étaient des larmes! Ah! comme l'on peut se torturer! Je me torturerai éternellement, je crois ». J'étais ainsi dans l'incertitude de me savoir petite ou grande, lorsque le sommeil vint enfin m'arracher à moi-même et me rejeta dans mon lit, toute baignée de pleurs, mais détendue et livrée à l'oubli.

***

Un matin, sur le Prater. Des cavaliers passent et repassent, font des courbettes devant quelques calèches encore rares. J'ai rencontré Diabelli. Il m'a pris la main et nous nous sommes assis sur un banc.

Je retrouve dans ses propos tout ce à quoi m'ont préparée mon enfance et mon oncle. Tout ce qu'il dit est d'une aimable folie et répond à une folie qui dormait dans un coin de mon cerveau. Lui aussi, il a lu les contes de Zorn et les aime. Lorsque je dis : l'après-midi, ou : la route, ou : un bal masqué, il comprend de quelles sortes d'après-midi, de routes et de bals masqués je veux parler. Par contre, il y a dans ses discours toute une zone qui m'est encore inconnue, mais dans laquelle je pense qu'il me sera aisé de pénétrer.

— Vous serez mon guide, — lui dis-je. — Et je serai la plus docile des élèves.

Il sourit avec un sourire fier, presque héroïque.

Je lui demande :

— Quels sont ces gens, dont vous parliez l'autre jour, qui ont attaqué l'église des Capucins et que votre ami a repoussés à coup de musique?

— Ce sont les Philistins, — répond-il, — et il nous faut mener contre eux une terrible lutte.

— Oh! je combattrai avec vous! Que ce doit être amusant!

— Viendrez-vous aussi avec nous dans les brasseries? Boirez-vous des litres de stout? Rosserez-vous les moines qui viennent, par le souterrain de la cathédrale, écouter nos chants et percer secrètement nos tonneaux? Courrez-

vous à la poursuite d'une fugue qui n'en finit plus et ne peut plus s'arrêter?

— Tout ce que vous voudrez! Tout ce que vous ferez, je le ferai!

Il a souri et m'a caressé la joue. Je le regardai et lui donnai tout mon être. Comme mon cœur était matinal! Il s'accrochait à Diabelli, s'épanouissait enfin.

— Vous serez mon guide, n'est-ce pas? — lui répétai-je.

Il me pressa la main délicieusement.

Je lui racontai l'histoire des plis de mes couvertures, lorsque ma mère me bordait. Il en fut tout ému. « Chère petite! » murmura-t-il. A son tour, il me parla de son enfance, du temps où il avait été enfant de chœur à la cathédrale de Salzbourg.

— On voulait que je fusse prêtre, on me destinait au ciel...

Il sourit encore. Je lui demandai :

— Et dites-moi, qui est ce Mayrhofer dont on vous a demandé des nouvelles? Un de vos amis?

— C'est justement à Salzbourg que Mayrhofer a retrouvé Gerta, une jeune fille qu'il avait toujours connue et qui venait de se marier. Elle faisait son voyage de noces dans le Tyrol. Son mari était un homme jeune, brave et bon. Mais Mayrhofer est meilleur, plus brave et plus jeune que tous les hommes de la terre. C'est lui qui appartient au ciel.

J'admirai Diabelli. « Comme il est généreux, pensai-je. Comme ses yeux brillent pendant qu'il me parle de son ami! »

— Et moi, — lui demandai-je à voix haute, et non sans timidité, — est-ce que j'appartiens au ciel?

— Oui, céleste créature, — m'a-t-il répondu, — et c'est pourquoi je vous parle ainsi et vous raconte l'histoire de mon ami. Je le vois s'attachant aux pas de sa bien-aimée, à travers le Salzbourg où s'est écoulée ma jeunesse. Je suis leur itinéraire. Je les vois dans la Getreidegasse où naquit le divin Mozart, je les vois dans le jardin Mirabell, au mont des Moines et au château de Hohen-Salzbourg. Le jeune mari était un peu agacé de ce compagnon indiscret, mais lui, il ne voyait rien, il ne comprenait rien, tout entier aux charmes de sa promenade et de toute la jeunesse que la bien-aimée retrouvée réveillait en lui. Ils sont rentrés tous les trois à Vienne et, une nuit, il a enlevé Gerta. Il l'a enlevée

à son mari et ils sont partis Dieu sait où! Voilà un an de cela : nous ne l'avons jamais plus revu.

— Je raconterai cette histoire à mon oncle, — pensai-je, et lui demanderai si c'est là de l'amour. — Et vous, — fis-je tout haut, — pensez-vous que ce soit cela que l'on appelle l'amour?

— Oui, — me répondit-il, — c'est cela et pas autre chose.

Nous restâmes silencieux et je compris que l'amour venait de passer près de nous. Nous avions parlé de lui et il était venu. Le ciel, sur nos têtes, était infiniment pur : je le contemplai pensivement. Des idées que je n'avais jamais eues se perdaient en mon cœur. Les chevaux, les voitures, les arbres tournaient autour de moi comme les rayons de l'immense roue céleste qui m'éblouissait.

— Alors, — demandai-je à Diabelli, — il doit être heureux?

— Qui?

— Votre ami, celui qui est parti avec la femme qu'aimait?

— Sans doute, s'il ne demandait que cela.

— Être heureux, — dis-je, — n'est-ce pas obtenir ce que l'on a désiré?

Je devais avoir un air fort grave et fort comique pour poser cette question stupide, car il éclata de rire. Je devins très rouge :

— Je vous demande pardon, — balbutiai-je. — Je crois, décidément, que je suis encore une enfant...

Il me prit la main :

— C'est moi qui vous demande pardon de mon inconvenance. Mais, dites-moi, demandez-vous quelque chose à la vie, que vous espériez obtenir?

— Je ne sais pas si j'y ai pensé, — répondis-je.

J'étais devenue fort prudente et, d'ailleurs, je ne sais plus très bien si effectivement j'avais déjà formulé en moi le moindre vœu. Je crois que j'attendais beaucoup de la vie; je cherchais attentivement à démêler mes pressentiments, mais le trouble et l'obscurité me tenaient captive. C'est lui qui jeta en moi une première lumière :

— Nous allons faire beaucoup de rêves, voulez-vous? — me dit-il. — Et nous ferons les mêmes.

Je battis des mains.

— Oh! — m'exclamai-je, — comme cela va être amusant!

Il riait comme un enfant. Je n'ai jamais entendu un rire plus frais et plus entraînant.

— Retournerez-vous bientôt au château des Esterhazy? — me demanda-t-il encore.

— C'est vrai, — lui répondis-je, — je n'y suis plus retournée depuis notre rencontre. J'irai, oui, j'irai. Je veux revoir Anne et Fanny. Quelle joie!

— A bientôt! — cria-t-il en se levant. Un coup de vent agita ses boucles noires sur son front. — A bientôt! — cria-t-il encore.

Tel fut mon premier entretien avec Anton Diabelli. Je pressentais déjà la place que cet homme extraordinaire devait tenir dans ma vie; j'ignorais pourtant tout le mal qu'il y ferait.

DEUXIÈME RÊVE

Lorsque je me rappelle ces temps heureux, il me vient une immense pitié et presque du mépris pour celle qui les vivait et en qui je ne me retrouve plus. C'est une étrangère qui se lève devant moi et marche comme une somnambule, avec ses monstrueux bouquets de fleurs dans les bras et cet air égaré de folle dont on se moque et qui ne voit rien. J'avais pourtant les yeux grands ouverts alors, et pleins de toute la lumière du monde. C'est pour cela peut-être qu'ils ne pouvaient rien voir.

J'avoue que mon oncle m'avait donné une éducation déplorable. Mon esprit n'était déjà que trop enclin à l'extravagance. Et lorsqu'Anton Diabelli m'apparut, je pensai : « Voilà la vie, oui, c'est bien cela et elle ressemble à tout ce que j'attendais. Elle en est la suite et la résolution. »

Je me livrai tout entière à un destin aussi charmant. Je me confiai au ciel : il m'avait toujours attirée. C'est lui qui inspirait les chants de mon bien-aimé. Puis, je ne sais comment, il s'est obscurci et s'est éloigné. J'étais seule, parmi l'orage.

Je me promène en voiture le long des boulevards, dans

l'air frais de Vienne et la douceur du soir que je devine. Je devine aussi, du fond de la nuit où je suis plongée, les gens qui tournent autour de moi, les chevaux sur le Prater, les calèches, le balancement des hauts feuillages qui se préparent au sommeil. Je retrouve un peu le roulement de la voiture qui m'emportait alors, mes promenades au château des Esterhazy, mes courses. Anne et Fanny, les deux rossignols, ont fermé leurs ailes. Elles sont mortes. Je m'étais toujours doutée, à entendre leurs voix trop pleines, qu'elles ne pourraient survivre, l'une à sa pâleur, l'autre à sa gaîté. Voix trop pleines, voix trop ardentes. Que ne suis-je morte, moi aussi, dont le chant aspirait à envelopper l'univers!

Je m'interrogeais sur moi-même, inquiète des transformations que l'on dit s'accomplir chez les jeunes filles. Et je croyais que mon enfance se poursuivait tout simplement tandis que, dans le secret de moi-même, le mal de la jeunesse se glissait, et de l'amour. Je ne voyais aucun danger; je pensais me livrer toujours aux mêmes jeux. Il me montrait des images, me parlait de mes contes d'enfant. Il entendait mon langage et répondait à mes fantaisies comme un grand frère indulgent. Mais, déjà, un plaisir plus puissant se mêlait à nos entretiens et à nos divertissements, et lorsque la volupté est apparue, j'ai cru la reconnaître. Tout cela, n'était-ce pas toujours le ciel? La chambre d'enfant, le jardin où l'on cueille des prunes et des cerises?

Il me disait : « Nous sommes au fond de la mer. Tu es une sirène, Lina, ou une jolie voyageuse qui s'est noyée et qui passe lentement dans la transparence marine. Moi, je suis le corail qui veut s'arracher au sable pour te suivre. » Je pensais aux vitrines de mon oncle, derrière lesquelles j'avais vu si souvent les étranges fossiles vivre et s'éveiller à l'amour. Et nous jouions ainsi, mais nos mains se frôlaient. Je caressais les boucles noires de son front, ses yeux, ses lèvres. « Pauvre corail! lui disais-je. Oh! il reste là, il tend ses branches et la noyée fait la coquette et s'éloigne... Oh! le pauvre corail! » Et je baisais, comme sans y penser, les lèvres rouges.

Nous aimions les mêmes heures, les mêmes rues. Il m'emmenait goûter parfois dans une rue qui donne sur le Graben, une rue propre et gaie, pleine de boutiques dont les fenêtres,

à l'entresol, étaient formées par le plein-cintre des longues fenêtres du rez-de-chaussée. Au premier étage d'une pâtisserie, nous mangions des gâteaux et prenions du café glacé. En face de nous, une lutherie. Il m'expliquait la fabrication des pianos, leurs caractères divers, leurs âmes. Nous ne pouvions quitter cette rue; nous caressions éternellement les chiens qui y flânaient.

Dans sa boutique, j'assistais à de merveilleux entretiens. On s'était habitué à moi. Schubert parlait devant moi, riait, faisait le fou. Il avait toujours ses lunettes de travers sur le nez et quelque chose qui n'allait pas dans son costume : sa cravate mal nouée ou un bouton qui manquait. Tous ces messieurs faisaient des rondes autour de moi, puis, brandissant des archets de violon en cercle au-dessus de ma tête, juraient d'exterminer tous les Philistins de Vienne.

Cappi m'amusait infiniment. Il s'était composé un personnage vieillot, bouffon, grognon et prosaïque, toujours grimaçant et grinçant. Il vivait, disait-on, avec une blanchisseuse; mais on ne savait là-dessus rien de précis, car il était discret et mystérieux. Diabelli et lui s'aimaient-ils? Le rôle que s'était imposé Cappi n'allait pas sans un certain égoïsme. Il faisait profession de ne s'être attaché qu'à son chien, un grand danois paisible et bon. Quant à Anton, je n'ai jamais pu savoir alors ce qu'il appelait aimer. C'est là que j'ai vu pour la première fois, et sans jamais rien y entendre, ce que sont les rapports des hommes entre eux et comment ils peuvent vivre quotidiennement côte à côte sans s'inquiéter des mouvements réciproques de leurs cœurs. Il régnait pourtant entre tous ces jeunes hommes la plus vive et la plus franche gaîté, quelque chose de fort et de cordial qui, au début, me réchauffa. Je les voyais souvent pleurer et s'exalter ensemble. Plus tard, beaucoup plus tard, je craignis de m'être desséchée à leur contact.

Ils recevaient parfois la visite d'une femme d'une trentaine d'années, bizarrement vêtue et toute couverte de rubans et de fanfreluches, et qu'ils appelaient madame Grillon. Elle portait sur un long cou très blanc une petite tête étourdie qu'elle agitait comme un grelot en chantant et en riant. Je la détestais, cette femme.

Je n'aimais pas non plus entendre mes amis faire des projets pour ce qu'ils appelaient leurs Schubertiades, ces réunions que présidait Schubert et d'où j'étais exclue. Ils se réunissaient chez Schober, qui avait un petit appartement de deux chambres, et il paraît qu'ils buvaient et faisaient de la musique jusqu'à trois heures du matin. C'est là un genre de plaisir auquel je n'ai jamais rien compris.

Schober était le plus honnête cœur de la terre. Il ressemblait à Schubert : mêmes lunettes, mêmes cheveux en désordre. Il possédait un piano, et lorsque Schubert n'était pas au château des Esterhazy, c'est chez Schober qu'il logeait.

Quelle joie, quelle sonorité dans les matins de ce temps-là! Le comte Esterhazy passait sur le Prater avec son uniforme de magnat, ses plumes de héron, ses broderies de perles et de brillants. A chaque tournant de rue, je rencontrais un de mes héros, son violon sous le bras, Schubert si pauvre, si timide, si pur, Cappi qui blasphémait, Schober qui cherchait Schubert.

Mon oncle chantait, nettoyait ses lunettes et ses fossiles. Jamais ceux-ci n'avaient été plus brillants : c'étaient des nacres, des porcelaines!

— Dirait-on pas, — s'écriait mon oncle, — que la main de Cellini les a ciselés? Voyez celui-ci, — ajoutait-il, me montrant un horrible coquillage, — c'est le Persée de la place du Grand-Duc : asseyez-vous sur les degrés de la loggia dei Lanzi et regardez!

Il développait devant moi de longs parallèles entre Vienne et Venise.

— Certes, — disait-il, — celui qui n'est jamais venu à Vienne ne peut se faire une idée de la beauté de notre ville. Mais il faut avoir vu la lune baigner les coupoles de plomb de Saint-Marc, il faut s'être promené dans la nuit noire, au fond d'une gondole noire, le long du Canalazzo, pour avoir le droit de pousser des exclamations avec de grands airs mélancoliques : ô tristesse! O souvenir! Délices de passer et de pleurer! O mélodie!

— Mais, mon oncle, — m'écriais-je, — quand et comment êtes-vous allé à Venise? Je conçois bien que vous fassiez valoir à mes yeux les agréments de Vienne. Oh! oui, dites-

moi que nous habitons la villa la plus exquise du monde! Mais Venise...

Il poursuivait son bavardage. Moi, j'aimais en effet qu'il m'assurât des charmes du décor qui nous entourait. Je ne sais ce qu'est devenue Vienne aujourd'hui. Mais c'était alors le plus gai, le plus glorieux et le plus vivant théâtre qui soit. Les laquais debout, derrière les carrosses, mettaient dans les rues des taches rouges brodées d'or. Et chaque jeune fille pouvait se promener à sa guise, le matin, courir à son aventure, sous les feuillages du Prater, suivre, le long des vitrines des magasins, toutes les impulsions de son cœur. Il paraît qu'aujourd'hui elles ne sortent plus qu'accompagnées d'une gouvernante. Mais le plus beau de Vienne et ce qui en faisait le charme essentiel, c'était sa couleur, le gris de perle de son ciel, un gris léger et délicat qui se réflétait dans les pavés et dont semblaient teints tous les monuments, même les plus blancs et les plus roses.

Un après-midi de juillet, Diabelli m'emmena à la campagne. L'air était brûlant.

— Si mon oncle était ici, — observai-je, — il verrait, derrière ces peupliers, ces rochers et ce ruisseau, une ruine romaine et un chevrier jouant du pipeau.

Mais il n'y avait rien de semblable et le paysage était assez beau sans cela. La route nous menait insensiblement vers un vallon ; un pont de pierre enjambait le ruisseau et l'on entendait le grelot d'un troupeau de vaches. Tout à coup, je m'arrêtai :

— L'auberge... — murmurai-je.

C'était l'auberge avec son toit rouge, ses volets verts et ses bancs et ses tables sous les tilleuls. Quelques maquignons buvaient de grandes chopes, dans le silence et la paix de l'après-midi, en fumant leurs longues pipes à tête de porcelaine. La servante, de temps à autre, écartait les mouches d'un coup de torchon.

— Nous ne reverrons jamais, — fit Anton, — un site plus agréable.

Il savait ce qu'il disait, car il a toujours compris le monde dans lequel nous nous débattons. Et, en effet, je n'ai jamais rien connu de pareil à cet après-midi là. Ce fut ma plus belle halte sur le chemin de la vie.

Nous n'osions rompre le silence, nous n'osions avancer. Peut-être n'étions-nous pas dignes de participer au décor qui se dressait devant nous et d'entrer dans l'auberge de notre songe. Cependant, la servante nous avait aperçus et nous faisait des révérences.

— Venez, les amoureux! — disait-elle. — Que désirez-vous que je vous serve? De la bière, du café, du lait?

Et comme nous nous asseyions, elle rentra dans la salle. Elle franchit la porte, au-dessous de l'enseigne de zinc découpé et de la branche de houx, et rentra dans le secret de la salle où l'aubergiste tirait la bière, surveillait sur le poêle le lait et le café, dormait, ronflait, se faisait expliquer des almanachs par un maître d'école à la queue de rat rousse et rapée, avec un lépidoptère au bout.

La servante reparut : « Du lait, du café, de la bière? » Et elle nous regardait malicieusement. Je la reconnus : c'était madame Grillon. Pourquoi cette folle s'était-elle ainsi déguisée? Singulier amour de la comédie! Elle était charmante, d'ailleurs, et toute rajeunie dans ce costume de paysanne, avec son tablier rouge et ses nattes dans le dos. Anton aussi l'avait reconnue, je crois, et il me sembla qu'il lui avait adressé un signe d'amitié. Mais il ne me fit aucune observation et je ne me risquai à rien lui dire.

Diabelli se mit à fredonner le rondo de sa quatrième sonatine : fa, fa, sol, fa..., ré, ré, do dièse... Une divine mélancolie m'emporta, mais le paysage restait immobile et les lourds maquignons, dans leurs blouses luisantes et raides, ne purent s'émouvoir. Seules, les jambes de la servante manifestèrent comme une envie de se trémousser, de se précipiter dans la prairie pour y sauter, pour y danser. Le soir descendit. Nous revînmes lentement. Alors, je commençai à parler. Ce que je disais était plus violent que moi et m'étonnait moi-même.

— Cher Anton, si vous avez reconnu cette femme, pourquoi n'en avoir rien dit? J'ai bien vu, allez, que vous la regardiez comme une vieille amie. C'était madame Grillon, n'est-ce pas? Ne demeurez pas silencieux ainsi. J'ai mille choses à vous dire, qui me sont très lourdes à porter et il faudra bien que vous ouvriez la bouche, à la fin!

Il me regarda sans un mot et haussa les épaules. Je continuai :

— Si vous avez quelque amitié pour cette femme, c'est mal de me le cacher. Si vous êtes une ombre comme elle, un fantôme, un pantin, vous feriez mieux de me le dire, avant de vous faire aimer. Depuis que je suis petite, je vis dans un monde que vous connaissez bien, nous en avons assez parlé, et parmi des choses dont vous savez le nom mieux que moi. J'aime beaucoup mon oncle, mais sorti de ses minerais, de ses fossiles et de son Italie, il n'est plus que néant et fumée. Je me suis habituée au langage des poupées et des fantoches et il ne faudrait pas croire que vous puissiez jamais m'impressionner avec votre madame Grillon. Je vais exiger beaucoup de vous, Anton, car, jusqu'ici, tous mes caprices ont été satisfaits et si vous n'êtes qu'un rêve comme les autres, voyez-vous, il vaut mieux vous envoler tout de suite.

Il m'avait écoutée avec beaucoup de patience et, voyant que mon discours était fini, il éclata de rire. Puis, il me prit la taille et m'embrassa doucement. Alors, j'oubliai tout ce que je venais de lui dire. Ce baiser m'avait complètement transformée.

— Faites comme si je n'avais rien dit, — m'écriai-je. — Oh! j'ai parlé comme une petite sotte qui a lu les contes de Zorn et les trouve insuffisants et veut qu'on lui raconte encore des histoires, d'autres histoires plus belles encore si c'est possible. Pardonnez-moi, mon amour : j'ai confiance en vous, je vous le jure. Vous êtes la vérité.

Il m'embrassait encore.

— Je vous sens près de moi, — fis-je d'une voix fiévreuse. — Vous me prenez dans vos bras, vous me parlez et c'est le soir. Un vrai soir et nous avons fait la plus belle promenade du monde. Je vous ai dit que j'attendais beaucoup de vous. Ce beaucoup, vous me le donnerez, n'est-ce pas? J'en suis sûre. Vous seul pouvez me le donner. Je vous adore!

Nous approchions de la ville. La tour de Saint-Étienne apparaissait dans le soleil couchant. Alors nous nous mîmes à parler très simplement et tranquillement des choses de notre existence, de nos amis, de sa musique. Il me parla des sonatines qu'il rêvait de composer : de grandes, énormes,

magnifiques et profondes sonatines que, plus tard, tous les enfants de tous les pays joueraient à quatre mains. Je me sentais devenue légère et confiante; je m'abandonnais à son bras, je discutais ce qu'il disait afin de l'inciter à me parler encore. Il était devenu extraordinairement bavard. Il faisait des plaisanteries sur Cappi, sur les gens de Vienne, les actrices du théâtre de la Porte de Carinthie. Il imitait leur jeu, leurs voix criardes, leurs gestes emphatiques. Je riais aux éclats.

En rentrant dans la ville, nous rencontrâmes Schubert et Schober, bras dessus, bras dessous, lourds de bière et qui parlaient avec lenteur. Je me moquai beaucoup d'eux et ils devinrent très rouges. Diabelli voulut absolument arrêter un fiacre.

— Je tiens à vous ramener chez vous, — leur dit-il. — Sinon, les Philistins vont profiter de votre état d'ivresse pour vous mettre en prison.

Nous les ramenâmes chez eux en chantant des cantiques. Puis Diabelli m'accompagna jusqu'à la porte du Muséum.

— Anton, — lui dis-je en le quittant, — je veux oublier tout ce que j'ai su jusqu'ici pour ne plus être qu'à vos pensées. Donnez-les moi, laissez-les venir jusqu'à moi qui suis toute prête à ne plus connaître que leur fantaisie.

— Lina, chère Lina, — murmura-t-il.

Et vraiment sa voix marquait la reconnaissance la plus entière et la plus sincère.

A quelque temps de là, nous fûmes invités, Diabelli, Schubert, mon oncle, moi, à passer quelques jours au château des Esterhazy. Mais il me faut ici interrompre mon récit, car, bien que quarante ans aient passé là-dessus, je crains encore que les larmes ne troublent ma voix.

JEAN CASSOU

(*A suivre.*)

LE

CONSEIL DES MINISTRES PRUSSIEN

DU 30 JUILLET 1914

Le procès-verbal de la séance du Conseil des ministres prussien du 30 juillet 1914 (D 456)[1] est un document qui établit la culpabilité allemande et fait apparaître, d'une façon réellement terrible, tout à la fois la légèreté criminelle avec laquelle la camarilla militaire a poussé à la guerre, et la servilité non moins criminelle avec laquelle le Chancelier et tous ses collègues du ministère se sont inclinés devant l'autorité des généraux. Il faudrait pouvoir reproduire intégralement ce document; la place dont je dispose ne le permettant pas, j'en résumerai les passages essentiels, en faisant suivre de commentaires l'exposé de Bethmann, selon le procédé employé lors de la publication de la réponse serbe par le gouvernement de Vienne. La lettre B, dans la suite du texte, précédera le résumé du procès-verbal, la lettre C mon commentaire.

I

B. Bethmann fait un exposé relatif à l'ultimatum autrichien et à la réponse serbe qui, dit-il, « donne satisfaction aux désiderata austro-hongrois sauf sur des points peu importants ».

C. On sait que cette affirmation de Bethmann, conforme à la réalité, a été exprimée par Guillaume II d'une manière

1. La lettre D renvoie aux « Documents allemands », publiés en 1919. La lettre A aux « Actes diplomatiques autrichiens pour servir à l'étude des préliminaires de la guerre » (1919).

encore plus nette dans ses observations écrites en marge de la réponse serbe (D 271) et dans sa lettre du 28 juillet au matin au secrétaire d'État von Jagow (D 293).

Guillaume voyait dans la réponse de la Serbie une « capitulation des plus humbles », un « grand succès moral pour Vienne », grâce à quoi tout motif de guerre avait disparu. « C'est plus qu'on ne pouvait espérer — Giesl aurait bien dû rester tranquillement à Belgrade! — Pour moi, je n'aurais jamais, après cela, ordonné la mobilisation. » Ainsi, tandis que, dans les pièces secrètes de la Wilhelmstrasse comme dans le procès-verbal secret du Conseil des ministres, la note serbe est jugée pleinement satisfaisante et comme dépassant même tous les espoirs, Bethmann se répand en affirmations mensongères vis-à-vis des gouvernements allemands et étrangers. Dans sa circulaire du 28 juillet aux gouvernements confédérés (D 307), communiquée plus tard presque mot pour mot à diverses missions étrangères, il est dit que la réponse du gouvernement serbe « montre que les milieux influents du pays ne sont disposés à renoncer ni à la politique menée jusqu'alors, ni à leur action agitatrice », et que par conséquent le gouvernement austro-hongrois « n'a plus qu'à imposer ses exigences par une pression énergique et, s'il le faut, par un recours aux moyens militaires ». Il est prévu froidement dans cette circulaire que semblable action de la part de l'Autriche pourrait engendrer une guerre européenne; on retrouve le même sang-froid dans les entretiens de l'Empereur et du Chancelier avec l'Ambassadeur d'Autriche les 5 et 6 juillet : si, « par suite de l'intervention de la Russie, le foyer d'incendie s'étendait », l'Allemagne aurait à soutenir la monarchie voisine de toute la puissance de l'Empire... avec la conviction sereine de n'être pour rien dans la catastrophe.

Que l'on veuille bien prêter attention à la monstruosité de ce mensonge et de cette duplicité. Le 28 juillet, Guillaume déclare que, par suite de la réponse humble et mélancolique de la Serbie, tout motif a disparu, non seulement pour une guerre, mais aussi pour une mobilisation et une rupture des relations diplomatiques. Le même jour, Bethmann écrit aux gouvernements des États allemands que la réponse serbe est si peu satisfaisante que l'Autriche est obligée de

prendre contre sa voisine des mesures d'ordre militaire, même au risque d'une guerre européenne dans laquelle l'Allemagne se rangerait sans condition aux côtés de la monarchie danubienne; le 30 juillet, deux jours plus tard, le Chancelier déclare à ses collègues, à propos de la note serbe, et à peu près dans les mêmes termes, ce que Guillaume en avait dit lui-même le 28 juillet; malgré cela, le même jour, il envoie sa circulaire aux gouvernements étrangers (D 423) dans laquelle il justifie de nouveau la guerre austro-serbe, et fait entrevoir une guerre européenne.

Le contraste évident qu'on relève entre l'appréciation de la réponse serbe et le danger de guerre européenne et qui transparaît dans toutes les phrases du discours du Chancelier le 30 juillet, fut constaté par tous ses collègues sans qu'ils tentassent la moindre protestation; tous les assistants savaient bien qu'à cette date du 30 juillet à midi, il ne s'agissait plus en aucune façon du conflit austro-serbe, mais seulement de la préparation diplomatique et militaire de la guerre européenne que le parti militaire à la cour impériale avait fermement résolu de déclencher en tout état de cause.

II

B. Bethmann rend compte en termes très généraux, passant bien des choses sous silence et en rapportant inexactement beaucoup d'autres, des propositions de médiation anglo-allemandes auxquelles, selon lui, on n'a point encore répondu à Vienne.

« Il faut attacher la plus grande importance à ce que la Russie apparaisse comme la coupable, et ce résultat pourrait être obtenu par une déclaration austro-hongroise qui réfutât par l'absurde les affirmations du gouvernement russe. »

C. C'est là le refrain de tous les discours, notes et instructions du Chancelier. Ce qui lui importe, ce n'est pas le maintien de la paix, c'est un alibi qui serve à innocenter l'Allemagne et l'Autriche devant les contemporains et devant l'histoire. Je pourrais apporter des citations de plusieurs pages à l'appui de cette duplicité constante du Chancelier. C'est ainsi par exemple qu'il recommande aux Autrichiens, dans son instruc-

tion à Tchirchsky du 28 juillet au soir (D 323), de renoncer à leur « attitude absolument intransigeante », afin que le crime d'avoir causé une guerre mondiale ne retombe pas, même aux yeux du peuple allemand, sur le gouvernement impérial. On ne saurait en effet, dans de telles conditions, entamer et conduire avec succès les hostilités sur trois fronts différents. C'est ainsi encore qu'il met Tchirchsky en garde, par un télégramme du 27 juillet au soir (D 277), contre un refus pur et simple de toute action médiatrice, afin que les gouvernements de Berlin et de Vienne ne soient pas désignés comme les véritables promoteurs de la guerre. « Ceci rendrait impossible notre propre situation dans le pays, aux yeux duquel il est nécessaire que nous apparaissions comme des gens contraints à la guerre. Notre situation est d'autant plus difficile que la Serbie a fait apparemment de très importantes concessions. » Même raisonnement trois jours plus tard au Conseil des ministres. La Serbie s'est soumise; malgré cela, il faudra qu'elle en vienne à la guerre, que nous jouions le rôle de victime et la Russie celui d'agresseur.

Mettre la Russie dans son tort, travailler non au profit de la paix immédiate mais de l'histoire future, telle est la trame que l'on suit à travers toutes les manifestations écrites ou verbales du Chancelier. Le 30 juillet au matin, il adresse deux rapports à l'Empereur (D 407 et 408); dans l'un il traite de la transmission à Vienne de la proposition de médiation de Sir Edward Grey (Livre bleu, N. 88), et dans l'autre, de l'envoi d'un télégramme par Guillaume II à l'Empereur Nicolas; le premier acte a pour but d'obtenir de Vienne une déclaration qui grandirait la responsabilité de la Russie en l'appuyant devant le monde entier par un document officiel. Le projet de télégramme soumis à l'Empereur est présenté par le Chancelier comme un document d'une importance historique particulière, mis au point en conséquence. Tout cela n'est que poudre aux yeux du peuple allemand et des peuples étrangers; tout cela n'est qu'une façade, semblable à ces légers échafaudages qui servent aux prises de film! Avec la même netteté dépouillée d'artifice que vis-à-vis de l'Empereur et des ministres, Bethmann exprime toujours la même idée dans une conversation avec le chargé d'affaires bavarois

Lerchenfeld, le 30 juillet également : « Il s'agit de mettre la Russie dans son tort » (D IV, p. 144). Les Autrichiens tiraient, des recommandations à double entente de Berlin (dont je pourrais citer beaucoup d'autres exemples), la conclusion très juste que l'apparence beaucoup plus que le fait importait à leur alliée. D'où l'insuccès rencontré à Vienne par toutes les tentatives de médiation.

III

B. La mobilisation russe (il s'agit de la mobilisation partielle, seule en cause alors) aurait rendu plus ou moins illusoires toutes les propositions adressées à Vienne.

C. Pourquoi? — Comment? — Le gouvernement de Vienne n'a pas, lui-même, considéré la mobilisation russe, et pas même la mobilisation générale, comme un obstacle à la prolongation de négociations amicales (A III, 78); de plus, Sazonow était prêt, ainsi que Bethmann l'apprit précisément le 30 juillet (D 421), à suspendre tous préparatifs militaires pour peu que l'Autriche lui fît quelques modestes concessions, devenues même inutiles du fait de l'acceptation intégrale de la Serbie. Il y a là un mensonge patent du Chancelier.

IV

B. « La mobilisation en Russie est bien ordonnée, mais les dispositions qui en résultent n'ont rien de comparable à celles que prennent en pareil cas les puissances occidentales. Les troupes russes peuvent rester des semaines sur le pied de mobilisation. La Russie ne projette nullement de faire la guerre, et n'a été contrainte de mobiliser que par l'attitude de l'Autriche. »

C. Ce plaidoyer en faveur de la Russie, qui dégage ses gouvernants de toute responsabilité dans le déchaînement de la guerre, est si frappant qu'à première lecture je n'en croyais pas mes yeux. J'ai relu bien des fois ce passage du discours de Bethmann afin de m'assurer que le Chancelier exprimait bien sa propre pensée, et non pas les explications données par la Russie à propos de sa mobilisation partielle.

Mais rien, aucun indice, n'a pu me donner à penser qu'il s'agisse de déclarations de source russe.

Le procès-verbal de la séance a sans doute été rédigé par un des deux sous-secrétaires d'État présents, Wahnschaffe ou Heinrichs, c'est-à-dire par un haut fonctionnaire conscient de sa responsabilité, et dont on peut penser qu'il sait autant que quiconque s'exprimer clairement. Force est donc de s'en tenir à l'évidence : Bethmann exprime sa propre conviction quand il atteste que la mobilisation de la Russie n'est pas à comparer avec celle d'une puissance occidentale, que la Russie est contrainte par l'Autriche à cette mobilisation partielle et qu'elle ne veut nullement la guerre. Par là le Chancelier confirme tout ce que le tsar, ses ministres, ses généraux, ainsi que les gouvernements anglais et français ont toujours affirmé, ce que j'ai moi-même prouvé par le menu, avec documents à l'appui, dans tous mes travaux, ce que le roi Carol de Roumanie exprimait lui aussi au chargé d'affaires d'Allemagne, en ce même 30 juillet où Bethmann prononçait son discours, en disant que la mobilisation partielle de la Russie n'était qu'une mesure prise en vue de contenter l'opinion. D'ailleurs, en dehors du texte même, il y a d'autres preuves que le Chancelier, en décernant ainsi à la Russie une mention honorable, exprimait bien son opinion personnelle et ne répétait point quelque note explicative de Pétersbourg. Bethmann, qui dirigeait la politique extérieure de l'Empire, était en possession de toute la série des rapports de Pourtalès, du général Chelius, du major Eggeling, qui faisaient tous état avec la même précision que Bethmann lui-même du désir sincère de paix manifesté par la Russie, de l'esprit purement défensif dans lequel elle procédait à sa mobilisation, de l'absence chez elle de toute velléité belliqueuse. Le fait que Bethmann reprenait à son compte les rapports de ses hommes de confiance et que malgré cela, comme nous le verrons, il représentait, dans le même discours, la guerre comme un événement imminent, constitue de la part des dirigeants de l'Empire un aveu de culpabilité si écrasant qu'on en chercherait vainement un semblable dans la longue liste des confessions volontaires.

***

Environ un an après la rédaction du précédent paragraphe, vers la fin de l'été 1923, paraissait un livre du comte Montgelas intitulé : *Guide pour servir à l'étude des responsabilités dans la guerre.* Dans cet ouvrage (p. 198) surgit une surprenante révélation : le procès-verbal du Conseil des ministres du 30 juillet 1914, tel qu'il est reproduit dans le document D 456, d'après une copie fournie par le ministère d'État prussien, contient, dans le passage dont il vient d'être question, une faute d'impression qui en altère le sens. Cette faute aurait été constatée au cours de l'été de 1922 par les deux éditeurs des documents, en comparant, d'accord avec Karl Kautsky, leur propre texte à l'original conservé par le ministère d'État. La phrase de Bethmann serait en réalité celle-ci : « La mobilisation de la Russie *a contrecarré ces démarches. La Russie a bien* déclaré que les dispositions qui en résultent n'ont rien de comparable à celles que prennent en pareil cas les puissances occidentales... »

Les mots en italique sont tout à fait nouveaux; le mot *est* (*sei*) qui vient après « Russie » dans le texte D 456 est supprimé [1]. Le « coup de théâtre » produit par cette révélation donne un intérêt plus actuel à mon étude, qui lui est antérieure, sur la séance du Conseil des ministres, et nécessite un plus complet développement.

Pour comprendre le sens de la phrase ainsi rectifiée, il faut considérer celles qui, dans le discours de Bethmann, la précèdent et la suivent. Dans les phrases précédentes, Bethmann revendique pour l'Allemagne et pour l'Angleterre le mérite d'avoir fait « toutes démarches dans le but d'éviter une guerre européenne ». C'est là une prétention justifiée en ce qui concerne l'Angleterre, mais non pas l'Allemagne. Celle-ci a incité l'Autriche à la guerre contre la Serbie; elle a, soit repoussé d'elle-même les offres de médiation des puissances

1. Voici les deux textes en allemand :

« Die Mobilisierung Russlands sei zwar erklärt; seine Mobilisierungsmassnahmen seien mit den westeuropäischen nicht zu vergleichen. » (D 456.)

« Die Mobilisierung Russlands *habe diese Schritte kontrekarriert, Russland habe* zwar erklärt seine Mobilisierungsmassnahmen seien mit den westeuropäischen nicht zu vergleichen. » (Montgelas.)

de l'Entente (conférence proposée par sir E. Grey, examen par la Cour de la Haye, formule d'accord de Sazonow), soit admis leur refus par son alliée (ainsi qu'il advint des négociations directes avec Pétersbourg déclinées par le comte Berchtold le 28 juillet et de la proposition Grey du 31 juillet). L'Allemagne a tout fait, par l'appui donné à l'intransigeance autrichienne, par la menace d'une guerre européenne, pour pousser à bout la Russie et la contraindre à la mobilisation générale; après quoi elle a utilisé cette mobilisation même comme prétexte à sa propre déclaration de guerre. Bethmann a donc trompé ses collègues en plaçant sur le même pied les efforts de l'Angleterre pour le maintien de la paix et les démarches soi-disant analogues de l'Allemagne. Mais il les a trompés encore davantage en affirmant que les tentatives de l'Allemagne et de l'Angleterre ont été contrecarrées par la mobilisation russe (il s'agit de la mobilisation partielle du 29 juillet). L'Allemagne, en effet, dont l'État-Major n'attendait que le premier prétexte venu pour entrer en campagne, a catégoriquement exigé à Pétersbourg, sous menace de guerre, la suspension de toute mobilisation, même partielle, dès le 29 juillet au soir (D 342-378). C'est le pré-ultimatum bien connu qui avait toutes chances de pousser les Russes à des mesures de prudence encore plus étendues et qui, en effet, concurremment avec d'autres causes, a suscité l'ordre de mobilisation générale du 30 juillet. Mais l'Angleterre, elle, n'a été rebutée d'aucune façon, pas plus par la mobilisation partielle du 29 juillet que par la mobilisation générale, ordonnée le 30 et annoncée le 31 juillet. Bien au contraire : plus la situation se tendait, au double point de vue militaire et diplomatique, et plus inlassablement sir Edward Grey s'efforçait de maintenir la paix. Le 30 juillet encore, au moment même où Bethmann représentait à ses collègues que les efforts du ministre anglais se trouvaient paralysés, et la paix européenne presque irrémédiablement compromise, sir Grey transmettait à Pétersbourg la proposition qui devait donner pleine satisfaction à l'Autriche et suspendre les préparatifs militaires de toutes les puissances. Et le jour suivant encore, sir Grey renchérit sur ses offres précédentes dans le but d'amener les puissances centrales

à présenter quelque proposition raisonnable (*reasonable proposal*) dont le refus éventuel par la Russie et la France aurait eu pour résultat d'amener l'Angleterre à se désintéresser de la question. Le 31 juillet en effet, sir Grey transmit à tous les cabinets, en l'enveloppant de ses plus chaleureuses recommandations, la seconde formule d'accord établie par Sazonow — amalgame de la proposition Grey et de la première formule Sazonow — dans laquelle le ministre anglais apercevait la base la plus solide pour une solution pacifique du conflit (Livre orange, p. 67-71; Livre bleu, p. 120-132). Le 1er août, jour de la déclaration de la guerre à la Russie, ne mit point encore un terme aux efforts du gouvernement anglais, pourtant contrecarrés depuis plusieurs jours par la mobilisation partielle de la Russie, s'il en fallait croire l'exposé mensonger de Bethmann au Conseil des ministres. Aucune des grandes puissances n'a voulu tirer de conséquence belliqueuse de telle ou telle mesure de mobilisation prise par le parti adverse, pas même l'Autriche-Hongrie alliée de l'Allemagne. Le comte Berchtold n'a-t-il pas, dans un télégramme à toutes ses légations, daté du 31 juillet, alors que l'Autriche et la Russie se trouvaient toutes deux en pleine mobilisation générale, officiellement déclaré qu'il souhaitait « le maintien des rapports habituels de bon voisinage » avec la Russie, et que les conversations entre Vienne et Pétersbourg, « dont nous espérons, disait-il, un mutuel apaisement », ne fussent pas interrompues (A III, 78)? L'Allemagne seule parmi les grandes puissances, en cet été de 1914, agissait d'après ce principe militaire que la mobilisation signifie la guerre. Et même la mobilisation partielle de la Russie contre l'Autriche-Hongrie aurait déterminé l'ouverture des hostilités par l'Allemagne (tant les militaires de la cour impériale brûlaient de frapper un grand coup), si le gouvernement russe ne leur eût fourni par une mobilisation générale un prétexte plus sérieux. (J'ai établi ce fait dans une monographie spéciale avec documents à l'appui).

Nous voyons donc que même le sens rectifié de la phrase du discours dont il est question n'améliore nullement la position morale du Chancelier. L'interprétation hostile au maintien de la paix qu'il donne de la mobilisation russe

est artificielle; elle ne vaut pas en ce qui concerne l'Angleterre. Pour l'Allemagne même, elle n'a d'autre but que de dissimuler les résolutions guerrières du parti militaire et la décision de principe arrêtée au Conseil de Potsdam.

Par ailleurs, mise à part la prétendue faute d'impression qui altérerait le sens de la fameuse phrase, le discours de Bethmann renferme assez d'autres confirmations de la volonté pacifique de la Russie pour qu'on puisse se passer de celle-là. J'ai signalé plus haut les rapports parvenus de Pétersbourg au Chancelier, dans lesquels il avait pu — et avait dû — puiser sa propre conviction que la mobilisation russe n'avait point la guerre pour objet, et n'avait été provoquée que par l'Autriche.

Le texte du discours, tel qu'il figure dans la collection des documents, est une reproducton fidèle des rapports des représentants civils et militaires de l'Allemagne à Pétersbourg, tels du moins que nous les retrouvons aujourd'hui dans le même recueil, et non tels qu'ils se trouvent dans les livres blancs allemands. Dans ceux-ci, on a soigneusement omis les passages qui font état de la volonté pacifique de la Russie, ou même complètement passé sous silence tous les rapports importuns ne cadrant pas avec la thèse de l'agression russe.

Voici quelques exemples de cet art discriminateur.

Le 27 juillet, l'attaché militaire Eggeling rend compte (D 242) de son entretien bien connu avec le ministre de la Guerre Soukhomlinow et conclut : « Le ministre insista vivement et à plusieurs reprises sur le besoin pressant et le désir de paix de la Russie. J'ai eu l'impression d'une grande nervosité et d'une grande inquiétude de sa part. Je tiens pour sincère son désir de paix... Le trait dominant de son état d'esprit, c'est l'espoir en l'Allemagne et en une médiation de Sa Majesté. » Toute cette conclusion est supprimée dans les livres blancs de 1914-1918.

Au contraire le début, d'où l'on pensait pouvoir faire naître le reproche de manquement à la parole donnée à l'encontre du ministre de la Guerre russe, a été jugé si important qu'on l'a reproduit aussi bien dans le texte même de l'ouvrage qu'en annexe.

C'est de la même manière qu'on a tronqué un rapport

du plénipotentiaire militaire, général Chelius (30 juillet, D 445). On en a bien reproduit la première partie relative à un entretien, du reste assez peu compromettant pour la Russie, entre le général et le prince Troubetzkoï, mais on en a supprimé la conclusion décisive. Chelius rend compte, dans cette conclusion, que dans la haute société régnaient « les dispositions les plus amicales », qu'on y « espérait un accord entre l'Allemagne et la Russie », et qu'au surplus, il y avait, en Russie, « un grand pas à franchir entre la mobilisation et l'ouverture des hostilités, et place par conséquent pour des discussions pacifiques ».

L'impression d'ensemble relatée par Chelius, c'est « qu'on a mobilisé par crainte des événements à venir, sans intention agressive, et qu'on est effrayé de ce qui en est résulté ».

Cette confirmation éclatante de la volonté pacifique de la Russie, du but exclusivement défensif de sa mobilisation, est encore soulignée et renforcée par cette remarque de Guillaume II, en marge du rapport : « Exact. Il en est bien ainsi. » En regard de ce témoignage décisif de l'Empereur et de son général, il est parfaitement indifférent de savoir si l'affirmation du caractère défensif de la mobilisation russe, relevée dans le discours du 30 juillet (D 456), reflète le point de vue du Chancelier, ou si elle est une reproduction de déclarations russes. Je pourrais à l'infini multiplier ces témoignages allemands si l'importance et l'objet de cette étude le permettaient. Les ambassadeurs allemand et autrichien se portent garants pour le ministre russe des affaires étrangères le jour même de la mobilisation partielle — 29 juillet — du caractère défensif de cette mesure, et presque dans les mêmes termes : « Le ministre, vu le manque d'enthousiasme qui règne ici pour entrer en conflit avec tous, se cramponne au moindre fétu de paille, dans l'espoir d'échapper encore à la situation présente » (A III 16, D 365).

Mais à quoi bon des témoignages étangers pour combler la lacune qu'aurait creusée, selon Montgelas, dans le faisceau des preuves accumulées en faveur de la volonté pacifique de la Russie, la correction apportée au discours de Bethmann? Celui-ci s'est chargé lui-même d'en apporter de nouvelles dans la suite de son exposé. Lisez plutôt cette mention hono-

rable qu'il décerne à la Russie : « Tous les gouvernements, y compris le gouvernement russe, et la grande majorité des peuples, sont pacifiques par eux-mêmes, mais on a perdu la direction et mis le rocher en branle. » Que veut-on de plus à la décharge de la Russie? Cette confirmation de l'esprit pacifique du gouvernement et du peuple russes n'est-elle pas toute pareille à celle que les éditeurs des documents voudraient à l'heure présente, grâce à leur rectification, effacer du discours de Bethmann? Et quand le Chancelier, se couvrant le visage, selon son habitude, du masque du destin, parle de rocher ébranlé, de direction perdue, quel sens attribuer à ses paroles, sinon que la Russie est innocente? Dans un entretien du même jour, 30 juillet, avec le chargé d'affaires bavarois Lerchenfeld, le Chancelier pose encore au fataliste; il ne s'agit plus cette fois de rocher, mais de « forces élémenraires » qui « peuvent déchaîner une guerre que pas un État ne désire ». Donc, la Russie non plus? (D IV, p. 145) Naturellement, ces rochers ébranlés et ces forces élémentaires sont des euphémismes pour désigner les forces, très réelles celles-là, et bien connues du Chancelier, qui poussent la Cour impériale à la guerre. Les Moltke, les Falkenhayn et les généraux de leur entourage, voilà les forces qui ont mis en branle le rocher, imposé leur volonté à l'Empereur, et dont le faible Chancelier (qui avait de son côté perdu la direction) assumera « en toute soumission » (*alleruntertänigst*) la responsabilité pour toutes les vitres que messieurs les porteurs d'uniformes vont briser. L'Empereur, le Chancelier et tous leurs correspondants de Pétersbourg ont si souvent et si nettement témoigné du but défensif de la mobilisation russe, de l'absence de toute volonté guerrière en Russie, que la version nouvelle du discours de Bethmann n'enlève pas un atome à la valeur probante des arguments produits à la décharge de la Russie.

Mais que penser de la rectification elle-même? Comment se fait-il que, pendant près de quatre ans après la publication du recueil des documents, — de l'automne de 1919 à l'été de 1923, — le texte prétendu erroné du discours ait pu parcourir le monde et fournir aux accusateurs de l'Allemagne, aux défenseurs de la Russie, une preuve aussi éclatante?

Comment Montgelas et Schücking ne se sont-ils décidés qu'à l'été de 1922 à comparer l'original du procès-verbal conservé dans les archives du ministère d'État à la copie de cette pièce figurant dans le document n° 456 de leur recueil? Pourquoi les directeurs et collaborateurs de cette publication, qui est un modèle du genre à bien des points de vue, n'ont-ils pas exigé avant toute chose du ministère d'État l'original de la pièce et ne s'en sont-ils pas servis pour leur publication? M. Montgelas est cependant un travailleur consciencieux et minutieux d'habitude (qui aujourd'hui, malheureusement, s'occupe de la défense des criminels qui ont voulu la guerre avec la même ardeur qu'il consacrait jadis à les accuser). Pourquoi n'a-t-il pas eu l'idée, pendant cette période de trois années, de rechercher dans l'original du procès-verbal si vraiment Bethmann avait tenu le propos d'une si haute importance que la copie du document met à son compte? Pourtant, cette valeur défensive attribuée à la mobilisation russe devait fortement agacer ses nerfs et jeter le trouble dans les milieux qu'il fréquente. De plus, après avoir fait à l'été de 1922 la découverte sensationnelle d'une divergence entre l'original et la copie, pourquoi a-t-il laissé passer encore une année avant de la faire connaître au monde stupéfait? Il ne la révéla en effet que dans son livre qui parut à l'été de 1923. Toutes les archives de la République allemande, jusqu'aux plus secrètes, sont à la disposition de ce général de Guillaume II qui, après avoir lâché son rôle d'accusateur, a fixé comme but à son existence la défense du régime impérial. Il est en mesure à tout moment de publier des citations tirées des archives civiles et militaires encore non publiées que nous autres, simples mortels, infatigables accusateurs des fossoyeurs de l'Allemagne, nous ne saurions obtenir et pas même contrôler. Les Montgelas, les Schücking, les Delbrück et consorts disposent de toutes les autorités de l'Empire et des États, des directeurs des Archives d'Empire à Postdam, des innombrables associations vouées à la « lutte contre le mensonge de la culpabilité », groupées dans la « Commission d'Étude des associations allemandes », de centaines de collaborateurs plus ou moins savants dans le monde universitaire, dans la presse et parmi les fonctionnaires. Et dans cette légion considérable

de gens qui luttent pour l'innocence, il n'est jamais venu à l'idée de personne, chef ou soldat, au cours de trois longues années, de l'automne 1919 à l'été 1922, de se rendre au ministère de l'Intérieur de Prusse pour y comparer à l'original la copie du procès-verbal du fameux Conseil des ministres? Énigme sur énigme! Je peux bien poser la question, mais non la résoudre. Je ne doute nullement qu'il se trouve aujourd'hui au Ministère un texte original rectifié dans les conditions qu'on nous spécifie. J'en doute d'autant moins que le fait a été constaté (selon Montgelas) en plein accord avec Karl Kautsky, qui est mon ami politique, et en qui j'ai une confiance sans limite. Mais je ne puis cacher mon étonnement en présence du retard inexplicable apporté à la rectification et des conditions toutes spéciales dans lesquelles se présente l'affaire. Je retiens en particulier ce fait que les mots : « a contrecarré ces démarches; la Russie a... » n'existent pas dans la copie (ce qui peut à la rigueur s'expliquer par une inattention du copiste); et de plus, que le mot « est », après les mots : « mobilisation de la Russie », est mis, dans la copie, à la place du mot « a [1] » : cette modification ne saurait être imputée à l'inattention d'un scribe. Ou le mot *est* se trouvait dans l'original, ou il a été placé là dans une intention perfide.

Je suis fort éloigné, bien entendu, d'émettre le moindre soupçon de falsification malhonnête à l'égard des éditeurs Montgelas et Schücking, non plus que de leur prédécesseur Kautsky, si honteusement et hypocritement privé de son emploi. Mais n'est-il pas possible que des forces souterraines soient intervenues en cette affaire? Nous avons bien vu le conseiller d'État bavarois Lössl obligé d'avouer, lors du procès Fechenbach-Cossmann jugé à Munich, qu'il avait subtilisé dans les archives officielles et détruit trois pièces importantes entre le début de la Révolution et l'installation de Kurt Eisner aux Affaires étrangères, sous prétexte de priver les

1. Les deux textes en français seraient les suivants :

Original : La mobilisation de la Russie a contrecarré ces démarches; la Russie a bien déclaré...

Copie : La mobilisation de la Russie est bien déclarée...

Il est à remarquer que la différence d'orthographe du mot *déclaré* — masculin dans l'original, féminin dans la copie — n'existe pas en allemand. Dans les deux cas, c'est *erklärt* (*Note du Traducteur*).

révolutionnaires de documents susceptibles de jeter le trouble dans les esprits et de permettre des attaques contre certains personnages. Tout comme en Bavière, la même fin pouvait, en Prusse, justifier les mêmes moyens. La phrase de Bethmann, telle que la rend la copie du procès-verbal, constituait un argument éclatant à la décharge de la Russie, et un non moins éclatant à la charge de l'Allemagne. Est-il impossible qu'il se soit trouvé à Berlin quelque Lössl qui ait cru servir son pays, parer aux troubles des esprits, effacer une accusation injustifiée pesant sur les dirigeants d'autrefois, en escamotant le procès-verbal original ou en faisant disparaître la phrase qui innocentait la Russie, par le grattage d'un mot et l'apport de six mots nouveaux? Tout cela n'est qu'hypothèses, suppositions, pouvant être réduites à néant par une enquête authentique, entreprise avec toutes garanties, et par un exposé officiel de l'incident (avec publication d'un fac-similé du procès-verbal). La brève remarque de M. Montgelas, que n'étaie nul document, ne suffit en aucune façon à lever les doutes que j'émets. Il s'agirait avant tout d'apporter le témoignage de celui ou de ceux qui ont rédigé le procès-verbal, en ont exécuté et ordonné la copie, probablement les sous-secrétaires d'État Wahnschaffe et Heinrichs. Jusqu'à complet éclaircissement de l'affaire, je crois possible que l'atelier de fausse-monnaie de la Wilhelmstrasse, dont j'ai esquissé le tableau édifiant dans une monographie spéciale, ait opéré en cette aventure. A côté des innombrables chefs-d'œuvre réalisés par ledit atelier au cours des années de guerre, l'escamotage ou la falsification du procès-verbal du 30 juillet serait un jeu d'enfant.

V

B. Le Chancelier, contrairement à l'affirmation des Russes qu'ils n'auraient mobilisé que par suite de la mobilisation autrichienne, insiste sur ce fait « que les quatre corps d'armée mobilisés dans le sud de l'Autriche se sont nullement tournés vers la Russie et qu'aussi bien la mobilisation des corps du nord, en Bohême, est motivée surtout par des considérations d'ordre local résultant de l'attitude douteuse des Tchèques ».

C. Ces révélations d'ordre militaire, faites par le Chancelier, sont des plus intéressantes. Selon l'opinion unanime de tous les chercheurs, la mobilisation partielle de l'Autriche avait mis sur pied huit corps d'armée. Déjà dans *J'accuse* j'ai signalé le premier que, selon le discours prononcé par Bethmann le 4 août, deux corps d'armée austro-hongrois au moins n'avaient pas été mobilisés à la frontière serbe, mais dans le nord (ce qui signifie contre les Russes). J'ajoutais que la restriction de Bethmann situant ces corps « loin de la frontière russe » n'enlevait rien à la signification de ce fait patent. Il était établi en tout cas, par le témoignage même de Bethmann, que la mobilisation partielle autrichienne du 25 juillet était — pour un quart au moins des effectifs mobilisés — dirigée contre la Russie, et que celle-ci n'avait en conséquence point inventé à plaisir un prétexte à sa propre mobilisation. Le discours de Bethmann au Conseil des ministres nous apprend maintenant que ce n'est pas seulement deux, mais quatre corps autrichiens qui furent mobilisés dans le nord, donc la moitié des effectifs constituant l'armée alors sur le pied de guerre. La supposition du Chancelier, que la mobilisation en Bohême était motivée par des considérations d'ordre local touchant l'attitude douteuse des Tchèques, n'y change rien. Ces considérations, locales ou autres, échappaient aux Russes. Pour se décider, il leur suffisait de cette mobilisation « dans le nord » qui, réunie aux autres facteurs militaires et diplomatiques comme l'ouverture des hostilités contre la Serbie et le bombardement de Belgrade en particulier, non seulement justifiait la mobilisation partielle en Russie, mais la provoquait infailliblement. Nous ne pouvons que remercier le Chancelier d'avoir, dès le 30 juillet, avoué la mobilisation de quatre corps, alors que le 4 août il n'en signalait que deux.

Il appartient maintenant aux avocats militaires de l'innocence allemande d'apporter la preuve (et laquelle pourraient-ils bien trouver?) que Bethmann était mal informé quand il parlait de quatre corps mobilisés dans le nord, et que de même les Tirpitz et Falkenhayn, qui l'écoutaient sans le contredire, n'avaient pas la moindre idée des mesures militaires prises par l'Autriche, pas la moindre idée jusqu'au

jour où, cinq ans plus tard, le savant général comte Max Montgelas les renseigna sur ce qui se passait à la fin de juillet 1914 dans leurs propres ministères. Il ne semble pas qu'on puisse attendre des Russes qu'ils aient été mieux informés que le Chancelier et les sommités militaires de l'Empire sur la répartition des corps autrichiens mobilisés. Ils devaient donc admettre, tout comme Bethmann, que, sur les huit corps autrichiens, quatre étaient dirigés contre eux, et devaient prendre leurs mesures défensives en conséquence.

VI

B. « Sa Majesté est d'accord pour qu'avant de prendre de nouvelles décisions, on attende l'effet de la démarche diplomatique tentée à Vienne, comme il vient d'être exposé. Pour ce qui est des mesures d'ordre militaire, la déclaration de l'état de menace de guerre signifie mobilisation, et celle-ci, dans notre situation qui exige une mobilisation sur deux fronts, signifie la guerre. En conséquence, on ne peut engager l'action militaire en même temps que l'action diplomatique. Sans doute, aujourd'hui même, une décision interviendra-t-elle à Vienne comme suite aux propositions allemandes et anglaises. »

C. Aveu dépouillé d'artifice, que la prétendue action médiatrice menée à Vienne n'était qu'une feinte, que la décision de principe prise le 29 juillet de recourir à la mobilisation (laquelle signifiait pour l'Allemagne la guerre) n'avait point été annulée, mais seulement ajournée par la démarche entreprise. Cette action médiatrice n'avait pour but que de rejeter la faute sur la Russie, et non de maintenir la paix; je l'ai fait ressortir bien des fois, et Bethmann l'a laissé voir en maintes circonstances. Le même Chancelier qui, dans la nuit du 29 au 30 juillet, avait risqué un bon conseil aux Autrichiens, était retombé dans son état de faiblesse le 30, et ne parlait plus que d'une décision qui devait intervenir à Vienne ce jour-là. Mais quelle qu'elle fût, elle ne constituerait qu'un prologue à l'action militaire de l'Allemagne qui, « en conséquence », ne pouvait être menée conjointement avec elle. L'action militaire, c'était la guerre, selon l'identité

indiquée plus haut : état de menace de guerre égale mobilisation, mobilisation égale guerre à l'ouest et à l'est. Bethmann l'avouait à ses collègues du ministère avec une indifférence cynique; tous l'écoutèrent tranquillement, sans protestation, sans trouble de conscience, et apposèrent leur signature au bas du procès-verbal qui constituait l'arrêt de mort de dix millions d'hommes.

VII

B. Le chancelier parle ensuite de l'espoir de maintenir l'Angleterre dans la neutralité, de gagner l'Italie, la Bulgarie et la Roumanie à l'alliance de l'Allemagne. « L'Italie craindrait de ne pouvoir nous donner dans toute son ampleur l'aide que les traités lui imposent de nous prêter. Bethmann a pressé l'Autriche de s'entendre avec l'Italie, mais rien jusqu'alors n'aurait été tenté dans cette voie; comme toujours le jeu politique de l'Autriche est peu délié. »

C. Comme on avait besoin de la neutralité de l'Angleterre, de l'aide de l'Italie, de la Roumanie et de la Bulgarie non pour la paix mais uniquement pour la guerre, toutes les démarches tentées par Bethmann en vue d'obtenir ces divers résultats sont autant de preuves de la ferme intention que nourrissait l'Allemagne de faire la guerre. Il convient d'insister sur ce point que tout cela fut dit le 30 juillet vers midi, à un moment où la mobilisation générale de la Russie n'était point ordonnée officiellement ni, à plus forte raison, officiellement connue.

VIII

B. Les mesures déjà prises en France et en Russie sont à peu près équivalentes à la proclamation de l'état de menace de guerre. Les garde-frontières russes à la frontière allemande sont renforcés, l'état de guerre est proclamé dans le gouvernement de Kowno, les phares éteints et les communications par télégraphie sans fil suspendues sur les côtes de la Baltique. Par ailleurs, la Russie « a encore donné ce matin l'assurance qu'elle n'a pris aucune mesure de mobilisation contre l'Allemagne. »

« La France a proclamé l'état de siège mais n'a autorisé que des mesures défensives préparatoires. »

C. Les mesures militaires fort étendues prises par l'Allemagne fournissent un commentaire à ces déclarations du Chancelier. Elles avaient débuté le 21 juillet et, le 30, étaient poussées si loin qu'il ne manquait plus que l'ordre officiel de mobilisation et la déclaration de guerre pour franchir les frontières, à l'ouest et à l'est. Il n'y a point lieu de le démontrer ici en détail. J'en ai fourni la preuve dans un article qui, malheureusement, comme la plupart de mes « Monographies sur l'histoire des événements qui ont précédé la guerre » n'a pas encore été publié, parce qu'il n'a pas trouvé d'éditeur dans la glorieuse République allemande, Eldorado des « innocentistes ». Ici je renvoie mes lecteurs à l'ouvrage de M. René Puaux, dont les données ont été puisées aux sources officielles françaises, *Le mensonge du 3 août* (pages 14 à 25, 65 à 90), et plus encore au rapport de M. Jules Cambon du 30 juillet (Livre jaune, 105) dans lequel on lit : « J'ai les meilleures raisons de croire que toutes les mesures de mobilisation qui peuvent être prises avant la publication de l'ordre de mobilisation générale le sont déjà. On désire que nous publiions les premiers la nouvelle de notre mobilisation, afin de rejeter sur nous la responsabilité. » Je renvoie en outre au télégramme de Guillaume au roi George, du 1er août au soir (D 575), selon lequel les troupes allemandes étaient déjà, à ce moment même, sur le point de franchir la frontière française.

Comme l'ordre de mobilisation n'a été signé par l'Empereur que le 1er août à 5 heures du soir, les troupes allemandes ne pouvaient, deux heures plus tard, être prêtes à envahir la France si elles n'avaient été mobilisées en secret depuis longtemps. De fait, une dépêche de Viviani à Paul Cambon (Livre jaune, p. 106 ; Livre bleu, p. 103) nous apprend en détail à quel point la mobilisation allemande était déjà poussée le 30 juillet au soir. Si donc la Russie et la France avaient en ce jour pris les mesures relevées par le Chancelier, elles n'avaient rien fait d'autre et rien de plus que l'Allemagne. Et le Chancelier lui-même ne mettait point en doute ce qu'affirmaient les gouvernements de l'Entente, qu'ils avaient pris

de simples mesures défensives, sans mobiliser contre l'Allemagne.

IX

B. Bethmann déclare que, comme homme politique, tant que la démarche tentée à Vienne n'aura pas échoué, il n'abandonnera pas son espoir dans le maintien de la paix et ne suspendra point son effort en ce sens. La décision peut intervenir sous peu; après cela, on prendra une autre voie.

C. Voici encore l'acceptation résignée de la décision que doit prendre Vienne, quelle qu'elle soit. Voilà ce qu'il en est des efforts « surhumains » déployés par Bethmann pour faire pression à Vienne, et amener l'Autriche à accepter la proposition Grey. Le Chancelier ne doute pas un instant de l'insuccès de sa démarche; il a, comme homme politique, quelque espoir de paix aussi longtemps qu'elle n'a pas échoué. Remarquons-le : « comme homme politique ». Mais comme l'homme politique n'a plus la parole et que seul le traîneur de sabre décide, les espoirs de Bethmann ne sont rien en vérité. Après la décision de Vienne, une autre voie doit être prise. Laquelle? Sans aucun doute il s'agit d'une action militaire qui, ainsi que Bethmann le remarquait, ne peut être menée parallèlement à l'action politique. Aussitôt l'épisode viennois terminé d'une d'une façon ou de l'autre (comme dit le Chancelier dans un rapport à l'Empereur le matin du même jour, D 407), même par un refus, le rôle des diplomates cesse et les militaires entrent en scène. C'est l'autre voie que Bethmann annonce en termes choisis comme le stade suivant du développement de l'action allemande en vue de la guerre. En fait, on était entré dans cette voie depuis les délibérations du 29 juillet à Potsdam. On avait envoyé les diplomates comme une sorte d'avant-garde, pour masquer le gros. Mais maintenant que la diplomatie s'était acquittée de son rôle, l'armée entamait sa marche belliqueuse, étendards déployés.

X

B. L'affirmation suivante du Chancelier prouve bien que l'autre voie n'était, ne pouvait être que la guerre. « L'état

d'esprit en Allemagne est satisfaisant dans l'ensemble. Il n'y a rien à craindre de la social-démocratie, ni du comité directeur du parti socialiste; il est permis du moins de le penser après les négociations entamées avec Südekum. Il n'y aura ni grève générale ni grève partielle, ni sabotage. »

C. Südekum, membre du Reichstag, qui se fit ainsi l'un des auxiliaires les plus condamnables des fauteurs de guerre, avait bien donné des assurances au Chancelier. Il devint, en récompense, un des premiers ministres républicains des finances de Prusse, et il aurait bien versé au déserteur d'Amerongen les milliards qu'il réclamait en les prélevant sur les fonds de la banqueroute prussienne, si le coup d'État de Kapp ne l'avait contre son attente balayé, tout au moins jusqu'à sa prochaine résurrection.

L'état d'esprit satisfaisant, constaté par Bethmann appuyé sur Südekum, est unanimement admis, ainsi que le note le procès-verbal de la séance. En présence de cet aveu, un honnête homme peut-il douter un seul instant que les autorités civiles et militaires prussiennes envisageaient la guerre européenne dès le 30 juillet comme un événement inévitable? Cette guerre, en dépit de l'amour de la paix reconnu par Bethmann chez tous les peuples et tous les gouvernements, et en particulier en Russie, allait devenir une réalité par la décision souveraine de l'Empereur et de ses conseillers militaires.

XI

B. Le Président du Conseil fait connaître que les militaires émettent le vœu que l'état de menace de guerre soit proclamé, mais qu'il a fait prévaloir auprès de Sa Majesté un point de vue différent, et qu'on s'est contenté de faire garder les voies ferrées.

C. Cette phrase n'est qu'une répétition sous une forme plus accusée et plus précise des remarques précédentes de Bethmann. Nous apprenons grâce à elle, d'une façon certaine, ce que nous pouvions admettre d'après le rapport de Cambon (Livre jaune, p. 105) et quelques autres documents : à savoir que, lors du Conseil de la Couronne du 29 juillet, les militaires étaient déjà si impatients qu'ils eussent volontiers

proclamé sans plus attendre l'état de menace de guerre qui, nous le savons, signifie mobilisation et guerre. Le professeur Delbrück nous a en outre fourni ce précieux complément d'information que Moltke, le 29 juillet, voulait même qu'un ultimatum fût remis à la Russie (*Discussions anglo-allemandes sur les responsabilités de la guerre*). Si tout s'était passé selon le vœu des militaires, l'action belliqueuse eût été amorcée le jour même, dans les conditions où elle le fut deux jours plus tard : proclamation de l'état de menace de guerre et, en même temps, ultimatum à la Russie. Bethmann se vante d'avoir fait prévaloir avec succès auprès de l'Empereur un point de vue différent. Pour plus de vérité, il aurait dû dire un point de vue dilatoire. Pour ce qui est du fond même de l'affaire, le Chancelier n'a rien fait prévaloir contre les militaires : la guerre était et demeurait décidée, on ne lui accorda qu'un délai dans l'ouverture officielle de l'action militaire. Ce délai devait du reste être mis à profit, d'une part par la diplomatie pour mettre la Russie dans son tort, et amener ainsi l'Angleterre à rester neutre, l'Italie, la Roumanie et d'autres États à entrer dans l'alliance militaire de l'Allemagne; par les militaires, d'autre part, pour poursuivre leurs préparatifs secrets, et pousser la Russie par d'habiles manœuvres à proclamer la première sa mobilisation générale. Telle était la « victoire » que Bethmann se vantait d'avoir, le 29 juillet, remportée sur les militaires. Une victoire à la Pyrrhus, qui ne faisait que préparer sa défaite totale du lendemain 30 juillet. Quand Bethmann, devant ses collègues, faisait semblant de tenir encore ferme, il avait déjà plié, et n'était plus qu'un pantin dont l'état-major général tirait les ficelles.

XII

Après le discours de Bethmann, le Conseil des ministres s'occupe de tous les détails techniques relatifs aux préparatifs de guerre, ce qui lèverait tous les doutes, s'il était possible d'en avoir encore, quant à la décision déjà prise irrévocablement. Il fut longuement question de la protection des côtes, de poursuites à exercer contre certains orateurs socialistes qui excitaient à la grève générale, de l'interdiction d'exporter

les céréales, les chevaux et les automobiles, de la possibilité d'assurer le fonctionnement normal de la justice, de la convocation éventuelle du Landtag et d'autres affaires analogues. Le ministre Delbrück donna connaissance de vingt-cinq projets de lois ou décrets qui entreraient en vigueur en cas de mobilisation, et devaient être étudiés par le Conseil fédéral. Bethmann, Tirpitz et Falkenhayn s'étaient absentés pendant ces délibérations. Les questions techniques ne les intéressaient plus, après l'approbation de principe absolue donnée par tous les assistants aux propositions de Bethmann qui signifiaient la guerre. Le procès-verbal fut non seulement signé par tous les ministres présents, mais encore, dans la suite, par le secrétaire d'État von Jagow.

XIII

Il me semble inutile de commenter davantage ce document émouvant et irréfutable. Mais une fois de plus, au terme de cet exposé critique, j'insiste sur la date de ce Conseil des ministres qui ne fut pas autre chose qu'une préparation technique d'importantes mesures à prendre en vue de la mobilisation, faisant suite à l'acceptation de celle-ci. Cette date, c'est le 30 juillet, le jour qui suivit le Conseil de la Couronne de Potsdam et la proclamation de la mobilisation partielle en Russie, mais qui précéda l'ordre de mobilisation générale dans ce même pays. C'est le jour où la formule de conciliation Sazonow, promettant la cessation de tous préparatifs militaires en Russie, fut repoussée, où l'on répondit par le silence à l'offre du tsar de soumettre le conflit à la cour de la Haye, où l'on ne daigna pas répondre à l'offre d'envoi en mission spéciale de Tatischtschew. C'est le jour où Sir Edward Grey fit remettre à Pétersbourg son offre qui supposait la cessation des préparatifs militaires de part et d'autre, et recommandait l'amalgame des formules de conciliation russe et anglaise (effectivement exécuté, Livre bleu, p. 103). C'est le jour où l'Europe en haleine regardait vers Berlin et Vienne pour connaître leur décision, espérant que l'Empereur allemand prononcerait le mot sauveur. Mais l'Empereur s'était déjà prononcé la veille en faveur de la guerre. A partir

de ce moment, l'Autriche et la Russie, l'Angleterre et la France pouvaient faire ce que bon leur semblait, la guerre était inévitable. Plusieurs mois auparavant, le chef du grand État-Major, Moltke, certain de la victoire, avait affirmé qu'il ne se présenterait pas de longtemps un moment aussi favorable à l'action que le moment présent. On avait décidé depuis des années d'envahir la France par la Belgique, d'envelopper les armées françaises par l'aile et par l'arrière, et prévu qu'en quatre semaines on serait sous les murs de Paris. Le manque de préparation de la Russie et, du côté français, une armée en pleine période de transition, un état d'esprit médiocre, le manque de bons fusils et de matériel d'artillerie à tir courbe, telles étaient les données suivant lesquelles, à Berlin, on décidait de la paix ou de la guerre (Voir les déclarations de Moltke d'après les rapports de Lerchenfeld, D IV, p. 143, 147, 152, 154, 155, 157, 158). Qu'importent l'humanité et la civilisation, et la prospérité économique!... Nous nous occuperons de ces contingences quand nous serons victorieusement sortis de la guerre européenne. C'est alors seulement que nous fixerons le destin de l'humanité, que nous imprégnerons les autres nations de culture allemande, que nous nous éléverons, aux dépens des autres peuples, à une situation économique florissante. Voilà ce que pensaient non seulement les militaires mais aussi l'élite des intellectuels, des savants, des littérateurs, des artistes et du monde des affaires, infectée depuis une génération d'esprit militariste. Cet état d'âme de l'élite allemande peut seul expliquer que le gouvernement régulier ait rampé comme il l'a fait devant une sorte de gouvernement à côté, exercé par les militaires, et qu'il se soit abaissé jusqu'à devenir le lâche et faible instrument d'un froid calcul de possibilités militaires et techniques. Les Bethmann, les Jagow, les Zimmermann et leurs seïdes aux Affaires étrangères n'étaient en aucune façon prédisposés au crime; ils furent des représentants typiques de cet état d'esprit qui animait les classes dirigeantes dans l'Allemagne prussifiée, éduquées depuis l'époque de Bismarck dans les universités, les brasseries d'étudiants et les casinos d'officiers. De même que le jeune fonctionnaire faisait figurer en premier lieu sur ses cartes de visite son grade d'officier de réserve et ensuite

seulement son titre dans la hiérarchie administrative ou judiciaire, de même aussi l'uniforme sanglait le corps du plus grand fonctionnaire de l'empire et le casque d'officier enserrait son crâne. Quand le grand Bismark, le créateur du nouvel Empire, le Chancelier de fer, portait l'uniforme de son régiment de cuirassiers, c'était encore admissible. Un homme exceptionnel peut se permettre des façons qui sortent de l'ordinaire; et de plus, le Chancelier de fer avait montré dans les moments décisifs de sa vie politique que, malgré son uniforme, il ne se soumettait pas aveuglément à l'esprit militariste. Il a toujours résisté aux assauts des partisans des guerres préventives quand un conflit armé ne lui paraissait pas nécessaire du point de vue politique. L'uniforme ne faisait pas de Bismarck un général de cavalerie. Mais quand son pauvre petit successeur, qui l'égalait bien par la taille, mais n'était auprès de lui qu'un nain par l'esprit, quand Bethmann cherchait à copier les gestes et l'attitude du grand homme, quand Théobald le petit portait un uniforme de dragon comme le grand Othon von Bismarck avait porté un sabre de cuirassier, ce n'était plus de sa part une simple parade; c'était un symbole de la subordination des plus hauts dignitaires impériaux à l'autorité des généraux, un signe avant-coureur de la tournure que devaient prendre les événements. Le 30 juillet, la veille du jour où l'on connut la mobilisation générale russe, quand Bethmann annonçait à ses collègues qu'on allait prendre une « autre voie », autrement dit, qu'on allait, sans résistance, abandonner au parti de la guerre le terrain diplomatique, il n'existait ni politiquement ni militairement aucun motif de guerre. La mobilisation générale russe fournit le lendemain aux fauteurs de guerre le prétexte d'une décision qui, au fond, était arrêtée auparavant. C'est ce prétexte qui a gagné le peuple allemand à la guerre qu'on lui disait défensive, et qui, aujourd'hui encore, courbe la grande majorité des Allemands sous la domination du grand mensonge. Le but de cette étude, comme de tous mes écrits, c'est de mettre fin à cette domination, de dévoiler une fois de plus le crime capital des dirigeants déchus de l'Allemagne et de leurs partisans qui, aujourd'hui encore, donnent le ton, de purifier et de réconcilier

l'Allemagne en lui disant la vérité sur les fautes commises dans le passé.

Je résume en quelques phrases les résultats de notre enquête sur le Conseil des ministres du 30 juillet :

1° La mobilisation générale russe, publiée le 31 juillet, n'est pas la cause, mais le prétexte de l'ultimatum et de la déclaration de guerre de l'Allemagne.

2° Le déchaînement de la guerre entre grandes puissances était chose décidée le 30 juillet au moment du Conseil des Ministres prussien, et avant qu'il soit question de mobilisation générale en Russie.

3° La décision de principe en faveur de la guerre a été prise le 29 juillet, lors du Conseil tenu à Potsdam, et seule l'exécution a été retardée. Tout ce qui fut fait du côté allemand à partir de cet instant n'eut qu'un double but : mettre au compte de l'adversaire la responsabilité morale du recours à la guerre; améliorer autant que possible la situation militaire de l'Allemagne et de l'Autriche, en recrutant des alliances et en s'assurant certaines neutralités.

4° Les auteurs et instigateurs de ce plan diabolique ont été les conseillers militaires de l'Empereur, dont Guillaume II fit siennes les opinions et les intentions. Les agents d'exécution ont été le Chancelier et ses collaborateurs des Affaires étrangères.

RICHARD GRELLING

(Traduction ALAIN KERJEAN.)

DE MONTMARTRE AU QUARTIER LATIN[1]

V

Ses amis de la première heure avaient été Guillaume Apollinaire, Salmon, Max Jacob, puis Warnod (qu'on appelait le petit père Dédé) et Roland Dorgelès. De ces deux-là, l'un et l'autre (et Mac Orlan aussi) dessinaient. Warnod, les petites filles des rues et des brasseries, et Dorgelès, de vastes plans car il se proposait d'être un jour architecte. Cela n'explique-t-il pas en partie le sujet du *Réveil des Morts*? On peut s'y reporter. Cependant Dorgelès portait les cheveux longs, et se drapait dans une cape romantique du plus superbe effet. Warnod donnait également dans ce goût saugrenu. Il avait même si gentille mine que ses petits modèles le relançaient partout où il allait.

Dorgelès, qui préférait les journaux et les grands restaurants à nos histoires et nos maigres repas et ne montait au *Lapin* que pour se regimber contre les admirations toutes faites qu'on y entretenait, est certainement celui de nous qui a le moins changé. Bien qu'il ait répudié aujourd'hui sa garde-robe et taillé ses cheveux, son enthousiasme, sa générosité de cœur et d'esprit ont encore cet allant qu'il possédait alors et cette verve surprenante. Toujours prêt à partir en guerre contre les moulins, y compris ceux qui ornaient le sommet

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 août.

de la Butte et ne tournaient qu'au vent des paradoxes, il mettait sa bonne foi à convaincre les moins intéressés d'entre nous. Qui ne se souvient à Montmartre de l'aventure de l'âne du bon Frédé? Dorgelès, par gageure, s'était juré de le rendre célèbre et, l'occasion se présentant, il tint un jour, contre les peintres que ses emballements agaçaient, le pari d'exposer aux Indépendants une toile plus originale et nettement révolutionnaire qu'aucune autre. Le parti accepté, Dorgelès se creusa la tête puis, flanqué du petit père Dédé, il arriva chez Frédéric, traînant un huissier à sa suite et le sommant d'avoir à rédiger sur le champ un constat. Le brave homme effaré — car Dorgelès pour lui en imposer avait orné sa boutonnière d'une énorme rosette de l'instruction publique — ne comprenait goutte à la plaisanterie. Mais on amena l'âne. On lui attacha un pinceau à la queue et on lui donna à manger.

— Surtout n'y fais pas d'mal, à mon Lolo, — disait Frédé. — Hein! C'est une bonne bête... Il n'a aucune malice...

— Laisse... — répliquait Dorgelès... — Tu vas voir!

Le pinceau chargé de couleur, le petit père Dédé approcha de Lolo une grande toile et, à mesure que le brave animal manifestait son contentement et remuait la queue, le pinceau commençait son travail.

« Attendu, rédigeait pendant ce temps l'huissier fort étonné d'être mêlé à cette affaire, qu'ayant fixé un pinceau à l'extrémité caudale dudit baudet, MM. Dorgelès et Warnod, en présence de M. Frédéric, propriétaire, etc... ».

— C'est épatant, — observait celui-ci.

Or le pinceau allait son train et, petit à petit, un barbouillage sans nom recouvrant la surface qu'il fallait présenter à l'admiration des snobs, le tableau prenait forme. A vrai dire, ce n'était point une œuvre longuement méditée, mais à force de vider des tubes, on pouvait saisir par instant des effets fort curieux, des valeurs rares, des rapports, et comme toute espèce d'intentions.

— Hein! crois-tu! — s'exclamait Dorgelès. — Ton bon Lolo a de la chance. On paiera cher sa première croûte!

— Et on la boira, sois-en sûr, — affirmait Warnod à Frédé qui se grattait la tête.

— Messieurs, — interrompait l'huissier, que ce constat

zoologique et pictural ahurissait, — quelle dénomination assigner à cette œuvre?...

— Ma foi... — dit Dorgelès.

— Inscrivez : nature morte, — proposa Frédéric.

— Non... non... — se récria Roland. — Attendez : nature morte?

Il toucha du coude son complice et demanda :

— Qu'en penses-tu?

Le petit père Dédé n'était guère convaincu.

— On pourrait, — commença-t-il, — appeler ça...

— Silence, — l'arrêta Dorgelès qui, tout à sa mystification, se frappait le front et venait de trouver une idée. — Huissier, écrivez.

Il dicta :

« Titre : *Et le soleil se coucha sur l'Adriatique* » puis signa en grosses lettres : *Joachim Raphaël Aliboron.*

Le succès de cette toile aux Indépendants passa ce qu'on eût espéré. Dans les salles, les curieux, les amateurs ne demandaient que le tableau de l'âne et se pressaient afin de le mieux regarder. Et tous riaient, se récriaient d'admiration au point que, cette année-là, les envois les plus remarquables du Salon furent négligés au bénéfice du bon Lolo et que Dorgelès gagna aisément son pari.

Cette fumisterie de rapin était dans les goûts de l'époque et Dorgelès — si elle eût échouée — en eût trouvé une autre. Il avait de l'invention, de l'audace et un immense besoin de se dépenser. N'est-ce point lui qui installa au Louvre, dans la Galerie des Antiques, un buste qu'il avait pris chez un sculpteur de ses amis en lui promettant que tout Paris en parlerait? L'histoire fit scandale, car ce buste demeura exposé parmi les purs chefs-d'œuvre de la Statuaire, jusqu'à ce que Dorgelès en personne et son auteur allassent le réclamer. A chaque instant, il découvrait une occasion de stupéfier les sots et la mettait aussitôt en pratique. Soit que, rendant compte, dans les feuilles, d'un Salon, il empruntât l'opinion des docteurs pour discuter de la peinture moderne, soit que, porté par son esprit frondeur, il disposât dans les rues de Paris des écriteaux, annonçant en grosses lettres : *Voie barrée*, des piquets, des lanternes, qu'il allait allumer le soir, et troublât

la circulation. Rien ne l'intimidait. Il faisait à lui seul la fortune de plusieurs photographes dont les clichés — quand un huissier se dérobait — illustraient ses articles et en attestaient par l'image la bouffonne authenticité.

Né en Artois, — comme Mac Orlan — Dorgelès poussait la blague à fond. De ses années, passées à l'École des Beaux-Arts, il conservait peut-être des habitudes qui, dans les ateliers de la rue Bonaparte, sont toujours en usage et courroucent le bourgeois. Mais Dorgelès avait, pour sa défense, qu'il se renouvelait à chaque plaisanterie et en tirait les plus sages conclusions. On était bien forcé alors de rire. Pourtant, il le raconte lui-même, ses efforts à l'École, loin d'être récompensés, ne lui attiraient du patron que des blâmes.

— Ça, une jambe? — se récria un jour Jean-Paul Laurens qui le regardait s'échiner... — non... mon garçon... C'est tout ce qu'on voudra sauf une jambe. Ma parole. Vous dessinez comme un aveugle, mon petit.

— Ah! — fit poliment Dorgelès.

— Mais certainement.

Dorgelès ne protesta point. Il se contenta d'épanouir, dans le dos du patron, un sourire satisfait, et à dater de ce jour-là, ne remit plus les pieds à l'atelier.

Aveugle! Je ne sais point des deux lequel l'était, de l'élève ou du maître, ni si, depuis, le maître ne s'est pas repenti, car la première qualité de l'auteur des *Croix de Bois* consiste précisément dans la vision qu'il a des objets et des gens et son aiguë pénétration. Dorgelès n'interprète jamais à faux le spectacle de la vie. Il voit d'abord; avant d'écrire, avant même de choisir ses mots et quoi qu'il traite, sa netteté de perception a des traits si perçants qu'elle s'impose dès la première ligne et vous atteint directement. C'est un aveugle que l'on peut envier!

Mais à ce don — joignant le bon sens à l'humour — Dorgelès préférait nettement la farce et la satire. Nous lui devons, à lui et à Gus Bofa, cette étonnante « Petite Semaine » qu'il rédigeait pour le *Sourire*, et cent articles et reportages d'une suprême drôlerie. Sans ses conseils, peut-être, Pierre Mac Orlan, qui cherchait alors sa voie et dessinait pour les journaux, n'eût point pensé à développer ses légendes et à en

faire des contes, car il était poète et entendait le rester. Ne le regrettons pas. Mac Orlan, humoriste, a enrichi ses moyens; il en a fait un mélange qui a la saveur des cocktails et leur vigueur bien mesurée. Cependant Mac Orlan n'a point été le seul, par ce changement, à profiter des conseils d'un ami; l'ami par contre y a gagné, et je n'en veux pour preuve que ces huit petits vers rédigés par Roland Dorgelès le jour qu'il s'embarqua pour l'Indo-Chine et m'adressa en guise d'adieu :

Marseille, poison pénétrant...
Sur le vieux port passe, sans presse,
Le tram du boulevard Vauban.
Les cag... de ta jeunesse
Montent-elles toujours pour trois francs
Et ce Blan, chez qui l'on danse, est-ce
Au Prado qu'il a ses gonzesses
Ou cimetière Saint-Vincent?

Les allusions de ce charmant poème seront peut-être obscures à qui n'a jamais fréquenté le *Lapin*. Pour moi, elles me vont au cœur et me rappellent le bon temps où, malgré notre misère commune, je chantais chez Frédé cette chanson de Marseille :

De la rue des Saules
Au boulevard Vauban,
Toutes les « cag... »
Vont danser chez Blan!

et m'en tirais comme je pouvais.

Oui, j'écris bien : Dorgelès, poète. Il l'était, à sa manière. Impulsif, généreux, brouillon, agité, enthousiaste. S'il ne l'avouait à personne ou s'en défendait presque, sa vie, son caractère le dénonçaient. Il aimait les gilets rouges, les Boërs, les cabarets où nous vivions, le hasard, les grands hommes, et quoiqu'il fît alors une large consommation d'idées pour le moins saugrenues, sa véritable nature se découvrait toujours à de soudains éclairs. Qu'importe si sa « copie » n'était encore destinée qu'aux journaux! Il devait la porter ailleurs après la guerre, et nous valoir ce livre sans précédent qui s'appelle *Les Croix de Bois*.

S'il me fallait mieux le montrer tel qu'il était, avant la guerre, plein de jeunesse, ardent, trépidant, je l'évoquerais avec la chemise rouge et le pantalon de grosse toile dont il

s'affublait à la campagne. Il avait ainsi l'air d'un authentique bandit. On le désignait du doigt. Et, comme il gagnait fort largement sa vie dans les journaux, l'argent qu'il dépensait donnait à réfléchir. Un dimanche que nous l'allâmes voir près de Paris, avec Warnod et Marc Brésil, et revînmes tous les quatre à pied de Fourqueux à Saint-Germain prendre le train, l'un de nous proposa de boire le dernier verre dans un débit. Il était tard, nous n'avions pas le choix. Aussi entrâmes-nous dans un lieu peu recommandable où, le patron voulant fermer plutôt que nous servir, une discussion assez vive s'éleva et attira les agents. Charmante soirée! La chemise de Roland acheva de la rendre mémorable; dix minutes plus tard, en effet, nous étions tous au poste et y passions la nuit.

« N'est-ce pas, racontait-on en ville de tous côtés, les flics ont arrêté une bande et le type, qui commandait et qui était tout en rouge, avait encore sur lui la forte somme; le temps lui avait manqué pour la partager avec ses complices... »

Or Warnod était fiancé et il rata le lendemain un déjeuner fort important, car ces messieurs ne nous lâchèrent qu'à regret, après avoir pris leurs renseignements.

C'est à l'une de ses petites camarades qui se nommait mademoiselle Rara et qui avait le pied si minuscule qu'il tenait dans un bock, que je devais d'avoir rencontré l'aimable André Warnod, car nous nous ressemblions alors, paraît-il, si curieusement que, durant une période militaire qu'il accomplit, la jeune Rara ne me quitta pas d'une semelle. Ainsi, m'avoua-t-elle, on ne pourrait point dire qu'elle n'était pas sérieuse. Ma ressemblance avec le petit père Dédé sauva les apparences, jusqu'au jour où Warnod revenant à Montmartre, Rara nous présenta l'un à l'autre et scella fortement notre profonde amitié.

Temps heureux où les jours s'écoulaient inutiles et nous réunissaient le soir chez l'excellent Frédé!

La misère aussi faisait rage.

Nous la supportions allégrement, sans inquiétude du lendemain ni souci d'aucune sorte puisque chacun de nous, poussé par son destin, répondait à l'appel. Il y avait Asselin, Girieud,

Mario Meunier, Alfred Lombard, Warnod, Brésil, Dorgelès, Mac Orlan, Gazanion, Max Jacob, Manolo, Princet, Durio, Chas Laborde, Utrillo, Couté, Picasso, Vaillant, Ollin, La Vaissière, Marie Laurencin, Falké, Julien Callé, Markous, Daragnès, Pichot, Jean Pellerin, Bannerot...

Nous ne pensions qu'à vivre, les plus pauvres logeant chez les autres et payant leur écho en chansons. Nous ne nous quittions pas. Nous étions au complet et c'est pour m'être remémoré les noms de ceux qui, jamais plus, ne reviendront s'asseoir à la longue table du *Lapin*, que j'ai écrit ces vers pleins de leur chère présence :

Tout le jour je vous ai cherchés,
Comme au temps de notre jeunesse,
Dans les cafés... Ce temps renaisse
Et nos amours et nos péchés!...
Je vous ai cherchés en moi-même
Comme un disparu, ceux qu'il aime,
Les appelle et se tient caché.

Jean Pellerin, surtout, que j'avais amené à Montmartre et qui était l'ami le plus sûr et le plus délicat. Je le revois avec son feutre sombre, sa longue silhouette, son chaud regard sincère. Chacun l'aimait. Il était le dernier venu dans la bande et ses poèmes qui nous frappaient par leur cadence, lui valaient l'estime et l'amitié de tous. Nous les récitions entre nous, quelquefois, lorsqu'il n'était pas là, comme nous le faisons aujourd'hui, hélas! avec cette différence que, si Jean Pellerin était alors absent pour une nuit ou deux, c'est désormais pour toutes les nuits et tous les jours qui nous restent à vivre, qu'on ne le verra plus.

VI

Qu'il me soit à présent permis de parler d'un étrange personnage qu'on apercevait chez Frédé et que je soupçonne fort d'avoir, par pure malignité, aidé à la naissance du roman d'aventure tel que Mac Orlan l'a conçu. C'était un garçon froid et poli qu'Asselin connaissait et qui faisait de la peinture. On le disait capitaine au long cours. De fait, il n'apparaissait au *Lapin* qu'à intervalles irréguliers et, prétendant

avoir couru le monde, se chargeait aussitôt d'éteindre nos enthousiasmes.

— A Java, par exemple, — affirmait-il, quand l'un de nous s'exaltait et parlait de Gauguin, — il pleut toujours. Les femmes sont habillées de toile cirée.

Nous avions beau le quereller, il avançait ses arguments d'une voix si sûre que nous finissions par le croire. Ce qu'il disait, il le savait. Il y avait été et lorsque Max Jacob, pour le désarçonner, répliquait :

— En Suisse, au sommet de chaque montagne, il y a un réveille-matin.

— C'est possible, — répondait cet homme tranquille et bien élevé.

— Et en Hollande, — demandait Mac Orlan, — savez-vous à quel point on pousse la propreté? — Dans certaines villes, je vous assure qu'il n'est pas rare de rencontrer des fumeurs sortir de chaque estaminet et aller, pour ne point salir, vider les cendres de leurs pipes en dehors de l'octroi.

— Pourquoi pas?

Ce « pourquoi pas » nous stupéfiait par son flegme, son indifférence désolante et le ton de supériorité avec lequel il était prononcé.

Mais, au fait, pourquoi pas? Cet homme avait raison. Du moment qu'à Java les filles-fleurs de Gauguin n'étaient qu'un mythe, tout devenait possible. Il suffisait simplement de ne point passer une certaine mesure et laisser libre cours à l'imagination. Le cabaret du père Frédé, avec son plafond bas et la houle qui fréquemment nous faisait vaciller à force de boire et de conter des balivernes, se mua en une sorte de bateau-ivre sur lequel nous voguions sans boussole ni compas. Certaines nuits l'illusion était complète.

Nous étions deux, nous étions trois,
Nous étions trois marins de Groix...
Il vente!
C'est le vent de la mer qui nous tourmente.

chantait tout l'équipage.

Il ventait fort, en effet. Mais les gais compagnons, cramponnés à la table, n'étaient point de ces amis

Que vent emporte!

Au contraire, et ils tenaient bon contre le gros temps, la folie et l'adversité.

Georges Delaw n'avait-il point découvert, à la porte du *Lapin*, dans le petit cimetière Saint-Vincent, la tombe de l'amiral Bougainvilliers? La page mélancolique que cette tombe lui avait inspirée, fortifiait notre conviction et quand Girieud le peintre frettait, en bas de la rue des Saules, une demi-douzaine de sapins où nous nous engouffrions pour tirer une bordée dans les mauvais lieux de Paris, nous eussions tous juré de bonne foi que nous faisions escale et descendions à terre.

Au retour, l'homme qui nous avait révélé les secrets de l'Ile de Java et ne se frappait guère, nous invitait chez lui. Il logeait rue Lamarck dans un appartement vide où nous nous installions — révérence parler — sur le cul, en nous passant de main en main des bouteilles de tafia. Des malles plates de cabine, un sextant, une longue vue, un chevalet de peintre et des toiles empilées dans les coins formaient son attirail. Il y avait encore un hamac dans une chambre, une boîte de pharmacie et, accrochées au mur, des défroques de marin. Aussitôt commençaient les récits merveilleux de cet homme qui nous bourrait le crâne et, debout entre nous, arpentait la pièce de long en large comme à son poste de commandement.

Plus ses révélations passaient les limites du bon sens, plus nous étions disposés à le croire mais, un beau jour, il disparut corps et biens et nous apprîmes que, s'il avait peut-être voyagé autrefois, il vivait depuis fort longtemps dans ses terres en Touraine, et n'était qu'un vulgaire et riche fermier dont l'innocente manie était de se prendre pour un navigateur véritable, tel qu'il nous était apparu.

Qu'importe! L'impulsion était donnée. Un amour de la mer, combiné à celui que nous éprouvions tous pour l'inconnu, nous défendait de nous ressaisir et nous travaillait sourdement. La Bretagne, où certains passaient l'été à peindre, à Brigneau en Moëlan et Pont-Aven, nous semblait être la terre promise. Asselin, Vaillant, Mac Orlan en rapportaient des impressions si colorées que nous ne jurâmes que par elle, achetâmes des bateaux demi-coques dans des cadres, des bourgerons de grosse toile et, naturellement ne nous passionnâmes plus

bientôt que pour les aventures des pirates et des Frères de la Côte.

L'un de nous, Jacques Vaillant, qui était à coup sûr le plus décidé de la bande, finit même par abandonner Montmartre pour s'offrir chez la mère Baron une ardoise fantastique, du bon temps et le reste sans s'occuper de rien. Ah! le joyeux garçon, grand buveur, ami à toute épreuve... Il ne quitta le gîte et le couvert de Brigneau qu'en août 1914 pour s'engager et passer de la territoriale dans un vrai régiment d'active où il gagna son galon de sous-lieutenant et de magnifiques citations.

Je me souviens, pendant la guerre, à Paris, où nous étions en permission, de l'avoir retrouvé sur la Butte. Nous dînâmes place du Tertre mais les nouvelles qui parvenaient du front, étaient peu rassurantes. Vaillant, qu'un camarade en informait d'un air chagrin et alarmé, nous quitta brusquement. Il alla revêtir son uniforme, puis nous entraîna dans un hôtel où nous passâmes la nuit à boire et à danser, en dépit des règlements et des canons tonnants de la défense. Au matin, il nous serra la main sans forfanterie, chargea son barda sur un taxi et, bien qu'il eût encore cinq jours à mener la bonne vie loin des lignes, rejoignit son régiment qui venait d'être décimé au Chemin des Dames en nous criant :

— « Je reviendrai! »

L'aventure chez de pareils hommes n'était pas un vain mot et c'est dans de telles circonstances que l'on peut s'en apercevoir. Les héros de Pierre Mac Orlan leur ressemblent : ils ont cet air et ces façons enjouées, cette libre et rapide décision et, quoi qu'on en ait dit, cette vérité humaine qui, de tout temps, se reconnaît à leur virile détermination. Il y a chez Mac Orlan une énergie qui ne trompe pas et des côtés de caractère qui justifient son œuvre. A l'époque de sa grande misère, qu'il cachait à tout le monde, il ne gémissait pas. Tout un hiver, sans en rien dire, dans sa petite chambre, il coucha sur des piles de journaux, car il avait vendu jusqu'à ses derniers meubles, et vécut courageusement. N'est-ce pas un trait qui mérite d'être signalé? Je le rapporte avec simplicité, car si Pierre, aujourd'hui, dans son modeste appartement de la rue du Ranelagh, coule des jours confortables, c'est le connaître mal que de voir en lui un bourgeois.

A sa table, au milieu de ses livres, de ses tableaux, de ses instruments de musique, des invités parfois étourdissants se rencontrent avec les amis. C'est un soldat de la Légion de passage à Paris, qui souvent ouvre la porte et sa présence dans ce décor studieux et pacifique éclaire tout aussitôt d'une vive lumière révélatrice. Au dessert Mac Orlan fait jouer son phono, ou encore, lorsque le goût profond que nous avons tous deux pour la crapule et ses obscurs attraits nous sollicite, il s'empare d'un accordéon et, les doigts sur son clavier d'os, attaque un air preste et rythmé de java.

S'il possédait jadis un cor de chasse que ses voisins ne pouvaient supporter, il ne l'embouche plus à Paris. Qui désire se faire de Mac Orlan et de son cor une opinion, doit prendre le train pour Saint-Cyr-sur-Morin.

***

Ce village, — que la bataille de la Marne devait tirer de sa torpeur — a son histoire pour nous. Il était devenu, en quelque sorte, dans l'esprit des clients du *Lapin*, synonyme de la réaction des terriens contre la Bretagne et le rendez-vous, chaque année, des littérateurs et des peintres qui, dégoûtés de ne point rencontrer à Brigneau de corsaires, préféraient y renoncer une bonne fois ou les chercher en d'autres lieux.

Frédé possédait à Saint-Cyr une maisonnette où il passait parfois une partie des mois chauds. A cheval sur son âne — ce fameux âne dont Dorgelès avait fait la célébrité — on le découvrait dans les champs coiffé de son chapeau pointu, entouré de ses chiens et de ses moutons. Donna-t-il l'adresse à quelqu'un? Je ne sais. Toujours est-il que vers 1911 on commença de parler de Saint-Cyr à Montmartre. Julien Callé — sur qui je reviendrai dans ce chapitre car il le mérite bien — Georges Delaw, Marcoussis, Zyg Brunner, avaient, les premiers, révolutionné le pays et préparé les habitants à ne plus s'étonner de rien. Ils descendaient à coups de carabine les fruits dans les vergers, peuplaient sournoisement, la nuit, la rivière de harengs-saurs dans lesquels un poisson vivant était cousu et faisait office de nageur, allaient au bain tout

nus sur des vélos, et lorsqu'un théâtre forain donnait une représentation, se substituaient aux acteurs et compliquaient l'action. J'ai joué, avec Zyg Brunner et Georges Delaw dans *Roger la Honte* un rôle intraduisible. J'ai même surpris le garde champêtre derrière des noisetiers contemplant la baignade des Parisiens et de leurs jeunes modèles. Et comme je demandais à cet excellent homme pourquoi il ne dressait point de contravention :

— Ben, pensez-vous, — répondit-il, — si je te leur f... un procès-verbal, ils viendraient plus.

Les indigènes de ce charmant pays n'étaient pas plus idiots que le garde champêtre. Ils laissaient faire les Parisiens afin de les mieux dépouiller, se gausser d'eux ensuite et avoir pour l'hiver des contes à la veillée. Nous habitions à quelques-uns l'hôtel, où j'ignore qui payait. Il y avait Gazanion, Girieud, Coccinelle à la jolie voix, Sauvayre. Les autres avaient loué des maisons au-delà de l'église ou, comme Pierre Mac Orlan, dans un village des environs.

Ce beau pays était aimable à vivre, frais, reposant, mais nous ne savions qu'inventer pour nous y dépenser et nous gâcher, comme on dit, la santé. Pourtant Mac Orlan s'y est, par la suite, établi, et on l'y voit chasser avec sa chienne Friquette et tuer des perdreaux.

Il lui arriva même un jour une aventure que les paysans narrent encore avec stupéfaction. Mac Orlan était dans les champs attentif à tirer, quand un oiseau bizarre passa. Pierre l'abattit du coup puis regardant la bête il se gratta le front. Qu'était-ce que cet oiseau? Il n'en avait jamais rencontré de semblable. Un grand bec, l'air ridicule, les pattes palmées, un plumage gris fumeux. Pierre hésita longtemps, puis il le jeta dans son carnier et, le soir, consulta son voisin. Le voisin demeura perplexe. Il alla demander par le bourg si l'on avait idée de cet oiseau, mais personne ne se prononça.

— Drôle de bestiau! — disaient les gens.

On feuilleta des livres, des dictionnaires, sans succès, et Mac Orlan, justement intrigué, prit le train pour Paris. Or Paris, on n'avait jamais vu non plus d'oiseau si mystérieux et force fut au chasseur — après de longues consultations chez des naturalistes —, en regagnant Saint-Cyr, de déclarer

pour calmer l'opinion générale qu'il avait tué par hasard un authentique, et des plus rares, chevalier bécassin.

Le nom de cet oiseau reste attaché à la réputation de Pierre Mac Orlan à Saint-Cyr, et peu s'en faut que les habitants du pays ne le soupçonnent de sorcellerie. Heureusement que, pour donner pâture à la médisance des bonnes gens de l'endroit, Julien Callé — qui fut greffier en Alsace et prenait tous les ans le train pour assister au bal des Quat' Z'Arts — a fait mieux. Par ses soins, une auberge s'est ouverte qu'il a nommée *l'Auberge de l'Œuf dur et du Commerce.* On peut lire sur le prospectus :

Société des Grands Hôtels borgnes

English Spoken — Se habla espanol
Man spricht nicht deutsch — Si parla italiano

AUBERGE DE L'ŒUF DUR ET DU COMMERCE

Julien CALLÉ, Successeur général

à *SAINT-CYR-SUR-MORIN* *(Seine-et-Marne)*

(sur la ligne de la FERTÉ-SOUS-JOUARRE à MONTMIRAIL)

A 1 h. 1/2 de la Gare de l'Est. A 40 jours de chameau d'Alger.

Établissement fondé par Napoléon en 1814 — Reconnu d'utilité publique en 1918 — Honoré de souscriptions en 1919 par la Municipalité de Saint-Cyr-sur-Morin; les Sociétés locales; l'A. des Étudiants; la Commune libre de Montmartre; le Mercure de France; l'Orphéon Cyclo-cubiste de l'Ecole des Beaux Arts; la Compagnie du Gaz en poudre; les Bateaux Parisiens, etc., etc.

PRIX TRÈS MODÉRÉS

RABAIS pour SÉJOUR durant la SAISON DES BAINS

1 seule Table - 1 seul Cœur - 18 Marmites

Ce sont assurément des références, mais le plus étonnant est que cette *auberge de l'Œuf dur* est aujourd'hui fort réputée et fréquentée par d'excellents clients dont Callé tire sa subsistance.

Ce curieux gentilhomme a toujours eu le goût de l'organisation. Autrefois, rue du Mont-Cenis, dans sa petite baraque, qui donnait sur la cour de la maison connue de Jenny

l'ouvrière, il traitait ses amis superbement et leur offrait des fêtes qui duraient plusieurs jours. Il fermait les volets, clouait des sacs devant chaque fenêtre, couchait l'armoire à glace qui devenait un bar et, toutes lampes allumées, versait à boire à tour de bras. C'est chez lui que je vis, une nuit entière, Pierre Mac Orlan assis sur un dossier de chaise, vider force bouteilles et se tenir d'aplomb. Ceux qui n'en pouvaient plus, dormaient en haut dans une chambre commune ou bien on les glissait discrètement sous les meubles pour qu'ils n'empêchassent point les autres de s'amuser. Dunoyer de Segonzac prenait part quelquefois à ces réjouissances et le guilleret petit père Dédé qui en contait ensuite dans *Comœdia* les fastes et la splendeur. J'y ai accompagné également à diverses reprises le poète Édouard Gazanion chez lequel je logeais, mais des drames s'en suivirent : un matin que nous regagnions la maison, Édouard en se déshabillant eut l'imprudence d'attirer l'attention de sa femme qui dormait, par cette triste découverte :

— C'est tout de même ennuyeux. Figure-toi... J'ai perdu mes bretelles.

Que n'avait-il pensé à emprunter les miennes!

***

Or Callé n'avait point, quand je le connus, d'idée très arrêtée sur la carrière qu'il voulait suivre ou, plutôt, il se préparait à celle où le hasard nous a poussés et nous lisons encore parfois des contes de lui dans les journaux. Eût-il réussi dans les lettres? C'est possible, car à l'époque aucun de nous n'aurait su dire ce que l'avenir lui réservait. Pour ma part, sans le secours de Charles-Henry Hirsch, qui me pressait d'abandonner Montmartre pour une existence plus rangée, j'eusse aussi bien tenu un cabaret que tout autre commerce, et ne m'en trouverais pas aujourd'hui plus mal. La vie a ses desseins qui sont impénétrables. Elle vous mène à son gré et si je n'avais point, par exemple, suivi le bon conseil que Maeterlinck me donna un jour sur la façon de travailler, je n'aurais peut-être pas écrit d'autres vers que ces deux-ci :

Prends l'omnibus, crains le métro.
On ne se soigne jamais trop...

qui, grâce à Dieu, forment toute ma production montmartroise au cours de ces joyeuses années.

— Vous n'avez, m'affirmait Maeterlinck, qu'à vous enfermer trois heures par jour et, même si le travail vous fuit, rester dans votre chambre, le laps de temps que vous aurez fixé.

Excellente méthode. Mais alors si je tentais de la mettre en pratique, je m'endormais, car nous tombions littéralement de sommeil. Nos nuits, après la fermeture du *Lapin*, s'achevaient chez Manière, rue Caulaincourt, ou dans les bars mal fréquentés de la rue Lepic, en compagnie d'individus peu faits pour nous comprendre. C'est dans ces bars que j'ai rencontré *Jésus la Caille* et ses petits amis et, au pied de la rue Tholozé, découvert le fournil d'une certaine boulangerie qui m'a donné plus tard l'idée d'écrire *L'Homme traqué.*

Jusqu'à l'aube, que nous nous défendions de voir blanchir dans les carreaux — attendu qu'une tournée générale s'ensuivait aux frais de qui commettait l'imprudence de s'en apercevoir — nous devisions, selon le cas, des poètes, du boulevard, du roman d'aventures, du cubisme... Tout nous était matière à discussions et nous avions tant d'ingénuité que, pour le cubisme par exemple, nous ne nous rendions pas encore compte qu'il était d'origine essentiellement israélite et destiné, par son développement, moins à nous enrichir plastiquement que cérébralement ou, si l'on veut, moins à aider au triomphe de l'art qu'à celui d'un certain échange d'idées et de théories où l'art passait au second plan.

— C'est un peu, — déclara je ne sais plus qui un matin, — comme un chèque par rapport à l'argent.

— Oui, — lui répondit-on, — mais comme un chèque sans provision.

Et le mot n'était pas si bête.

Comment aurions-nous pu ne point prendre en riant les formules saugrenues et parfois prétentieuses de cette nouvelle école quand Picasso, ayant fait une étude, sur un quai de la Seine, des caisses de toute grandeur qu'on y décharge, l'intitula : « Portrait de mon père »? On lisait sur les caisses les inscriptions réglementaires : *Haut. Bas. Craint l'humidité.* Des numéros. Des étiquettes.

— Pourtant, si tu voyais un jour ton vieux arriver à Paris

avec cette bobine-là, dit, — je crois bien, — Princet ou Max Jacob à Picasso... Hein? Qu'en penserais-tu?

Cela n'empêcha point, l'année suivante, qu'au Salon des Indépendants, des peintres — fort gravement — exposassent d'innombrables « portraits de mon père » avec des inscriptions de même nature, des numéros et, il faut bien l'écrire, un œil par-ci, un nez par-là, des dents et le quart d'une oreille.

VII

Cependant, tout en haut de la rue Ravignan, chez l'ami Émile, dans un bistrot friand de peinture, comme tous les bistrots de la Butte, Markoussis avait commencé de décorer les murs de l'arrière-salle et l'on s'y donnait rendez-vous. Cette décoration, traitée avec beaucoup de goût et de science, nous parut fort heureuse, et l'on raconte qu'un soir Utrillo, qui en avait entendu parler, vint la voir, se tint silencieux, puis en compta les cubes.

Que la rue Ravignan fut vouée au cubisme, elle le méritait bien car, à deux pas de l'ami Émile, place Émile-Goudeau, le cubisme était né. Picasso, Max Jacob, Salmon habitèrent cette place, au n° 13, dans une espèce de construction en bois qui ressemble à un bateau-lavoir, et qui d'ailleurs existe toujours. Des ateliers donnant sur la place ou sur d'humides jardins, de vagues appentis s'y trouvent rangés à la suite et ouvrent sur un long corridor. On y respire une atmosphère de pauvreté, d'abandon, d'austère et noire misère, mais c'est là, toutefois, que fut offert par des admirateurs au gentil douanier Rousseau, un grand repas qui, pour une cause encore inexpliquée, n'arriva que le lendemain.

La place Émile-Goudeau est un étroit triangle, en pente très inclinée qui, d'un côté, s'honore de cette bâtisse célèbre et, de l'autre, de l'hôtel du Poirier, où j'ai trouvé La Vaissière. Nous avions été répétiteurs ensemble au Lycée d'Agen. Nous nous étions même fait renvoyer à force d'extravagances, et une grande affection nous liait. Le soir où je revis le vicomte Robert de La Vaissière, qui signait *Claudien* d'admirables poèmes en prose dans de petites revues, il administrait au propriétaire de l'hôtel une volée de coups de canne et poussait,

à son habitude, de petits cris perçants. Je séparai ces messieurs, m'informai des raisons qui les divisaient et appris sans en être surpris, que le logeur reprochait au poète de recevoir toutes les nuits de jeunes personnes en nombre incalculable. L'affaire s'arrangea comme elle put, mais à dater de ce soir-là, je comptai un ami de plus dans Montmartre, et des plus précieux.

Qui ne connaît Claudien se fera une idée incomplète du personnage qu'il a toujours été. Sa barbe rousse, sa canne, ses vêtements ont un air particulier. Un très grand air. Impertinent, digne, imposant. Mais, à l'époque, sa misère — comme la nôtre — était grande et l'on demeurait ébaubi qu'elle n'eût, sur lui, rien de banal. Au contraire, Claudien se vêtait de costumes qu'un vieil ami lui procurait et qui n'étant point, chaque fois, à sa taille, lui prêtaient quand il les mettait, un aspect différent. Claudien s'en souciait peu, et il était le premier à rire de ces transformations qui nous divertissaient. Dieu sait de quoi vivait alors l'auteur de *Labyrinthes!* Il avait autant d'adresses, tous les ans, que de vêtements, et celles-ci étaient aussi peu préparées à le recevoir que les habits qu'il promenait. Tantôt dans une mansarde faite — eût-on dit — pour abriter l'idylle la plus touchante, il me recevait noblement. Tantôt dans un appartement vide, ou dans une chambre d'hôtel louche ou chez le poète Gazanion qui m'avait lui aussi logé. Partout il était le même homme, curieux à écouter et à considérer, calme, olympien. Il ne demandait qu'à ne rien faire. Dans la rue, parmi les passants agités et pressés, il marchait à pas lents, fumant parfois un gros cigare, ou bien il s'asseyait dans un café et, tirant de sa poche une topette d'éther, en versait sans émoi le contenu dans sa consommation. Le kirsch à l'éther était sa boisson favorite. Il m'en avait révélé les délices à Agen dans de petits cafés où les habitués nous cédaient aussitôt la place en se bouchant le nez. Ses goûts rares et choisis, ses connaissances fort étendues, sa conversation toujours pleine d'aperçus originaux le rendaient attrayant. En outre, sous ses dehors d'une insolence parfaite, il était l'ami le plus sûr et le plus délicat. Que de nuits avons-nous passées ensemble, errant dans les bas quartiers de Paris! Il entrait délibérément

dans les bouges les plus inquiétants, s'avançait parmi les ivrognes et les filles et, s'accoudant au zinc, commandait :

— Un vieux marc!

Sous le canal Saint-Martin, où nous fûmes attaqués tous deux et peu surpris de l'être, il n'avait point admis que son agresseur le fouillât :

— Voici, — dit-il, comme l'on fait l'aumône, — une pièce de quarante sous.

Et il sortit plus tard dans un bar un portefeuille où j'aperçus trois billets de cent francs.

Quoi qu'il tentât il était, au premier aspect, desservi par ses façons hautaines et pondérées et l'on ne comptait plus, dans son entourage, ses pittoresques mésaventures.

Au *Bon Bock*, un soir qu'il dînait et bavardait, une réflexion désagréable, faite à voix haute par un client de ce calme restaurant, lui vint jusqu'aux oreilles. La Vaissière se leva, il assujettit son monocle puis, avec nonchalance, se dirigea vers la table où, croyait-il, quelqu'un s'était permis de se moquer de lui. Mais La Vaissière étant très myope, se trompa, et il administra une paire de gifles à un monsieur qui les reçut avec surprise : c'était un maître d'armes. Un duel était inévitable. La Vaissière s'y prépara et il fallut l'astuce et l'empressement de Marc Brésil pour l'empêcher.

Un autre soir, place Saint-Georges, La Vaissière, qui rentrait se coucher, fut désagréablement attiré par les hautes lettres dorées d'une réclame d'antiquaire. Il s'arrêta, lut lentement le nom de cet israélite connu puis, n'écoutant que son mauvais démon, grimpa contre une grille, détacha un énorme W de l'enseigne et le mit sous son bras.

Il eut bientôt chez lui plusieurs de ces gros W, car chaque fois l'antiquaire remplaçait la lettre qui manquait et La Vaissière la dérobait. A la fin, l'antiquaire porta plainte et les agents surprirent le secret de cette troublante affaire. Ils se saisirent alors du délinquant, le conduisirent au poste où La Vaissière dut s'expliquer.

Sa fantaisie ne se manifestait jamais sans lui attirer les histoires les plus étranges, mais il leur faisait front et conservait un calme imperturbable.

Quand il était pion (pour le plus grand désespoir du

proviseur d'Agen) le lycée ne nous fournissait que fort peu d'éclairage. La Vaissière ne se gêna point. On le vit, dans les faubourgs, descendre des réverbères les lampes allumées pour la nuit et rentrer, gravement, sa lumière à la main. Il vivait nu, l'été, assis sur la cheminée de sa chambre, sous prétexte que le marbre tient frais.

Il n'y avait personne pour l'égaler dans les plaisanteries de toute nature qu'il se mettait en tête d'accomplir et quand il était pris, il s'énonçait dans un langage si pur et si correct que chacun s'inclinait.

Le spectacle de Paris, la nuit, le chassait au hasard, de Belleville à Vaugirard, de la Bastille aux bastions d'Auteuil, toujours à pied et me parlant intarissablement de calcul et de poésie. Son goût secret, sa passion pour les tares et l'abjection d'une grande ville, le conduisaient partout où s'agite, grouille, fermente, dans une affreuse détresse, l'homme rongé par ses vices, et c'est avec une parfaite connaissance des milieux les plus difficiles à forcer, qu'il composait ensuite ses courts poèmes d'un tourment si aigu.

Qu'il habitât ici ou là, qu'importe! Il m'écrivait, ou bien, quand nous devions nous retrouver la nuit, si je ne venais pas, il brisait la vitre d'un avertisseur d'incendie, téléphonait mon adresse, et les pompiers assiégeant l'immeuble où je logeais, me faisaient souvenir du rendez-vous donné. C'était là ses façons les plus simples de vivre. Il n'en tirait pas la moindre vanité. Toujours maître de lui. Toujours digne, impassible. Ses déménagements s'exécutaient à la faveur de l'ombre, et lorsqu'il m'indiquait un nouveau logement, je le notais spécialement sur une page de mon carnet réservée tout entière à ses déplacements.

Il n'y aura je crois, à Montmartre, que le vieillot hôtel du Tertre que nous avons tous habité, où il ne se sera pas fait inscrire. Peut-être était-il trop haut pour sa paresse, ou trop joyeusement hanté pour sa secrète humeur, inquiète et renfermée. Le vicomte Robert de La Vaissière a toujours détesté Montmartre. S'il y vécut jadis, il suivait son étoile, mais on verra plus loin dans cet ouvrage qu'un autre cadre lui était plus plaisant.

Place du Tertre (Pierre Benoit, la première fois qu'il y monta, découvrit les raisons de cette désignation : il s'agit, d'après lui, du fameux capitaine Dutertre mort en Afrique, et dont la glorification sur cette place du bistrot, *Au Clairon de Sidi Brahim* s'explique), à l'Hôtel du Tertre, logeait autrefois Depaquit. Le bon Jules, comme on l'appelait, était très bien élevé, très discret, très habile et malin de nature au point qu'il arriva, quand nous y renoncions, à boire gratis dans ce fameux bistrot du *Clairon de Sidi Brahim*, tenu alors par le vieux père Spielman. Il avait des malices d'enfant, une gaîté qui grinçait un peu et des réparties souvent si fines qu'elles démontaient les gens.

Un matin qu'à sa porte un créancier frappait et menaçait de tout casser, Depaquit répondit :

— Monsieur Depaquit est sorti.

— Je vous reconnais, — cria le créancier. — Je reconnais votre voix... Allons... Ouvrez!

Le bon Jules obéit.

— Eh bien, — lui dit le créancier. — Vous voyez bien que vous mentez?

— Je ne mens pas, — affirma Depaquit. — Monsieur est sorti... voilà près d'une grande heure...

— Ah! oui?

— Je vous le jure.

Le créancier parut à demi convaincu; mais tout à coup, se ravisant et désignant à la porte de la chambre, les chaussures de son débiteur :

— Monsieur Depaquit, grogna-t-il. Pourquoi vous obstiner? Tenez... Regardez... Vos chaussures sont encore là. Vous ne les avez même pas prises!

— Moi?

— Oui, vous, certainement.

Alors le bon Jules poussa le créancier dehors. Il referma la porte et dit :

— Le matin, je ne sors qu'en pantoufles.

FRANCIS CARCO

(A suivre.)

L'IMPÔT GLOBAL SUR LE REVENU

EN FRANCE ET A L'ÉTRANGER[1]

Ses débuts en France, ont été très humbles. Décrété à la veille de la guerre, puis suspendu, puis enfin appliqué en pleine guerre, en 1916, en dépit des instances timides de M. Ribot et bien que les circonstances fussent aussi défavorables que possible à l'établissement d'un impôt qui, plus encore que tout autre, ne devrait jamais voir le jour que dans des temps tranquilles, il ne préleva d'abord que 2 p. 100 sur les revenus de plus de 5 000 francs, n'atteignit que 270 703 personnes, produisit 51 378 000 francs, et ne les produisit que parce que la plupart des assujettis consentirent bénévolement à venir au secours de l'administration fort empêchée en faisant leurs déclarations, et acceptèrent patriotiquement le devoir qu'on leur imposait, sans se faire d'ailleurs aucune illusion sur la reconnaissance qu'on leur en garderait.

1. Cet article a été écrit avant que fût connue et votée la nouvelle loi fiscale qui abaisse à 30 p. 100 le taux de l'impôt global. Je le laisse tel qu'il a été lu à l'Académie des Sciences morales dans sa séance du 24 juillet dernier. Il conserve, je crois, l'utilité de montrer à quel point cette réforme du global était nécessaire.

Plusieurs personnes, surtout à l'étranger, se sont imaginé qu'il s'agissait ici d'une comparaison d'ensemble des charges fiscales en France et à l'étranger, alors qu'il ne s'agit que d'une comparaison partielle portant uniquement sur l'impôt global au général. Elles ont objecté les chiffres de l'income-Tax qui, précisément, n'a rien à voir avec le sujet traité ici. Par un singulier contresens, elles ont cru que impôt global signifiait *masse des impôts* pesant sur le revenu, alors qu'il signifie au contraire le super-impôt se surajoutant, pour certains contribuables, aux impôts déjà supportés par les diverses catégories de leurs revenus.

Les premiers pas du nouveau-né étaient modestes : mais sa croissance fut rapide. On pouvait s'y attendre : un impôt qui ne frappe qu'une faible minorité est toujours sûr d'être extrêmement bien vu par la majorité qui ne le paie pas, qui même en profite, et par conséquent d'avoir toutes les faveurs des élus, qui dépendent de cette majorité et que rien ne rebute quand il s'agit de conquérir ou de conserver ses suffrages. Rien d'étonnant donc qu'en très peu de temps les taux se soient élevés, les procédés de contrôle perfectionnés, un instant même (mais ceci n'a été dans son histoire qu'une exception) que la base s'en soit élargie : en 1917 le taux s'élève au maximum à 10 p. 100, la limite minimum s'abaisse à 3 000 francs, et la déclaration, de facultative qu'elle était, devient obligatoire, et doit être divisée en autant de parties distinctes que l'on distingue de catégories de revenus, revenus de la propriété bâtie ou non bâtie, des capitaux mobiliers, des traitements publics et privés, de l'exploitation agricole, de l'industrie et du commerce, des professions libérales, etc. : le produit s'élève à 270 581 000. Nouveaux et considérables progrès en 1918 : le taux s'élève par une série de retouches à 12 1/2, 14, 16, 20 p. 100 : la loi du 29 juin 1918 décompose les revenus en tranches de 100 francs et leur applique des taux croissant de 1 centime par tranche depuis 1 fr. 50 p. 100 à 5 000 francs jusqu'à 16 p. 100 à 150 000, puis de 1 centime par 1 000 francs jusqu'à 550 000, où est atteint le taux de 20 p. 100, désormais immuable. L'impôt global frappe alors 612 741 contribuables pour une somme de 598 143 000 francs. Puis bientôt la loi du 25 juin 1920 donne à l'impôt global la forme qu'il a encore : un taux unique, 50 p. 100, mais qui ne s'applique qu'à partir de 550 000 francs de revenu imposable, car au-dessous les revenus imposables ne sont comptés que pour une partie de leur montant; 1/25e de 7 000 (limite minimum) à 20 000, 2/25es de 20 000 à 30 000, 3/25es de 30 000 à 40 000, et ainsi de suite (9/25es par exemple de 90 000 à 100 000, 24/25es de 400 000 à 550 000 (totalité à partir de 550 000). C'est au chiffre de revenu ainsi retenu qu'est appliqué le taux de 50 p. 100, ou plutôt de 60 p. 100 depuis l'établissement par la loi du 22 mars 1924 du double décime. En 1924 le

nombre des assujettis a été de 1 140 875 et le produit de 2 253 140 000 francs.

Cet impôt qui, mieux aménagé et portant sur une plus large base, pourrait être infiniment plus productif, ne l'est guère sous sa forme actuelle, et est cependant extrêmement lourd. Il aboutit à ce résultat que, abstraction faite de tous abattements et déductions pour charges de famille, un revenu taxable de 100 000 francs est frappé de 10 872 francs d'impôt, un de 550 000 francs de 205 472 francs, un de 1 million de 475 272 francs, soit de 47,60 p. 100, et un de 5 millions de 2 875 272 francs, soit 58,8 p. 100. Les grosses fortunes, qu'on dit abusivement ménagées, le sont si peu que la première chose qui frappe quand on examine les très intéressantes et malheureusement trop rares statistiques relatives à l'impôt global, c'est l'inégalité extrême avec laquelle sont atteintes les différentes catégories d'assujettis, et l'énormité du sacrifice imposé à ces fortunes considérables. Sur les 1 140 875 citoyens qui l'ont payé en 1924, 88 629 seulement, taxés pour un revenu supérieur à 50 000 francs, ont payé 1 996 143 000 francs, en chiffres ronds 2 milliards, sur les 2 253 millions qu'il rapporta en tout : soit plus de 88 p. 100 du total, bien qu'ils ne soient que 7,7 p. 100 du nombre des astreints. 273 892 revenus moyens, en entendant par ce mot les revenus compris entre 20 000 et 50 000 francs, ont payé 168 826 000 francs, soit 7,7 p. 100 du total : et les petits revenus, de 7 000 à 20 000 francs, au nombre de 778 240, 84 578 500 francs, soit 3,7 p. 100 du total. Et si au lieu de 50 000 on prend 500 000 comme point de séparation, bien plus grand encore apparaît le contraste entre le petit nombre des gros contribuables et celui des moyens ou des petits : en effet 1 650 contribuables seulement, jouissant de plus de 500 000 francs de revenu, ont acquitté 780 millions, presque moitié des 1 641 millions qu'ils possèdent ou sont censés posséder : et 29 268 autres, compris entre 100 000 et 500 000, 977 052 200 francs.

La France est de beaucoup le pays où les gros ou même les moyens revenus sont le plus lourdement taxés, et il existe entre elle et l'Angleterre, les États-Unis, l'Italie, pour ne citer à cet égard que trois des principaux États étran-

gers, un contraste digne de la plus grande attention. On peut s'en faire une idée si l'on compare les limites minimum à partir desquelles l'impôt global est dû, 7 000 francs en France; 2 000 livres sterling, soit, au pair, 50 000 francs en Angleterre; 14 000 dollars, soit au pair, 70 000 francs aux États-Unis, ou encore les taux maximum, 60 p. 100 en France; 33,33 p. 100 en Angleterre; 20 p. 100 (depuis la loi de février 1926) aux États-Unis; 10 p. 100 en Italie; ou encore, plus simplement, si l'on compare les taxations de revenus égaux[1], aux divers étages de la fortune, dans les pays considérés :

Revenu imposable.	France.	Grande-Bretagne.		États-Unis[2].	
—	—	—		—	
10 000.	72 fr.	0		0	
20 000.	312 fr.	0		0	
50 000.	2 472 fr.	0		0	
100 000.	10 872 fr.	118 £ 3/4	(2 968 fr. 75)	220 $	(1 100 fr.)
200 000.	38 472 fr.	743 £ 3/4	(18 593 fr. 75)	2 040 $	(10 200 fr.)
500 000.	176 472 fr.	3 518 £ 3/4	(87 968 fr. 75)	17 020 $	(85 100 fr.)
1 000 000.	475 272 fr.	9 712 £	(242 800 fr.)	54 020 $	(270 600 fr.)

Ces chiffres sont suffisamment éloquents pour se passer de commentaires. Il n'y a pas de pays où la fortune soit aussi lourdement taxée qu'en France.

Dans les deux États anglo-saxons la situation était à peu près la même avant la récente réforme américaine, qui a bien décidément fait pencher la balance en faveur du contribuable américain; car il ne paie l'impôt global qu'à partir de 14 000 dollars et ne paie jamais que 20 p. 100 au plus, avec effet rétroactif.

Quelqu'un cependant est peut-être encore plus ménagé que lui, tout au moins dans les hautes sphères : c'est le con-

1. Il s'agit, bien entendu, des revenus imposables, non des revenus réels, et l'objet de cette étude est de considérer les lois, non les faits. Aussi faisons-nous abstraction du change et supposons-nous le franc au pair. Si on prenait le change en considération, bien plus énorme encore apparaîtrait la surtaxation des revenus français, puisque ces revenus sont réduits maintenant par la dépréciation du franc à une valeur infime.

2. Pour les États-Unis les chiffres qui suivent s'appliquent aux temps antérieurs à la loi de février 1926. Je n'ai pas pu encore me procurer les chiffres plus récents. Il convient donc de se rappeler que ceux de ce tableau sont, en ce qui concerne l'Amérique, supérieurs à la réalité actuelle. Notre assertion de l'extrême surcharge du contribuable français n'en est que mieux établie.

tribuable italien, grâce à la très grande bénignité de l'impôt complémentaire sur le revenu global, tel qu'il a été institué par la loi du 30 décembre 1923. A la vérité l'Italien est ou paraît être touché beaucoup plus tôt, puisque la limite minimum n'est là que 3 000 lires, moins même qu'en France. Mais les déductions sont en Italie particulièrement importantes, et pour avoir 3 000 lires de revenu imposable il faut en réalité en avoir bien davantage. Surtout la progression y est extrêmement modérée, si modérée qu'elle ne dépasse jamais 10 p. 100 et même n'atteint ce taux qu'à 1 million de revenu. Si donc un contribuable italien de 10 000 lires paie à l'impôt global 161 au lieu des 72 que supporte un contribuable français d'un revenu égal, en revanche, à 50 000, la taxe du premier n'est que 1 525 contre les 2 472 du second, à 100 000 que 4 040 contre 10 872, à 500 000 que 38 000 contre 176 472, et à 1 million que 100 000 contre les 475 272 du Français et les 242 800 de l'Anglais.

Rien de moins mystérieux que ces faits : il suffit d'ouvrir les yeux pour les voir : mais encore faut-il les ouvrir et c'est à quoi se refusent d'une part les partis révolutionnaires qui veulent faire croire que la fortune est chez nous abusivement ménagée, et d'autre part les bons amis que nous avons à l'étranger, toujours prêts à accepter et à répandre la légende du Français se refusant à l'impôt, comme se refusant à payer ses dettes, et laissant méchamment peser le poids des charges de la guerre sur les pauvres épaules anglaises ou américaines. Un ex-chancelier de l'Échiquier, M. Snowden, ne disait-il pas récemment à la Chambre des communes : « Si la France consentait à imposer ses citoyens comme nous le faisons pour les nôtres, elle n'aurait même pas besoin de les taxer si fort, et elle pourrait très facilement rembourser entièrement la dette qu'elle a envers nous... Il est grand temps que les Français cessent de pratiquer ce refus de l'impôt qui les rend méprisables dans le monde entier et qui les entraîne vers l'abîme de la banqueroute. » Si, par malheur, il est vrai que la France soit entraînée vers cet abîme, la faute, en tout cas, n'en saurait être imputée à ses classes moyennes et riches, qui supportent de par l'impôt global une charge incomparablement plus forte que l'étranger : et aussi, chose grave,

une charge allant sans cesse en s'accroissant, alors que dans les autres pays envisagés dans cette étude elle va sans cesse en diminuant.

C'est en effet un fait incontestable que les pouvoirs publics se sont aperçus à l'étranger beaucoup plus tôt que chez nous, où ils viennent à peine et tout récemment de prononcer quelques mots en ce sens (qui même ne semblent pas avoir porté bonheur aux ministères assez osés pour cela)[1] du tort énorme qu'un peuple se fait à lui-même en décourageant le travail et l'épargne par des prélèvements fiscaux exagérés, et en portant l'impôt à un degré où il risque de se dévorer lui-même. Et ils ont mis leur honneur à recommander, à préparer et à effectuer des diminutions, des dégrèvements, autant que chez nous ils étaient impérieusement sommés de toujours frapper davantage la fameuse richesse acquise. Leur langage est à tout instant comme une critique indirecte, mais formelle, de ce qui se dit et de ce qui se pratique en France. Dans son rapport au roi sur l'institution du nouvel impôt complémentaire, le ministre des Finances italien se faisait gloire d'apporter tout autre chose que les taux de 40, de 30, de 25 p. 100 projetés ou établis par ses prédécesseurs, à savoir « tout un ensemble de dispositions par lesquelles on enlève à l'impôt tout caractère de démagogie ou d'exagération fiscale » et d'instituer « un impôt harmonieux et efficace qui complète et perfectionne le système de nos impôts directs et qui atteint modérément les revenus des classes peu aisées et moyennes, sans être ruineux pour les autres ». En Angleterre, parallèlement à la tendance à la diminution qui depuis quatre ans a ramené le taux de l'income tax de 6 à 4 shillings par livre, celui de la supertax vient d'être fort abaissé aussi en vertu des principes que M. Churchill développait ainsi dans son Budget Speech du 28 avril 1925 et qu'il n'a pas tardé à faire appliquer. « Le fardeau des impôts directs, disait-il, exerce un effet préjudiciable sur l'esprit d'entreprise de la nation. C'est une illusion de supposer que les contribuables seuls en supportent les conséquences. Cette lourde charge se manifeste de façons très variées, mais néanmoins visibles : elle se manifeste surtout par une contraction

1. Écrit, je le répète, avant le ministère Poincaré.

et un relâchement de l'effort et par la disparition du pouvoir d'épargne. Ainsi le mal descend étage par étage et atteint à des degrés variables toutes les classes de la population, et je crois qu'il se concrétise en quelque sorte dans la crise exceptionnelle de chômage dont souffre actuellement le pays... C'est un fait reconnu que le pays où le chômage sévit avec le plus de rigueur est aussi celui où les impôts sur le revenu atteignent les taux les plus élevés, et où ces taux élevés sont appliqués intégralement. De tous les remèdes qu'on nous propose d'appliquer à notre maladie industrielle... aucun n'est aussi simple, n'a été autant expérimenté, n'est aussi efficace et aussi sûr que la réduction des impôts qui frappent les bénéfices et la production. J'estime que la supertax, au taux actuel, constitue une charge excessive tant pour l'esprit d'entreprise que pour le pouvoir d'épargne de la nation, et que c'est un obstacle à la création de cette richesse nouvelle sans laquelle nous ne pourrons supporter le fardeau actuel de notre dette et de nos dépenses. » En conséquence de ces déclarations la supertax fut diminuée de moitié pour les revenus imposables de 2 000 à 3 000 livres, atténuée pour les tranches suivantes, ramenée par exemple de 2 shillings à 1 shilling 6 pence de 3 000 à 4 000 livres, de 6 à 5 shilling 6 pence de 20 000 à 30 000, et c'est seulement à partir de 30 000 livres (750 000 fr. si le franc était au pair) que s'applique intégralement le taux de 6 shillings par livre.

Même spectacle et bien plus frappant encore aux États-Unis, où, dès 1923, M. Mellon, secrétaire du Trésor, établissait par des chiffres irréfutables que pour maintenir le produit — bien nécessaire puisque l'impôt global et les impôts cédulaires n'étaient rien moins que 41,89 p. 100 du budget fédéral total — il était indispensable de diminuer les taux trop élevés. En conséquence l'impôt cédulaire, dont le taux normal était de 8 p. 100 par la loi de 1921, fut abaissé à 6 par celle de 1924, et la supertax, qui débutait à 6 000 dollars et montait progressivement jusqu'à 50 p. 100 au-dessus de 200 000 dollars, ne débuta plus qu'à 10 000 et eut son taux maximum abaissé à 40 p. 100. Ce n'était qu'une étape : la loi du 23-24 février 1926 éleva la limite minimum à

14 000 dollars, exempta ainsi environ 2 millions de contribuables, et abaissa le taux maximum à 20 p. 100, en même temps que d'importantes réductions étaient accordées aussi sur l'income tax : de sorte qu'en réunissant income tax et supertax le *New-York Times* a publié récemment un tableau très suggestif des allègements accordés successivement sur les taux de 1918 par les lois de 1921, 24 et 26 (chiffres s'appliquant à un ménage sans enfants) : revenu de 3 000 dollars, impôt total 60 dollars en 1918, puis 20, puis 7 1/2, puis zéro; revenu de 10 000 dollars, 830, 520, 165, 101 1/4; de 100 000 dollars, 35 030, puis 30 140, puis 22 575, puis 16 058 3/4; de 1 million de dollars, 429 575 en 1918, 241 058 3/4 en 1926. Et de nouvelles réductions sont, paraît-il, envisagées, pour le moment où le développement des affaires, attendu de ces dégrèvements eux-mêmes, sans oublier les versements français qu'on escompte, permettront de dégrever encore.

En face de cet heureux sort du *global* américain, pour ne parler que de celui-là, quelle misérable condition que celle du *global* français, sans cesse traqué, invectivé, accusé, à qui sont imputés tous les torts, adressées toutes les menaces, promis tous les châtiments, et qui semble vraiment n'être qu'un citoyen de seconde zone, bon pour supporter toutes les conséquences des fautes commises par d'autres et que, faute de pouvoir électoral suffisant, il lui aura été impossible d'empêcher!

On m'objectera certainement que si les Anglo-Saxons sont entrés ainsi dans la voie des dégrèvements, c'est que les taux élevés qu'ils ont eu le courage, très méritoire, de s'imposer pendant la guerre leur permettaient d'agir ainsi, et que leur rétablissement financier, maintenant complet, leur créait à cet égard des facilités que n'ont pas les pays à finances avariées, comme la France. Sans doute, et loin de moi la pensée de nier la très grande part de vérité que contient, hélas, cette considération. Toutefois on peut se demander aussi si ces taux élevés n'ont pas été rendus possibles chez ces peuples privilégiés précisément parce qu'une longue expérience y démontrait que l'impôt est fait pour les besoins du Trésor et n'est pas une machine de guerre contre certains contribuables : qu'on peut s'attendre à le

voir diminuer lorsque les besoins deviennent moins grands, et qu'il arrive en effet toujours un moment où ils deviennent moins grands, grâce à l'esprit d'économie et de prudence avec lequel, malgré quelques fâcheuses exceptions bien connues, sont gérées chez eux les finances publiques. C'est leur préoccupation évidente de toujours maintenir l'impôt dans des bornes tolérables qui leur a permis des taux élevés et qui les a rendus productifs. Rien n'est aussi favorable au bon rendement d'un impôt tel que l'impôt global que la certitude d'un esprit de modération et de sagesse dans les pouvoirs publics, et rien ne lui est aussi contraire qu'un esprit de tracasserie et de fiscalité exagérée. S'il était vrai — ce qui d'ailleurs n'est pas du tout prouvé — que la loyauté fiscale est plus grande en Angleterre qu'en France, ce serait peut-être là qu'il en faudrait chercher la raison. « La fiscalité vraiment démocratique, disait très bien M. Robert Wolff dans un article récent de la *Grande Revue*, est celle qui, grâce à une assiette suffisamment large, se garde de taxer démesurément l'énergie et l'initiative, mais non celle qui crée le danger d'exportation des capitaux ou le danger, plus grave encore, de l'émigration des activités : celle qui, sans multiplier exagérément les petites cotes, frappe néanmoins le plus grand nombre possible d'assujettis, chacun en considération de ses facultés... et non pas celle des quelques idéalistes tellement persuadés que la progression doit atteindre des taux de 40 à 50 p. 100 qu'ils préfèrent insérer ces taux dans une loi fiscale et ne pas récolter de recettes, plutôt que de voter un taux de 25 p. 100 ou tout autre qui donnerait lieu à une perception réelle. »

Peut-être m'objectera-t-on aussi que l'impôt global français n'a point subi de changement depuis la loi du 25 juin 1920, sinon une légère modification de sa limite minimum. Il en est ainsi en apparence, mais point du tout en réalité. Outre que l'impôt global n'a pas été oublié, bien entendu, dans les suppléments rétrospectifs qu'a établis la loi du 4 décembre 1925, la taxe civique, cet impôt qui plus que tout autre aurait dû être un impôt absolument général et uniforme, cet impôt destiné à faire comprendre de tout électeur cette vérité trop ignorée que son droit implique aussi des devoirs

et entraîne des responsabilités, cet impôt a rapidement subi une déformation qui en a fait purement et simplement un nouvel impôt sur le revenu global; il est exactement calqué sur lui, sauf l'exemption à la base qu'on n'a tout de même pas osé étendre jusqu'à cette nouvelle invention fiscale, à laquelle néanmoins quantité d'électeurs échapperont. Puis en semblable matière les excès possibles, les excès redoutés, ont exactement la même gravité que les excès réels; ils exercent la même influence néfaste; ils ne nuisent pas moins à l'esprit d'épargne et d'entreprise; ils ne poussent pas moins à la dissimulation, à l'émigration, à l'abstention, ou aussi à la dépense excessive, qui est malheureusement entrée dans nos mœurs, et qui n'en sortira que lorsque sera rentrée dans la tête des gens la conviction que lorsqu'on épargne c'est pour soi et non pour le fisc. Or on sait les dispositions qui se sont manifestées envers les globaux, depuis deux ans surtout. On n'a jamais entendu en France langage semblable à celui que tenait le président Coolidge en prenant possession de la présidence des États-Unis le 4 mars 1925 : « Je suis opposé à toute augmentation excessive du taux de l'impôt, parce qu'elle ne produit jamais une augmentation de recette corrélative, et parce qu'il est impossible de financer un pays sur l'injustice. » Bien au contraire on a entendu parler sans cesse de bordereau de coupons, ou de carnet de coupons, ou de nominalisation obligatoire des titres, sans s'inquiéter d'ailleurs le moins du monde de savoir si cette chasse à outrance à la matière imposable ne faisait pas perdre à l'État, par la dépréciation des valeurs, infiniment plus qu'il ne pouvait espérer recouvrer par de pareils moyens : bien au contraire il a été question de supprimer pour l'assiette de l'impôt global la déduction de l'impôt global payé l'année précédente, c'est-à-dire, proprement, de faire payer aux assujettis l'impôt sur l'impôt et de supprimer pour eux toute limite à la voracité de l'ogre fiscal. Il a même été question, lors de la discussion du budget de 1925, de les soumettre au traitement que voici : s'ils n'avaient pas fourni, cette année précédente, ce qu'ils étaient jugés, *a priori*, devoir fournir, à savoir 5 puis, après rectification de chiffres, 4 milliards, alors le taux normal, échelonné de 11 à 26 p. 100 de 100 000 à 500 000, et de 26 à

44 p. 100 au-dessus, devait s'élever automatiquement de 11 à 31 pour la première catégorie et de 31 à 50 pour la seconde. Procédé singulièrement inquiétant, sinon par les chiffres eux-mêmes, du moins par les dispositions et par la mentalité qu'il révèle. Il offre, avec la contrainte solidaire qu'on a jadis tant loué Turgot d'avoir abolie un certain air de famille dont les auteurs d'un tel projet ne se doutaient probablement pas eux-mêmes, mais qui n'est que trop réel. Le contribuable français à l'impôt global a donc beaucoup à supporter, et beaucoup aussi à redouter.

Au défaut d'être très lourd, l'impôt français joint malheureusement celui d'être trop peu productif, et l'extrême étroitesse de son assiette en est la cause. Notre situation financière est telle qu'il ne peut s'agir chez nous de relever la limite minimum : il serait aussi injuste que lâche de recourir à l'expédient trop commode, pour atténuer les maux de l'impôt global, de diminuer simplement le nombre de ceux qui ont à en souffrir : c'est un luxe que peuvent se payer les pays à finances prospères, parce qu'il est sans conséquence grave, mais qui chez nous serait tout à fait condamnable. C'est dans un sens tout différent qu'il conviendrait de s'orienter pour tirer de l'impôt global les services qu'il peut rendre et qu'il ne rend pas assez. Il touchait en 1924, avons-nous dit, 1 140 875 contribuables, soit en chiffres ronds un dixième des électeurs inscrits, et atteignait 28 689 millions de revenu, soit quelque chose comme 22 p. 100 du total du revenu national si l'on accepte les évaluations (fort incertaines d'ailleurs) qui portent ce revenu aux environs de 130 milliards. Il suffit d'énoncer ces chiffres, surtout le premier qui prête moins à la discussion, pour apercevoir immédiatement la grande faiblesse de l'impôt global : ne pas atteindre tous ceux qui légalement et même sans aucune modification de la limite minimum actuelle (modification qui serait d'ailleurs extrêmement désirable, dans le sens de l'universalité de l'impôt, mais qu'il faut renoncer sans doute à espérer) devraient y être soumis. Il est véritablement inadmissible que dans un pays où les fonctionnaires sont si nombreux et où l'on fait tant pour eux, du moins pour les catégories infé-

rieures, où les pouvoirs publics cèdent toujours à leurs réclamations, où les commerçants font les bénéfices que l'on sait, où les salaires sont très élevés et le chômage, du moins jusqu'à présent, presque insignifiant, où l'on a vu des garçons coiffeurs parler de se mettre en grève si on ne leur assurait pas 55 francs par jour, il est inadmissible que dans un tel pays il ne se rencontre que 248 652 contribuables de 7 100 à 10 000 francs de revenu imposable, que 529 588 de 10 100 à 20 000, que 168 883 de 20 100 à 30 000, etc. Il n'y a qu'à jeter les yeux autour de soi pour voir combien la manière générale de vivre, combien le développement des dépenses individuelles, est en contradiction avec les données officielles. Faisons très grande, faisons aussi grande qu'on voudra, la part des déductions et atténuations pour charges de famille : admettons, si l'on veut, que la limite réelle se trouve reportée, grâce à elles, à une dizaine de milliers de francs plus haut : supposons qu'il faille 17 000 francs de revenu réel pour faire 7 000 francs de revenu imposable (et certes la concession est énorme) : mais même en faisant cette supposition il reste inexplicable que le nombre des contribuables dans les tranches inférieures soit si restreint. Y a-t-il donc en France tant de gens mariés? Ces ménages sont-ils si féconds? Le fléau de la dénatalité, dont on se lamente tant, aurait-il par bonheur trouvé une si rapide et si radicale guérison depuis l'établissement de l'impôt global? Puisqu'il y a tant de besoins, qu'on se risque enfin à troubler la sérénité des embusqués de l'impôt qui ne font pas de déclaration et qui restent parfaitement tranquilles, sachant par expérience que les gouvernements n'aiment pas se brouiller avec les électeurs qui sont nombreux. On ferait de ce côté de grandes et de fructueuses découvertes : et pour achever de détruire l'erreur funeste, perfidement entretenue à l'étranger, du Français se refusant à l'impôt, erreur que je me suis efforcé de combattre et contre laquelle on ne saura jamais trop protester, ce ne serait pas un argument sans portée que la réintégration dans les listes de l'impôt global des nombreux Français qui devraient y être et qui n'y sont pas.

MARCEL MARION

LA VIE DOULOUREUSE

DE

CHARLES BAUDELAIRE[1]

V

AUX PAYS CHAUDS ET BLEUS

Une île paresseuse où la nature donne
Des arbres singuliers et des fruits savoureux.

Le poète a conté plus tard sur cet exil les plus singulières choses. O naïf qui ne savait pas que les camarades de café sont l'espèce la moins crédule du monde! Embarqué, disait-il, comme pilotin, il avait été en butte, à bord, aux plus mauvais traitements. Puis il ajoutait : « Vous connaissez les mœurs des marins?... » Là-dessus, un silence et le sourire que vous imaginez. Certain d'avoir produit un effet, il poursuivait : « En ce temps-là, j'étais de complexion délicate, svelte, élégant, presque une femme... Ah! les brutes! Ils me serraient de près! J'ai dû maintes fois me défendre!... »

La réalité était plus banale. Jusque dans ce voyage disciplinaire, elle demeurait, en somme, familiale, bourgeoise. M. Aupick aimait les bateaux. Natif du petit port de Gravelines, c'était un de ces fantassins qui ont au cœur le regret de ne pas servir dans la marine. Eh quoi! il était donc capable de rêve? Mais oui, d'un rêve limité au goût de la navigation, de la navigation à voiles, bien entendu (en 1841, il n'en est

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 août.

guère d'autre). Rêve, en quelque sorte, pratique encore, lié à la connaissance du gréement. Bref, ce beau-fils indiscipliné, il l'avait confié, avec mille précautions et recommandations, à un capitaine breveté, originaire, sans doute, de sa province, homme de tout repos.

En représentant le capitaine Saur comme un garde-chiourme, Baudelaire ne prévoyait pas que nous posséderions, un jour, sur le personnage — et sur lui — un document irrécusable : rien de moins que le rapport que, de l'île Bourbon, cet homme scrupuleux adressa au général Aupick. Pourtant, si Baudelaire, était, comme il l'a dit, à tel point persuadé qu'il occuperait, après sa mort, une place importante dans la littérature française, il aurait dû se méfier, dans l'idée que le moindre incident de sa vie serait fouillé par les chercheurs. N'était-il donc pas, au fond de lui, aussi sûr de l'avenir qu'il le prétendait?

Toutefois, n'exagérons pas ses torts. Ce n'est point mystifier la postérité que de raconter des fables au café. Peut-être Baudelaire ne voulait-il que se gausser de quelques sots. Mais alors, avouons que le poète a pris trop souvent pour des sots ceux qui l'entouraient. Il y a là une attitude tellement déplaisante que, si nous n'y prenions garde, elle nous empêcherait, parfois, d'être juste envers lui.

Le paquebot était de ces navires marchands qui prenaient à leur bord quelques passagers. Parmi ceux-ci se trouvaient cette fois, des commerçants, des officiers de l'armée coloniale, et ce Parisien, ce fils de famille, dont le passage, avant l'embarquement, avait été dûment payé en bons louis d'or et bons écus. Le capitaine emmenait avec lui son fils, lequel, étant du même âge que Charles, serait, avait-on pensé, une compagnie pour l'exilé pendant la traversée. Rien d'inhumain dans tout cela, comme on voit, mais, au contraire, des ménagements, des attentions, un sens très exact, chez tous, des responsabilités encourues, plus encore : chez celui-là même qui se croyait tenu de sévir, le sentiment que le coupable demeurait quelqu'un de précieux.

Entre autres instructions, le commandant du paquebot avait l'ordre (ordre supérieur) de chapitrer ce pupille d'occasion, qu'une famille alarmée lui avait expédié de la capitale.

Vraiment, la longanimité des parents n'a d'égale que leur candeur! Il est permis de sourire un peu de ce brave général qui, malhabile à manier un poète, passe la main à un loup de mer. Celui-ci, quand lui parvint, à Bordeaux, la lettre de M. Aupick, suivie du colis annoncé, ce grand jeune homme maigre, dut sacrer entre ses dents, je pense. Voici maintenant qu'en plus de sa cargaison, il allait avoir charge d'âme. Mais comment se récuser? Impossible. Il reçut Charles très poliment, lui montra sa cabine. Et, la politesse étant le premier principe de Charles, le seul bien assis qu'il eût pour le moment, avec la détermination d'écrire des vers, l'entente, tout de suite, fut complète.

Le désaccord ne commença qu'en route, quand, par un jour de beau temps, soucieux de son étrange consigne, le capitaine entreprit de faire entendre à ce garçon bien élevé, qui l'intimidait un peu, que la littérature, la poésie, tout ça c'était très joli, mais que ce n'était pas une carrière. Qu'est-ce qu'a bien pu dire ce singulier mentor à l'appui de sa thèse? Des balourdises? Pas autant que vous le croyez. Son rapport, qui n'est pas mal écrit, est d'un esprit simple, mais non point stupide. Ses remarques, touchant Baudelaire lui-même, sont assez perspicaces. Ce qu'il y avait de provocant et de singulièrement doué chez ce gamin de vingt ans ne lui a pas échappé. Donc, des arguments embarrassés du bonhomme, son interlocuteur, à part lui, a pu s'amuser, mais il ne s'en est point moqué ouvertement. Il se contentait de rétorquer chaque phrase, avec une douceur amicale, obstinée, désespérante. Le capitaine, à la fin, suait sang et eau. Jamais manœuvre par gros temps ne lui avait coûté tant de peine.

Mais Charles lui-même, que pensait-il de son cas? Lorsqu'il se voyait là, sur la dunette de ce trois-mâts qui longeait les côtes du Portugal, en train de discuter, avec un vieux marin, du droit qu'il avait, lui, Baudelaire, de consacrer sa vie aux lettres, tout l'absurde, le comique même de sa situation lui apparaissaient-ils? Quel était son monde intérieur?

L'irritation, dans son âme, était tombée. Déjà, à Creil, où, relégué dans une pension de famille, il était allé attendre, durant quelques jours, que les préparatifs de son départ fussent terminés, il avait écrit à sa mère ces mots qui ont

l'accent du repentir et sont presque des excuses formelles : « Persuade-lui (à M. Aupick) si tu peux, que je suis, non pas un grand scélérat, mais un bon garçon. » Cependant, s'il regrettait son algarade, à cause du chagrin qu'en avait éprouvé sa mère, à cause, aussi, du ridicule dont il s'était couvert, il n'en demeurait pas moins inébranlable dans ses résolutions, et la pensée que, dans neuf mois, il serait majeur lui faisait prendre l'aventure en patience.

Mais il se surveillait, comme toujours. Si sincère au fond de lui-même, il n'offrait aux regards qu'un personnage composé et d'une composition appliquée, comme sa forme poétique elle-même, moins réussie toutefois. Et puis, s'il s'était départi de son attitude contrainte, de ses airs de martyr, il aurait paru céder. Son orgueil ne le lui permettait pas, ni son honnêteté, pensait-il, car, alors, il aurait pu faire naître des espérances qu'il aurait ensuite déçues. En outre, le seul bénéfice que lui procurait ce voyage, et qu'il appréciait mal d'ailleurs, mais qu'il était trop intelligent pour ne pas sentir, c'est qu'il lui était donné de voir, au travers de sa bouderie, des horizons nouveaux, de faire pour l'avenir provision d'images.

Seulement, il fallait qu'on le laissât libre de rêver à son aise. Or, sur un bateau, l'espace est resserré. Ce n'est pas l'équipage qui le gênait; celui-ci, au contraire, comme les grandes voiles gonflées, participait aux paysages, était matière à rêverie. Mais les voisins de cadres, ces négociants coloniaux, ces militaires (encore des militaires!) étaient assommants. Assommant aussi, ce fils du capitaine, dont on avait prétendu faire son compagnon : un lourdaud, candidat à quelque école professionnelle de la marine, et qui, au grand désespoir de son père un peu humilié, ne parlait que de la navigation nouvelle : la navigation à vapeur.

Contre tous ces importuns, Baudelaire déploya son système ordinaire de défense. Au repas commun, où régnait ce qu'on appelle la plus franche gaieté, c'est-à-dire où s'entremêlaient les calembours et les propos salés, il apporta d'abord un silence réprobateur; puis, sur la famille, sur la patrie, sur la religion, il émit froidement, de sa voix coupante, les aphorismes les plus scandaleux. Bref, il fit tout ce qu'il fallait

pour se rendre odieux à tous, sauf à cet excellent cœur de capitaine Saur, lequel n'était qu'affligé de voir un jeune homme de cette étoffe, si instruit, si poli, persévérer dans ses erreurs. Bientôt, tous les passagers s'écartèrent de ce dangereux garçon comme d'un pestiféré.

Le bateau, cependant, ayant fait escale une journée aux îles du Cap Vert pour y renouveler sa provision d'eau douce, s'enfonçait, maintenant, de plus en plus vers le sud, et, comme on approchait de l'Équateur, la température devenait accablante.

Aucun confort, à cette époque, ne l'oublions pas, l'installation des passagers étant à peine différente de celle des matetots. Promiscuité de la salle à manger, qui servait en même temps de salon-fumoir, promiscuité des lavabos, promiscuité des cabines, où l'on étouffait, par groupes de dix, dans une atmosphère empestée, où les cafards grouillaient. Une nourriture de conserve, ou fortement assaisonnée d'ail, pour masquer le goût de la viande avariée. Du bon vin pourtant, du Médoc, du gros tabac excellent, du café de première qualité et un tafia supérieur. Tout de même, pour un délicat, l'épreuve, matériellement, était assez rude.

Mais il y avait des rencontres étonnantes : par exemple, quand l'équipage capturait un marsouin, dont le maître-coq prélevait un morceau de choix pour améliorer l'ordinaire. Un après-midi, le capitaine, d'un coup de carabine, abattit un albatros qui volait autour des mâts. L'oiseau, hissé pardessus le bastingage, avait seulement du plomb dans l'aile. On lui mit à la patte un filin et il demeura quelques jours captif sur le pont. C'était une bête magnifique, dont l'envergure ne mesurait pas moins de douze pieds. Les matelots tourmentaient leur prisonnier, l'excitaient, pour le plaisir de le voir s'empêtrer en marchant dans ses longues ailes traînantes. Tout le monde, alors, se tordait de rire, Baudelaire excepté. Enfin, on acheva l'oiseau et le maître-coq en fit un pâté pour le jour du passage de la Ligne, occasion traditionnelle de bombance.

Moins de deux semaines après cette fête, l'air, déjà, se rafraîchit, car on était à la fin de juillet, qui est un mois d'hiver dans l'hémisphère austral. Hiver extraordinairement

doux, avec des nuits si belles que l'impression qu'on en ressentait excédait les bornes de la joie et se précipitait dans la tristesse comme dans le seul vase capable de la contenir. La Croix du Sud, inconcevable de grosseur, brillait au-dessus de l'horizon. L'écume était phosphorescente.

Mais, dans les parages du Cap de Bonne-Espérance, le bâtiment fut assailli par une tempête effroyable, « un événement de mer, dit le capitaine dans son rapport, comme je n'en avais jamais éprouvé dans ma longue vie de marin ». Pendant cinq jours et cinq nuits, le navire se vautra positivement dans l'eau. Les cabines étaient inondées. Les passagers grelottants gémissaient.

Baudelaire, dans ces circonstances terribles, garda sa politesse, laquelle était donc mieux qu'une pose, à l'occasion : une attitude ferme de l'âme. Le capitaine Saur, qui s'y connaissait en bravoure, rend hommage au flegme du garçon. Un mât s'était brisé, entraînant à la mer une partie de la voilure.

Enfin, l'ouragan se calma, le temps redevint beau et, le 1er septembre, après quatre-vingt-trois jours de traversée, le navire désemparé fit son entrée dans la rade de Port-Louis (Ile Maurice).

Cette île, conquise par les Anglais en 1810, avait été attribuée à l'Angleterre en 1815. Elle avait repris dès lors son ancien nom de Maurice, qui lui avait été donné jadis par les Hollandais; mais elle nous avait longtemps appartenu, sous le nom d'Ile de France, le seul encore usité par les planteurs qui la peuplaient, et dont presque toutes les familles étaient d'origine française. Un fait général que dut noter Baudelaire, c'est à quel point les manières d'autrefois se perpétuaient dans nos vieilles colonies : il retrouvait chez ces créoles les révérences de son père, ses grâces démodées.

On a relevé comme une affectation nouvelle à la charge du poète que, voulant à quelque temps de là offrir des vers à une dame mauricienne chez laquelle il avait été reçu, il ait écrit au mari : « Comme il est bon, décent et convenable, que des vers adressés à une dame par un jeune homme passent par les mains de son mari avant d'arriver à elle, c'est à vous que je les envoie, afin que vous ne les lui montriez que si cela

vous plaît ». A M. Autard de Bragard, le destinataire de la lettre, le procédé dut paraître d'une courtoisie toute naturelle, et François Baudelaire aurait dit : « On n'agit pas autrement ». Mais nous sommes devenus si grossiers que nous n'entendons plus rien aux finesses, et qu'elles nous agacent chez les rares originaux qui en ont gardé le goût et la clé.

Dans cette baie du vieux Grand port où les brigantins de La Bourdonnais, les flûtes de Suffren, les frégates et les corvettes de Surcouf avaient tant de fois tenu tête victorieusement aux puissants vaisseaux à trois-ponts de l'Union-Jack, devant le cap Malheureux, où le *Saint-Géran* fit naufrage, au Jardin du Roi, sous les hauts lataniers, dans la vieille église Saint-François-des-Pamplemousses, où Virginie allait à la messe, c'est toute l'ancienne France, non pas ressuscitée, mais conservée intacte dans les parfums, que le poète respirait. Une ancienne France, toutefois, bien différente des parterres de Paris et des maussades rues lyonnaises, un temps jadis qui avait la saveur étrange des fruits exotiques.

Pendant qu'on réparait les avaries du bateau, les passagers, descendus à terre, s'étaient logés dans l'unique hôtel de la ville. Baudelaire, furieux de ne pouvoir échapper à leur société, plus importune que celle des moustiques, laquelle, pourtant, lui était un supplice, s'obstina dans sa sauvagerie. Il n'eut de rapports, dans Port-Louis, qu'avec les Bragard et leurs amis, ainsi qu'avec un ou deux hommes de lettres du cru, demeurés les disciples de l'abbé Delille et dont il se lassa vite.

Le climat, au surplus, l'éprouvait. Qu'eût-ce été, alors, pendant les mois torrides, en décembre, en janvier? Mais il y avait dans l'air comme un excès de douceur, qui agissait sur les nerfs du jeune homme un peu à la façon d'une confiture d'orient trop sucrée sur un estomac fatigué. Il n'aurait pu dire à partir de quel moment cette suavité qui, plus forte que sa mauvaise humeur, l'avait d'abord enivré, s'était changée perfidement en une mélancolie mortelle. Ses sens continuant de fonctionner malgré lui, sa mémoire enregistrait des souvenirs que, dans l'atonie de son esprit, il ne remarquait même pas : le vert glauque des palétuviers, le ciel indigo sur les plantations de cannes à sucre, ou le caquetage dissonant de quelque oiseau de feu. Des coolies hindous

puisaient l'eau aux fontaines. Des négresses passaient, un pagne de couleur tendu sur leurs hanches mouvantes. Mais cette image ne lui causait aucun trouble, pas plus qu'il n'eût désiré, sur une route de France, une paysanne en sueur qui s'en revient de la moisson.

Le capitaine Saur, cependant, malgré les occupations qui le retenaient aux chantiers maritimes où l'on hâtait la remise en état de son navire, ne perdait pas de vue son pupille. La prostration de Baudelaire l'inquiétait. Ayant constaté sous toutes les latitudes les différentes formes qu'y prend la nostalgie, il savait que, cette fois, l'ennui dont souffrait le garçon n'était pas une feinte, mais quelque chose de supérieur à sa volonté.

Le brave homme prit peur. La nostalgie n'a-t-elle pas, parfois, des conséquences fatales? Une dernière conférence eut lieu entre Baudelaire et lui. Baudelaire refusa d'aller plus avant. Si le capitaine, disait-il, refusait de lui remettre la somme nécessaire pour payer son retour (le capitaine avait en dépôt 3 200 francs reçus de M. Aupick, soit 19 200 francs d'à présent) Baudelaire chercherait à Maurice un emploi (précepteur dans une famille française, sans doute) afin de gagner de quoi payer son passage. Après une longue discussion toujours courtoise, le capitaine parvint à décider le jeune homme à l'accompagner à l'île Bourbon, en lui faisant la promesse que, s'il y persistait dans ses intentions, toutes les facilités lui seraient alors données pour son rapatriement.

Et dire que le général avait, peut-être, forgé l'espoir que son beau-fils, à la vue du trafic maritime, s'intéresserait au négoce, aux affaires coloniales! Ainsi, cet être insociable aurait trouvé son bonheur loin de Paris! Mais non, ç'eût été trop de chance! De cette partie du programme, il ne fut même pas parlé.

Baudelaire resta une vingtaine de jours à Bourbon, en rade de Saint-Denis. Mais, il en a fait la confidence par la suite à Leconte de Lisle, pas une fois il ne descendit à terre. Abattement non simulé ou tactique destinée à faire impression sur son gardien responsable? Quoi qu'il en soit, le poète tourna le dos, carrément, cette fois, au paysage, il n'en voulut rien savoir.

Son séjour à Maurice avait duré moins de trois semaines, du 1er au 19 septembre. Le 17 ou 18 octobre, le *Paquebot des Mers du Sud*, capitaine Saur, poursuivait sa route vers le Bengale, sans Baudelaire, passé à bord de l'*Alcide*, après transmission des pouvoirs le concernant au capitaine Judet de Beauséjour. L'*Alcide*, quelques jours plus tard, leva l'ancre, à destination de Bordeaux.

Le poète était de retour à Paris dans les premiers jours de février 1842, exactement neuf mois après son départ. Aucune dépêche, évidemment, à cette époque où le télégraphe aérien, (d'ailleurs réservé ordinairement aux communications officielles) était encore le seul en usage, aucune dépêche n'avait précédé Baudelaire rue Culture-Sainte-Catherine. Il y arriva donc inopinément. Ah! sa mère en l'apercevant dut être bien heureuse! Mais il ne paraît pas que M. Aupick ait tué le veau gras.

DEUXIÈME PARTIE

Ma jeunesse ne fut qu'un ténébreux orage
Traversé çà et là par de brillants soleils...

I

LE FILS PRODIGUE

Le poète est semblable au prince des nuées.

On loue la prévoyance comme une vertu. Pourtant, quand donc une prévision humaine s'est-elle trouvée juste autrement que par hasard? Non seulement nos actions les plus raisonnables ont parfois des suites désastreuses, mais réunissez les gens les plus graves, demandez-leur d'examiner un cas, leur délibération sera, peut-être, comme eux, pleine de sagesse, et de même la décision prise, qui est encore leur reflet, mais les conséquences de celle-ci leur échappent, et elles peuvent être extravagantes.

Baudelaire rentre à Paris d'autant plus ancré dans son désir

de se consacrer entièrement à la littérature, qu'on lui a fait violence pour l'en détacher. Dans l'exil et la solitude, sa résolution s'est comme endurcie, en même temps que son corps gagnait en vigueur, au cours d'une randonnée qui fut souvent pénible. L'adolescent est devenu un homme, et la transformation s'est comme opérée au bénéfice de cette vocation même dont on avait dessein de le détourner.

Donc, de ce côté, c'est, pour le conseil de famille, un échec complet. Mais voici plus imprévu encore : du voyage dont M. Aupick eut le premier l'idée, idée qui reçut l'approbation unanime des personnes les plus prudentes, le seul souvenir que Baudelaire rapporte, le seul du moins qui, pour l'instant, le hante, et parfois même le tracasse, est celui d'une négresse qu'il a vu fouetter à l'île Maurice. La scène, sur le moment, lui avait plutôt répugné. Il s'agissait d'une correction publique administrée par un planteur, en punition d'un menu vol, car l'esclavage, dans l'île, n'était aboli que depuis 1834, et les anciennes mœurs y survivaient. Maintenant, tous les détails du tableau reviennent à l'esprit du voyageur : le grotesque s'y mêle à la cruauté et celle-ci à l'indécence. De ce mélange complexe naît une convoitise tardive, vaine, mais tenace comme un point névralgique...

Le 9 avril 1842, deux mois après son retour, le poète était majeur, et, dès le mois de juin suivant, la rupture avec les siens était consommée.

A l'expiration de ses pouvoirs légaux, le général, toujours strict, avait lui-même tenu à rendre des comptes à son beau-fils dont il était le subrogé-tuteur. Les biens demeurés jusqu'alors indivis entre Charles et Claude, son demi-frère, magistrat à Fontainebleau, firent l'objet d'un partage. Charles ayant hâte, comme bien on pense, de recevoir sa part d'héritage en espèces, on vendit une portion des terrains de Neuilly.

Donc, voici Baudelaire à la tête de 75 000 francs environ. D'après M. Marion, professeur au Collège de France, il faut multiplier ce chiffre par 6 pour avoir l'équivalent approximatif de ce que pareille somme représenterait aujourd'hui. Soit 450 000 francs. Eh! mais, cela précise singulièrement l'idée que nous devons nous faire du poète pendant cette période

de sa vie. Il est bien, comme on ne saurait trop le répéter, un fils de famille.

Maintenant, notre ami Marcel Bouteron attire notre attention sur ce fait que si la vie, en ce qui concerne la satisfaction des besoins essentiels, était, à l'époque dont nous parlons, relativement beaucoup meilleur marché qu'aujourd'hui, en revanche, tout ce qui était luxe coûtait comparativement plus cher. De ce côté-là, Baudelaire, qui avait tant d'appétits, était donc plutôt moins bien partagé qu'un jeune homme qui posséderait, de nos jours, une fortune de 450 000 francs.

Le départ du foyer familial avait suivi de près le règlement de comptes. Tout rendait cette séparation inévitable : l'impatience qu'éprouvait depuis longtemps le poète à se plier à la règle d'une maison où les repas étaient à heure fixe, où les sorties nocturnes et les sommeils du matin faisaient scandale; le ton cassant du général qui semblait garder rancune à son beau-fils de la faillite de sa pédagogie; les soupirs, enfin, de madame Aupick, et ses doux yeux éplorés. Ce fils, en effet, aimait sa mère, à sa façon, et s'il se résignait assez facilement à la torturer pour un motif qu'il jugeait d'ordre supérieur (la nécessité de se conformer à sa vocation), du moins ne voulait-il pas, l'égoïste, assister à cette souffrance qui l'eût fait lui-même souffrir.

Cependant, Baudelaire ne partit pas ouvertement il s'enfuit, laissant à madame Aupick un billet. Cette évasion furtive doit avoir une raison. Le poète a dit quelque part, dans un moment où la sincérité chez lui l'emporta sur l'orgueil, que son beau-père lui inspirait une crainte réelle. Sans doute, il arrivait au jeune homme de tenir tête au général. N'était-il pas allé jusqu'à l'insulter? Mais, précisément, ce soir-là, ses nerfs l'avaient trahi. Il avait gardé de cette crise comme une humiliation dans son corps et l'appréhension d'une défaillance semblable. De même, le soldat qui a déjà connu la peur, je veux dire qui n'a pas pu la surmonter, en redoute le retour, sachant qu'il y a, physiquement, dans sa volonté, une fissure.

En s'échappant comme un voleur, peut-être Baudelaire voulait-il aussi s'épargner le spectacle des larmes maternelles. Plus que tout, il craignait certains cris, déjà entendus l'année

précédente, ces cris faibles, étouffés, d'un pauvre cœur qu'on déchire. Certes, il eût passé outre. Cela, pour lui, ne fit jamais question. Mais à quoi bon ajouter au remords général, quasi abstrait, le remords particulier, concret, qui s'attache dans l'âme à de telles images? Mieux vaut s'esquiver, un beau soir. Ainsi avait-il fait :

« Je pars et ne reparaîtrai que dans une situation d'esprit et d'argent plus convenable. Je pars pour plusieurs motifs. D'abord, je suis tombé dans un marasme et un engourdissement affreux, et j'ai besoin de beaucoup de solitude pour me refaire un peu et reprendre de la force. — En second lieu, il m'est impossible de me faire tel que ton mari voudrait que je fusse, par conséquent, ce serait le voler que de vivre plus longtemps chez lui; et enfin, je ne crois pas qu'il soit *décent* que je sois traité par lui comme il paraît désormais vouloir le faire. Il est probable que je vais être obligé de vivre durement, mais je serai mieux. Aujourd'hui ou demain je t'enverrai une lettre qui t'indiquera ceux de mes effets dont j'ai besoin, et l'endroit où il faudra les envoyer. Ma résolution est ferme, définitive et raisonnée; ainsi, il ne faut pas se plaindre, mais la comprendre.

» B. D. »

(Initiales de Baudelaire-Dufays, c'est ainsi que signait le poète dans ses années de jeunesse).

L'oiseau — l'albatros — s'est envolé. Plus tard, nous nous apitoierons sur lui. Ce n'est pas les occassions qui nous en manqueront. Mais, pour l'instant, je songe à Caroline. Avec quelle détermination, quelle rapide assurance, le coup de poignard est porté!

Il y a, parfois, dans la dureté des enfants pour leurs parents et, en particulier, dans la dureté des fils pour leur mère, quelque chose qui effare. Ce n'est pourtant pas chez eux, forcément, le signe d'un cœur insensible. Le cas de Baudelaire en est une preuve. Quelle sensibilité, en effet, fut jamais plus riche, plus aiguisée que la sienne? Ce n'est pas non plus ici une de ces poussées de férocité qui ne sont pas incompatibles, chez certains êtres, avec la tendresse. On voit des tendres qui sont cruels. La sensiblerie et la méchanceté font souvent bon

ménage. Mais Baudelaire n'est ni ce qu'on appelle précisément un tendre, ni un homme méchant. A cette minute, il est tout entier à l'exécution de son plan. Il s'agit de faire vite. Dans son trouble, dans sa hâte, il écarte toutes les formules. Pourquoi? Peut-être parce que ses sentiments pour celle-là même qu'il va désoler sont supérieurs à toutes les phrases convenues. Mais, des phrases, il pouvait en trouver de sincères, d'émues, puisqu'il est écrivain, et puisqu'il est si sensible! Cependant, il ne l'essaye même pas. Il est pressé, il donne le coup de couteau et s'en va. Pourquoi? C'est que ce cœur qu'il vient de transpercer, il est sûr de pouvoir le frapper, le faire saigner indéfiniment, sans que l'amour dont il est plein diminue jamais.

Et ce fils ne se trompe pas. Caroline, sur la table de Charles, découvre le billet bien en évidence. Elle le lit, porte une main à son sein, de l'autre s'accroche au dossier d'un fauteuil pour ne pas tomber. Le seul reproche qui s'exhale de ses lèvres est un cri inarticulé. Elle aussi, à son tour, elle se sent trahie. Comme une amante abandonnée, elle souffre et elle adore. Mais la différence est celle-ci, — et c'est là ce qui, de même, distingue cette douleur maternelle de la douleur éprouvée par Charles autrefois — il n'y a pas dans une si grande peine la plus petite ombre de rancune.

II

A DEMAIN LES AFFAIRES SÉRIEUSES

Aujourd'hui l'espace est splendide.

Baudelaire s'est installé dans l'île Saint-Louis, au 10 du quai de Béthune. Ce quartier paisible lui avait paru particulièrement favorable au travail.

En 1842, le pont Sully n'existait pas. Il n'y avait là que des passerelles. Le pont Louis-Philippe était alors un pont suspendu, à câble de fer. En outre, le pont Marie, le pont de la Tournelle et le pont de la Cité (ancien pont Rouge, aujourd'hui pont Saint-Louis) étaient des ponts à péages, ce qui devait encore restreindre les communications de l'île avec l'extérieur et en isoler les habitants.

Fidèle, d'abord, à ses premiers serments (ne s'est-il pas

juré de tout subordonner à son œuvre?) le poète a loué un logement modeste, plus modeste que ne le lui permettaient ses revenus. Mais ce jeune homme est plein de bonnes résolutions. Il faut être prudent, voire économe. L'économie est sordide quand elle est bourgeoise et n'a d'autre but qu'elle-même. Mais, dans l'espèce, elle est anoblie par ses fins, qui sont de préserver l'œuvre à faire. Comme tout cela est sagement raisonné! M. Aupick lui-même n'y trouverait rien à redire.

Le logement est un rez-de-chaussée composé d'une seule pièce très haute. Le locataire, du moins, est-il maintenant satisfait de son sort? C'est peut-être beaucoup demander. Mais de l'avenir il est sûr. Le chagrin qu'il vient de causer à sa mère ressemble à la douleur d'un abcès qu'il a fallu débrider. Ce coup de pointe, en somme, n'a été qu'un coup de lancette, dont la patiente, avant longtemps, ressentira les bienfaits. Oui, sa mère, un jour qui n'est pas loin, sera la première à le remercier d'avoir eu le courage de lui faire tant de mal.

Et M. Aupick, ah! comme alors il regrettera son incompréhension, ses mépris! La fière revanche que Baudelaire va prendre d'ici peu, l'année prochaine, peut-être! Ce général, sanglé dans sa redingote d'uniforme, la nuque raidie par le hausse-col, il faudra bien, quoi qu'il en ait, qu'il s'incline devant son beau-fils, quand celui-ci sera glorieux, ce qui ne saurait tarder.

Toutes ces espérances, ou plutôt toutes ces certitudes, quelque absolues qu'elles soient, ce n'est évidemment pas ce qu'on peut appeler le bonheur, la grande illumination de jadis, mais cela fait, dans l'esprit, comme une succession rapide de petites fusées; cela éblouit, excite, enivre. Et puis, quel soulagement d'être enfin son maître, comme on dit, d'être libre! Libre de rêver, libre d'écrire, parbleu! écrire, c'est là l'essentiel, mais libre également d'aller et de venir, libre de dormir toute la matinée, si l'on en a envie, et libre de découcher.

D'ailleurs, le poète a un tel désir de travail! Un désir aussi ferme, on peut, sans risque, remettre au lendemain d'y donner suite, assuré qu'on est d'avance de le retrouver en soi, quand on voudra, invariable comme un principe. Il y a même, dans

cet ajournement, quelque chose de stimulant, comme un jeu un peu hypocrite, un peu pervers.

Ainsi, on déjeune avec des amis, à la *Tour d'Argent*, en face, sur la rive gauche, ou chez Duval, le marchand de vins de la place de l'Odéon, ou bien, en été, hors barrière, au *Moulin de Montsouris*. Pendant que les servantes, dans les bosquets, apportent les brocs de vin, on jouit d'autant mieux de la douceur de l'heure, de la gaîté du lieu, que, ces vacances étant les dernières que l'on s'accorde, on peut en profiter sans remords. A ces petites débauches, d'autres vont succéder, les grandes, celles-ci, les vraies : celles du labeur profond.

Cela, on est seul à le savoir. Les camarades ne s'en doutent pas. Ce sont des paresseux, forts surtout en paroles. Tandis qu'ils font d'illusoires projets, on les considère avec indulgence. Voici Prarond et Le Vavasseur, les deux amis retrouvés, les deux intimes de naguère, ou plutôt d'autrefois, du temps lointain de la pension Bailly, il y a plus de trois ans. Auguste Dozon s'est joint à eux, venu de son Argonne natale pour conquérir Paris, et Jules Buisson aussi, dévoré du même feu. Tous, des poètes, des « rimeurs », comme ils s'intitulent. *L'École normande* est au complet, laquelle ne compte que deux Normands, mais c'est assez pour justifier son nom. Toutes les associations de provinciaux, à Paris, sont dans ce cas.

Le Vavasseur, au dessert, récite son fameux sonnet, son invective contre l'Olympe :

Dieux joyeux, je vous hais; Jésus n'a jamais ri.

A son tour, Baudelaire, dit *La petite mendiante rousse* et, à son tour, il recueille des applaudissements, ni plus ni moins que ses compagnons. Les réunions de ce genre ne sont-elles pas toujours pareilles? Bien fin qui reconnaîtrait dans l'hétéroclite assemblée le front marqué par le destin. Dans la vapeur du tabac, toutes les têtes se confondent, comme se mêlent, dans le bruit, les vers promis aux âges futurs et ceux qui mourront le soir même.

La bande, à la nuit, s'en revient, toujours déclamant, jetant des hyperboles à la lune, le long de la rue de la Tombe-Issoire. Baudelaire, un peu las, songe : « C'est une journée perdue, mais demain je m'y mets. »

Le lendemain, il se rappelle tout à coup qu'il a pris rendez-vous pour l'après-midi avec son tailleur. Impossible d'ajourner cette conférence. Il a absolument besoin d'un habit noir en queue de sifflet. Il le veut très ample, boutonnable, quoique flottant. Le gilet, de casimir noir, assez montant, conforme au dessin que lui-même en a fait. Le pantalon de drap fin, non collant, plutôt tirebouchonnant. Tel est le complet qu'il a médité, raisonné, arrêté dans tous ses détails, après mainte retouche, car les coupeurs, comme on sait, ne sont que des manœuvres, de simples exécutants sans aucune invention.

Quant au chapeau, haut de forme, bien sûr, mais haut de forme, c'est un mot trop simple, cela ne dit pas tout. Le chapeau sera donc lui-même très étudié. Tiens! à ce propos, il faut que Baudelaire aujourd'hui, ou demain si la conférence chez le tailleur se prolonge jusqu'au soir, oui, mettons plutôt demain, c'est préférable, il faut qu'il passe chez Giverne, l'associé du fameux Gibus, rue de l'Ancienne-Comédie, au coin de la rue Saint-André-des-Arts (le quartier de son enfance, le quartier du bonheur). Il soumettra au chapelier un bout de croquis de sa main.

Le jour consacré au chapeau, en sortant de chez Giverne, le flâneur songe qu'il devrait bien aller dire bonsoir à Banville qui habite près de là. Les deux poètes se sont connus chez Louis Ménard, l'ancien condisciple de Baudelaire à Louis-le-Grand.

Encore un singulier homme, ce Ménard. Il est entré à l'École Normale, mais il en est sorti au bout de deux mois. Maintenant, dans son « grenier », lui-même écrit des vers. Il prépare un *Prométhée délivré*. C'est un helléniste enragé, mais, en même temps, une espèce d'alchimiste et un chasseur de serpents. Il a chez lui une armoire d'où s'échappe, quand on l'ouvre, une puanteur abominable : elle contient des bocaux où baignent dans l'alcool des lézards et des vipères. C'est le gibier que Ménard a rapporté de ses battues dans la forêt de Fontainebleau et qui lui sert à ses expériences.

Mais les Ménard, les Banville, sont gens d'une autre espèce que les Prarond et les Le Vavasseur. Ceux-ci sont vraiment trop naïfs. Baudelaire commence à se fatiguer d'eux. De l'agape de l'autre jour au Moulin de Montsouris, il garde un

souvenir ridicule, comme s'il s'était, non pas encanaillé, ce qui ne serait rien ou même pourrait être prestigieux, mais enniaisé, ce qui est la pire façon de perdre son temps. Adieu l'*École normande*! Qu'elle triomphe ou meure désormais sans Baudelaire! Décidément, il a bien raison de se rendre, ce soir, chez Banville, quand ce ne serait que par hygiène, pour se débarbouiller des « Normands ».

Certes, pendant qu'il monte l'escalier, passe encore devant ses yeux l'image du papier blanc posé là-bas sur sa table à écrire, avec, comme un trait de feu, la représentation diabolique de la plume d'oie teinte en rouge, et d'avance toute taillée. Mais... il va de nouveau discuter avec lui-même, de nouveau plaider et se disculper, quand il s'aperçoit qu'il a tiré le cordon de la sonnette et que Banville, venu lui-même ouvrir la porte, est en face de lui.

Baudelaire est tout jeune, mais Banville est encore plus jeune. Il a deux ans de moins que Baudelaire; il a tout juste dix-neuf ans. Il vient de publier *les Cariatides*, son premier livre de vers, et ce premier livre est déjà un succès. Baudelaire dira plus tard de Banville qu'il est le poète des heures heureuses. Peut-être, ce disant, Baudelaire a-t-il voulu sous-entendre qu'il était, lui, à l'opposé de son ami, le poète du malheur. Baudelaire a loué chez Banville, par-dessus tout, la certitude du métier. Non moins grande était, précisément, la certitude de Baudelaire dans la technique. Mais, quelle différence entre ces deux certitudes! L'une est facile, j'entends facilement obtenue et comme donnée, l'autre, alors même que n'y apparaît plus aucune trace d'effort, est le résultat d'une longue étude, l'aboutissement d'une recherche patiente.

Ah! comme elle est riche de sens l'antithèse des deux jeunes poètes qui sont là, face à face! Banville n'est encore qu'un enfant, mais tel il restera toujours, à la fois puéril et divin, sorte de mythomane innocent, congénitalement incapable de voir la réalité telle qu'elle est. Tandis que l'autre, c'est tout le contraire : un enfant encore par l'âge, peut-être, mais déjà mûri en partie, comme certains fruits hâtifs, déjà attristé d'on ne sait quelle expérience antérieure à lui, déjà vieux! Et la réalité, lui, Baudelaire, il la connaîtra, il la saisira d'une telle prise qu'il en exprimera tout le suc amer.

L'opposition des deux destinées est flagrante, à cet instant même où Baudelaire est introduit par son ami auprès de madame de Banville mère. Théodore, en effet, a lui aussi une mère qu'il chérit tendrement. Mais cette mère encourage ses débuts, et, d'ailleurs, le triomphe est venu tout de suite, un triomphe de bon aloi, aussi complet qu'il est permis de le rêver pour un premier recueil de vers, c'est-à-dire l'estime immédiate de tous les lettrés, avec, dans les journaux, quelques articles sympathiques, signés de noms connus. Baudelaire félicite son jeune confrère. Mais ces Banville sont gens fins; ils ont le tact exquis de mettre en présence du visiteur une sourdine à leur joie. Cependant, en dépit de leur retenue, le bonheur partout rayonne, à cet honnête foyer. Baudelaire en est environné; il le respire sans basse envie, mais avec un retour sur soi, une profonde amertume. En parlant, il pense à sa mère, de laquelle il vit séparé, et ses yeux s'emplissent de larmes. Alors, il cache son émotion derrière des phrases polies, invente une excuse et s'en va, comme chassé par cette chance d'un cadet qui n'est même pas une injustice!

Le voilà malade pour deux jours.

Enfin, un matin, il va s'asseoir à sa table, devant son papier, prendre la plume rouge, quand on carillonne à sa porte. C'est Deroy, le peintre, à qui Baudelaire, en effet, a promis de venir à son atelier poser pour un portrait. Les voilà qui sortent ensemble. Mais en chemin, pris de remords, le modèle s'inquiète du nombre de séances qui sera nécessaire pour mener l'œuvre à bien. — Dix ou douze, tout au plus. — Mettons douze, mais, Deroy, mon cher, pas une de plus! J'ai, sur le chantier, une besogne énorme. Oh! je sais bien que je compose très vite. Ventre Saint-Gris! j'aurai tôt fait de rattraper le temps perdu!

Quelques jours après, Baudelaire découvre que son logement du quai de Béthume n'est décidément pas propice au travail. L'hiver est venu. Ce rez-de-chaussée sur le fleuve est humide. Au mois de janvier, le poète déménage et s'en va habiter rue Vaneau.

Chez Deroy, on en est à la quinzième séance de pose et le portrait est à peine ébauché. Le modèle est nerveux. A chacune de ses visites, au bout de dix minutes, il allume une pipe de

terre, le peintre pose ses pinceaux et l'après-midi se passe en conversations. Un mois et demi plus tard, le tableau, enfin, est presque achevé.

Cependant le peintre, avant de songer à exposer sa toile, aurait désiré une dernière séance de pose, et voici que le modèle ne revient plus. Il a disparu sans prévenir et Deroy n'a aucune nouvelle de lui. L'artiste pense que son ami, pour le coup, s'est enfoncé dans le travail, ce travail mystérieux auquel il fait sans cesse allusion. Durant trois semaines, Deroy respecte cette retraite. Puis, un matin, il pousse jusqu'à la rue Vaneau et là, à son grand étonnement, il apprend du concierge que M. Baudelaire n'est presque jamais chez lui.

III

LA VÉNUS NOIRE

Bizarre déité, brune comme les nuits.

Il y avait, à cette époque, sur la rive gauche, au cloître Saint-Benoît, une petite scène appelée théâtre du Panthéon. Là, comme au Théâtre du Luxembourg, ce Bobino des étudiants, comme au théâtre Saint-Marcel, où fréquentaient surtout les tanneurs, le spectacle se composait ordinairement d'un vaudeville, j'entends un vrai vaudeville, c'est-à-dire une comédie à couplets.

Un soir que Baudelaire avait dîné au café Tabourey, place de l'Odéon, en compagnie d'Édouard Ourliac et de Gérard de Nerval (encore des connaissances qu'il avait faites chez Ménard), il se trouva seul vers huit heures. On dînait tôt en ce temps-là. Ourliac avait dû courir à *la Presse*, pour y porter sa copie, et Gérard, lui, s'en était allé, comme à son habitude, brusquement, sans rien dire, on ne savait où. Peut-être, il y a dix minutes, en pelant une pêche, avait-il décidé soudain de partir cette nuit même pour l'Allemagne.

Baudelaire, désœuvré, erre par les rues, roulant pour la centième fois dans sa tête un vers encore imparfait :

Tristement sous son deuil, la chaste et maigre Elvire...

Tristement est plat... *Frissonnant*... Ah! *frissonnant* est mieux...

Frissonnant sous son deuil la chaste et maigre Elvire...

Mais le voici devant le théâtre du Panthéon. Sous la lanterne où flambe un papillon de gaz, il s'arrête, regarde l'affiche, machinalement d'abord, sans voir. Puis quelqu'un le pousse en passant. Il se réveille, lit : « *Le système de mon oncle*, lever de rideau en un acte avec couplets... » Il sourit. L'ineptie pour lui n'est pas sans attraits. Il entre.

Le spectacle est commencé. Sur la scène, face au public, un homme et une femme chantent un duo. Quelques bravos mous, pareils à des bâillements; le petit orchestre se tait, et l'action, avec un faux entrain, reprend sur le ton parlé. Une soubrette soudain se montre, qui dit deux ou trois mots. C'est une mulâtresse. Baudelaire, précipitamment, cherche sur le programme le nom de cette apparition étrange. Il le découvre. Jeanne Duval. Mais pourquoi ses doigts tremblent-ils? Drôle d'idée, pas si bête, après tout, de faire jouer les utilités par une fille de couleur!

Celle-ci, du moins, n'est pas banale : grande, la taille d'une extrême minceur, les hanches larges, évasées, impudiques; les globes purs des seins, apparents sous le corsage, nettement détachés sur une poitrine maigre; quelque chose d'exagéré dans les lignes et d'onduleux dans les mouvements. Et la tête, laide ou belle? On ne sait, d'un caractère excessif, comme le corps : un teint foncé, plus jaune que noir, un nez petit, droit, à peine écrasé du bout, des lèvres épaisses, des yeux énormes, des yeux « comme des soupières »; et la chevelure, une crinière plutôt, d'un bleu sombre, crêpelée, surabondante, terrible; un poil animé d'une vie indépendante, plus forte que toutes les épingles, et qui, noué sur la nuque en un gros chignon maladroit, laisse échapper de toutes parts des mèches furieuses comme une éclosion de serpents.

Le poète, à l'entr'acte, interroge une ouvreuse. Mademoiselle Duval est une débutante. Elle n'est pas de la « grande pièce ». Son emploi, pour toute la soirée, se borne aux trois mots qu'elle a dits. L'accès des coulisses est libre. Baudelaire pourrait s'y rendre, mais l'éducation l'emporte sur son impa-

tience. Même avec cette négresse, ou plutôt surtout avec elle, car c'est là le piquant, il se pliera aux usages : pour ce soir, l'envoi d'un bouquet. Il y a une bouquetière dans le théâtre. Aux fleurs, il joint un billet par lequel il sollicite pour le lendemain d'être admis à l'honneur, etc... Hypocrites, misérables formules, quand, au fond de lui, ce qui se déchaîne, c'est quelque chose de sauvage.

Baudelaire regagne la rue Vaneau dans un état de trouble qui confine à l'angoisse. La voix de cette créature le poursuit, une voix aux inflexions rauques et douces, d'une bestialité caressante. Et le contraste de la taille fine avec cette croupe insolente, c'est cela, cela même qui l'obsédait dans l'image qu'il a rapportée de son voyage à Maurice. Ah! ses promesses de travail assidu, son souhait d'une gloire promptement conquise, rémunératrice par surcroît, tout cet idéal supérieur pour lequel il a rompu avec sa famille, ça ne pèse pas lourd à cette heure!

Jeanne était native de Saint-Domingue. De ses origines, c'est tout ce que l'on sait. Encore ce point est-il douteux. Qu'importe! Et même, ainsi, n'est-ce pas préférable? On ignore d'où elle vient. Baudelaire mort, elle disparaît. Ses commencements, sa fin, sont enveloppés d'ombre. Mais, grâce au prestige de la poésie, dans cette nuit avec laquelle Jeanne se confond, brillent toujours ses énormes yeux, ses yeux « grands comme des soupières ». On dirait, stylisée aujourd'hui par le temps, une de ces statues de l'ancienne Égypte, en marbre noir, avec des prunelles d'émail.

Pour lors, le sphinx habite rue Saint-Georges, en face du petit hôtel d'Auber, le musicien, dans une maison sur l'emplacement de laquelle ronflent actuellement les linotypes de l'*Illustration*. C'est là qu'après le théâtre, en compagnie de Baudelaire, Jeanne est rentrée un soir. La cour que le poète lui faisait, cette fille peu farouche a dû l'abréger, pressée qu'elle était de conclure, c'est-à-dire de savoir si cet individu, tout emberlificoté d'une politesse incompréhensible, était un client sérieux. Quand elle eut flairé le bon gibier, le fils de famille, c'est elle qui l'entraîna dans son repaire.

Pendant que le sacrifice se consomme, jetterons-nous un

regard entre les rideaux? Nous n'hésiterions pas à le faire, sans malsaine curiosité, mais sans peur, si, pour éclairer le mystère qui se joue, une description était utile. Mais rien dans tout cela n'est obscur, à part le teint de la prêtresse. Celle-ci eut vite fait de ranger Baudelaire parmi ceux que les filles de son espèce appellent des « hommes à passions ». Fit-elle seulement la réflexion que ce garçon était bien jeune pour être déjà si compliqué? Pas même. Ne comprenant goutte aux nuances de sa courtoisie, non plus qu'à celles de son esprit, elle ne cherchait pas davantage à remonter aux sources lointaines de ses extases, de cet empire, surtout, que les parfums semblaient avoir sur lui. Mais si elle ne se posait aucune question, si elle ne raisonnait pas les goûts de son nouvel amant, elle n'en mettait pas moins toute sa science instinctive à les satisfaire. Son corps, dès cette première nuit, déploya toutes ses ressources, d'autant plus que la force animale, cette force dont ses crins, à eux seuls, disaient assez la violence, se doublait, chez elle, de la ruse profonde particulière aux êtres primitifs. Malgré son cerveau obtus, ou en raison même de cette fermeture d'esprit, elle avait la notion claire, claire en dehors de toute analyse, de son intérêt. Ce sentiment la stimulait. Il ne lui serait pas venu à l'idée, cette fois-ci, de prétexter bientôt le sommeil, comme elle avait coutume de le faire avec ses hôtes de passage.

Et c'est ainsi que, le lendemain, tard, passé midi, quand Baudelaire sort de l'alcôve, pendant qu'il se rhabille lentement, en silence, flageolant un peu sur ses jambes, des liens invisibles, autrement puissants qu'une chaîne de fer, l'attachent désormais à cette Vénus barbare qui, là-bas, assise dans son lit, plus ténébreuse encore à la lumière du jour, sur la blancheur des draps, trempe délicatement, avec des gestes de singe, des tartines beurrées dans son chocolat.

Il est rare qu'à Paris une liaison qui commence n'ait pas pour conséquence immédiate quelque déménagement. Les amants, avides de se voir souvent, veulent se rapprocher. Encore les automobiles, aujourd'hui, ont-elles à peu près supprimé les distances. Mais celles-ci, aux environs de 1843, étaient une réelle incommodité. De la rue Vaneau à la rue Saint-Georges, il y a loin. Baudelaire désire avoir sa maîtresse

à sa porte, afin de pouvoir, s'il lui plaît, l'aller visiter une heure entre deux séances de travail, car, de nouveau, le souci de sa tâche l'inquiète, et, ces ennuyeuses questions d'ordre matériel une fois réglées, il va s'atteler à la besogne.

Jeanne, elle, fera ce que voudra « monsieur Baudelaire ». Elle feint une soumission d'esclave, ce qui sied assez bien à son genre de beauté. Surtout, elle voit, dans le projet de son maître et seigneur, lequel a plutôt l'âge d'un amant de cœur, une occasion pour elle de se faire acheter des meubles. Avec les antennes subtiles qui lui tiennent lieu d'intelligence, elle a tout de suite saisi que, plus son jeune amant dépenserait de temps et d'argent à organiser leur nouvelle vie, plus il lui serait attaché. D'ailleurs, quand on bouleverse l'existence d'une femme, on s'engage, par cela même, à y subvenir. Aussi, lorsque « monsieur Baudelaire » a exprimé le vœu que l'actrice abandonnât son rôle de trois mots (exactement trois : « Madame est servie ») au théâtre du Panthéon, Jeanne s'est empressée de déférer à ce caprice. Elle appartient désormais tout entière à ce sultan de vingt-deux ans, qui a un compte en banque.

Baudelaire, pour y installer sa passion, a fait choix de son ancien quartier, de cette île Saint-Louis, si charmante! Jeanne va loger rue de la Femme-sans-Tête. Il y a des noms prédestinés, si l'on songe que ce n'est pas précisément dans sa tête que résidait le pouvoir de Jeanne, ou, du moins, que sa tête n'avait dans sa personne qu'une sorte de valeur annexe et quasi sexuelle. La rue de la Femme-sans-Tête, aujourd'hui rue Le-Regrattier, devait son nom à l'enseigne gaillarde d'un marchand de vin, représentant une femme privée de son chef et tenant un verre en main. Au-dessous de l'image, cette inscription : « Tout en est bon ».

Le poète, de son côté, élut domicile quai d'Anjou, à l'hôtel Pimodan. On sait que cet hôtel, appelé aussi hôtel Lauzun, possède des salons du plus pur style Louis XIV, qui sont une merveille. Mais ce n'est pas dans la partie décorée des appartements que Baudelaire habitait. Il occupait au troisième, sous les combles, un petit appartement de deux chambres et d'un cabinet, où l'on accédait par un escalier de service.

Il est aussi de règle que l'amour entraîne à la dépense : on fait des frais, non seulement pour l'objet qu'on entoure

de soins, mais pour soi, qu'on ne veut plus montrer que dans un cadre digne de l'amour même.

Baudelaire, toutefois, éprouve le besoin de colorer à ses yeux ses prodigalités par toutes sortes de bonnes raisons. Comme toujours, d'après lui, ce qui le préoccupe avant tout c'est de s'organiser en vue du travail. Il était stupide de songer qu'un artiste pourrait se livrer à l'inspiration dans un campement de fortune. Un artiste est un dandy, et il n'est dandy qui n'ait ses meubles choisis, ses bibelots, parmi lesquels circule un chat familier, ses estampes, ses tableaux, tout un bric-à-brac qui parle à l'imagination et rend la rêverie féconde.

Seulement, pour procurer tout cela, le procurer vite, les revenus que touche Baudelaire sont insuffisants. Qu'à cela ne tienne! Il y a justement, au rez-de-chaussée de l'hôtel Pimodan, un brocanteur qui offre au poète tout espèce de facilités. Celui-là, nous l'attendions! Il devait venir. Ou plutôt il n'a pas eu à se déranger. Il se tenait, dans sa boutique, comme l'araignée au centre de sa toile. Pendant quelques jours, il a vu passer le nouveau locataire, ce jeune homme à la mise si soignée. Il s'est renseigné. Un matin, le poète donne dans le panneau. Ce brave M. Arondel lui propose, non seulement de lui vendre à tempérament tout ce qu'il désire, ce lit de chêne brun semblable à un cercueil sculpté, ces bahuts, mais même de lui prêter de l'argent. Après la courtisane, et quelle courtisane! l'usurier. C'est classique. Bientôt Baudelaire a signé des billets qui pèseront sur toute sa vie.

FRANÇOIS PORCHÉ

(A suivre.)

LA CRITIQUE DES MAÎTRES

Le XIXe siècle nous fournit une belle galerie de maîtres de la critique. Mais à côté (je ne dis pas au-dessus, c'est d'un autre ordre), — à côté des maîtres de la critique, il y a la critique des maîtres. Les grands écrivains ont dit, en critique, leur mot. Ils ont même dit beaucoup de mots, tantôt éclatants et tantôt profonds, ils se sont expliqués puissamment sur les grandes questions esthétiques et littéraires. Leur critique existe; elle doit comporter, tout comme la critique spontanée et la critique professionnelle, des traits généraux, et si ces traits restent un peu vagues, nous donnerons le coup de pouce nécessaire pour les faire saillir.

Elle existe, dis-je, et si je le crois, ce n'est vraiment pas la faute de la critique professionnelle, qui a essayé de nous persuader que son sceptre régissait le monde critique tout entier.

Il faut craindre le mien.
Lui seul est Dieu, madame, et le vôtre n'est rien.

Entre la critique professionnelle et la critique d'artiste, l'état de lutte fait partie d'un rythme incorporé à la vie même de la littérature, comme la lutte entre Latins et Germains est incorporée à la géographie de l'Europe. Et celle-là au moins nous pouvons, comme les dieux de l'Olympe, en contempler les phases librement et sans passion.

***

Quand nous voulons nous référer à un type pur de la critique professionnelle, nous pensons tout de suite à Brunetière,

lequel ne commit jamais aucun écrit qui fût d'autre matière que de critique dogmatique (ces deux mots qui paraissent à première vue contradictoires s'impliquaient au contraire pour lui). Or Brunetière, en son impérialisme intellectuel et en son bossuétisme intégral, annexe simplement à la critique tout le meilleur de la littérature. « Cette malle doit être à nous. » Ce n'est plus la critique qui naît de l'art, comme la réaction d'abord du public, et ensuite d'élites choisies, spécialisées, devant l'œuvre de l'artiste. C'est l'art qui naît de la critique. Au commencement était la critique, et ses droits sur l'art sont ceux de l'ancêtre sur sa postérité. Brunetière nous affirme par exemple que la littérature allemande est issue de la critique de Lessing, de Herder et de Gœthe. Et je laisse aux germanisants le soin de discuter. (Chaque littérature exige une position nouvelle des problèmes littéraires.) Mais la littérature française est, elle aussi, nous dit Brunetière, issue, en ce qu'elle a de meilleur, de cette mère commune. Voici :

> Ronsard au XVIe siècle et ses disciples avec lui, Malherbe au commencement du XVIIe, et Boileau cinquante ou soixante ans plus tard; Voltaire au XVIIIe et Rousseau; depuis eux, madame de Staël, Chateaubriand, Sainte-Beuve, ont prononcé d'abord, *au nom de la critique, des jugements, et des arrêts dont leurs œuvres ne sont elles-mêmes que l'exécution.* L'*Ode au chancelier de l'Hôpital* n'a pas d'abord été composée pour aucune raison que pût avoir Ronsard, si ce n'est de joindre l'exemple à la leçon, de montrer ce qu'on pouvait faire de la langue et du vers français.

A un médecin qui lui demandait où il souffrait, un boucher malade répondait : « Ça me tient entre l'aloyau et les côtes premières. » Brunetière applique ici, aussi mal à propos, son point de vue professionnel de criticissime à un domaine où tout se passe selon les lois de la création esthétique, fort parentes des lois de la création naturelle, et fort opposées au genre de séquences imaginées par l'auteur de l'*Évolution des Genres*. Ce qui fait matière proprement critique, c'est l'explication de l'œuvre d'art. Mais l'explication n'a lieu qu'une fois les œuvres produites. Les œuvres ne se définissent nullement, ainsi que le veut Brunetière, comme l'*exécution* de *jugements* et d'*arrêts* qui auraient été prononcés par la

faculté critique. L'œuvre d'art se forme et se développe comme un individu, ou mieux comme une société vivante. Et elle se défend, se légitime par ces jugements et ces arrêts comme une société par ses magistrats et ses jurisconsultes. Les œuvres de Ronsard, de Voltaire, de Chateaubriand, ont été produites, nous dit-on, « au nom de la critique »! Quand les ministres girondins que la Législative imposa à Louis XVI entrèrent aux Tuileries sans permission et simplement parce qu'eux et l'Assemblée avaient la force et l'être, le maître des cérémonies sauva la face en leur criant de loin : « Messieurs, le roi vous accorde les grandes entrées »! Ainsi la critique à l'art. « A la base de toute œuvre d'art nous trouvons une opinion, nous trouvons un jugement critique sur les œuvres dont elle vient en quelque manière continuer ou renouveler la fécondité. » Nullement. Ce n'est pas à la base de *Cromwell* qu'il y a la préface de *Cromwell*; c'est à la base de la préface de *Cromwell* qu'il y a *Cromwell*, de même que les tragédies de Corneille sont à la base de ses *Discours*, et non l'inverse. En 1848 les professeurs qui voulaient flagorner l'électeur s'intitulaient sur les affiches : Ouvrier professeur. Les romanciers et les poètes accompliraient sans doute, selon Brunetière, un acte de discipline en se déclarant : Critique romancier, ou critique poète. La leçon de critique, voilà le principe créateur! L'*Ode à Michel de l'Hôpital* est venue, pour Brunetière, comme l'exemple après la leçon, comme le subalterne après le principal.

Notez que cette apothéose de la critique se rencontre non pas dans une de ces fantaisies à pointe de paradoxe dont les critiques aiment à prendre la récréation, mais dans l'article *Critique* de la *Grande Encyclopédie*, où il s'agissait plutôt d'éteindre ses imaginations personnelles pour laisser la place et la parole à un exposé objectif. Rien d'étonnant dès lors à ce que la critique soit investie par Brunetière du pouvoir de « modifier l'état de l'opinion et de la faire déserter ses idoles. C'est ce que Boileau a fait au XVIIe siècle, et Molière après lui, quand ils ont *diffamé* les précieuses, dépossédé les Ménage et les Chapelain de l'admiration dont ils étaient entourés ». C'est donc Molière que Brunetière, à la manière de Gorenflot, baptise critique, et la victoire de Molière sur

Chapelain, c'est une victoire de la critique sur un ennemi de la critique. Il ne s'agit que de s'entendre.

***

Sous le nom général de critique, Brunetière semble confondre deux opérations sinon inverses, du moins fort différentes, celle qui réalise des *idées* critiques, dont les œuvres d'art seraient une application, et celle qui réalise des œuvres, dont les idées critiques ne sont que le commentaire.

La première est celle des critiques professionnels. Ils trouvent devant eux la masse des livres qu'ils ont lus, ils les classent, ils y mettent de l'ordre, — c'est-à-dire de l'unité et des « idées ». Ces idées, auxquelles ils aboutissent comme au fruit de leur réflexion et de leurs lectures, elles finissent même par leur apparaître comme le fruit le plus authentique et le plus précieux de la littérature. Brunetière, citant avec satisfaction, comme tout le monde, des phrases de Flaubert qui lui paraissent plates ou incorrectes, croit pouvoir conclure que le style de Flaubert bronche toutes les fois qu'il s'agit d'exprimer des idées, ce qui représente, dit-il, la fin la plus haute du métier littéraire. Faute d'avoir atteint cette fin, Flaubert demeure dans le second ordre. On connaît la distinction ordinaire de Faguet entre les poètes qui ont des idées, comme Vigny, et les poètes qui n'ont pas d'idées, comme Victor Hugo. Ceux qui ont des idées ont presque manqué leur vocation : ils eussent pu devenir critiques; si Paris avait une Cannebière... De ce point de vue on établirait cette hiérarchie : écrivains qui n'ont pas d'idées, comme Victor Hugo, écrivains qui ont des idées, mais en désordre, comme Voltaire « chaos d'idées claires », écrivains qui ont des idées, et en ordre, comme Bossuet. La phrase-type de cette critique serait celle de l'abbé Morellet sur Chateaubriand : « Je demande ce que c'est que le grand secret de mélancolie que la lune raconte aux chênes? Un homme de sens, en lisant cette phrase recherchée et contournée, en reçoit-il quelques idées nettes? » La tâche propre de la critique professionnelle, c'est de créer un monde d'idées, de rapports, d'intelligence. Ce qui entre facilement dans ce monde et s'incorpore de soi-même à lui sera d'elle bienvenu.

Cette attitude de la critique française se comprend d'ailleurs assez bien et se rattache par un côté à une réalité solide. Elle s'explique par le rôle considérable qu'a tenu dans notre littérature classique l'expression des idées abstraites. Je crois que c'est Nisard qui, dans son *Histoire*, vraie source et livre d'or trop peu cité de la critique universitaire, a établi les valeurs de la littérature française en fonction de l'abondance, de la clarté et de la justesse de ses idées. « Il n'y a, dit-il, que des idées générales qui enfantent les arts et qui poussent les nations en avant. » Et ailleurs : « C'est par la rareté des idées générales que s'expliquent la facilité de la poésie au XVIe siècle et l'imperfection de l'art d'écrire en vers ». A cette époque « les poètes ne sont pas des penseurs. C'est dans les prosateurs que l'esprit français se manifeste tout entier, parce que là seulement il exprime un grand nombre d'idées générales. » On voit qu'un homme de sens reçoit au moins de la phrase de l'abbé Morellet une idée nette : celle de l'insuffisance des limites de cette critique.

La seconde opération consiste non à se placer au point de vue des « idées nettes », une fois constituées, réalisées, extraites de l'œuvre d'art, mais à coïncider avec le courant créateur de ces idées, avec l'œuvre d'art elle-même. Et celui qui, par position, coïncide le mieux avec elle, c'est son auteur. Il n'exécute pas son œuvre pour se conformer à des idées, mais ses idées apparaissent comme la justification de son œuvre, et il est naturel que cette justification prenne un tour oratoire et passionné. Il peut même arriver que la justification soit antérieure aux œuvres. On a alors la littérature de manifeste. Mais alors il se passe généralement ceci : ou bien cela reste du manifeste, c'est-à-dire de la littérature avortée qui ne compte pas (en France, depuis cinquante ans, on en est encombré) — ou bien les œuvres qui, dans l'école, succèdent au manifeste, ne réalisent presque rien de ce qu'il annonçait, et produisent au contraire ce qu'il ne prévoyait pas : ce fut le cas de la *Défense et Illustration* et celui de la préface de *Cromwell*. La critique par laquelle l'artiste interprète son œuvre une fois formée diffère beaucoup de celle qui, dans un manifeste, lui donnait seulement du courage pour entreprendre, et un plan : ce plan, précisément parce qu'il est fait, ne saurait

cadrer avec ce qui est à faire. Le vrai monument critique de Hugo, ce n'est pas la célèbre *Préface*, qui ne compte que pour les historiens de la littérature, c'est *William Shakespeare*.

En tout cas rien ne s'accorde moins avec le pancriticisme de Brunetière que le XVIIe siècle et surtout que la grande génération classique, celle de Molière, La Fontaine, Boileau et Racine. Il ne faut pas exagérer la portée de quelques répliques dans la *Critique de l'École des Femmes*, ni de la douzaine de vers de La Fontaine, cités de façon fatigante. Racine, au contraire de Corneille ou de Hugo, n'a jamais formulé de théorie dramatique, et c'est jouer sur les mots que de nous dire, comme Brunetière, qu'*Andromaque* c'est de la critique parce qu'elle exprime ce que Racine pensait de la tragédie de Corneille. Même les écrits en vers de Boileau ne sont pas de la critique proprement dite. Les *Satires* attaquent, mais ne discutent pas. *L'Art poétique* couronne l'œuvre de la génération classique et ne la précède pas, et la forme même du vers, l'obéissance aux lois du poème didactique, empêchent l'esprit critique de s'y manifester librement. C'est avec ses écrits en prose et la querelle des Anciens et des Modernes que Boileau débute vraiment dans la critique. Et c'est alors aussi que la génération classique, l'âge classique, entre dans sa phase de critique; qu'après avoir produit et vécu il devient objet d'imitation et de commentaire. L'ombre critique qu'il prolonge va des *Réflexions sur Longin* à *Port-Royal*. Où est donc la critique que lui-même aurait prolongée et appliquée? Et si, « à la base de toute œuvre d'art nous trouvons une opinion, un jugement critique », faudra-t-il exclure de l'art Bossuet, pour qui avoir une opinion c'était de l'hérésie? Bossuet qui eût volontiers fait subir à toutes *Réflexions critiques* le sort de celles de Richard Simon? Bossuet enfin...

***

L'impérialisme de la critique professionnelle tend avec Brunetière simplement à annexer toute la littérature à la critique. Il fait Brutus César. Mais cet impérialisme répond involontairement au césarisme littéraire qui prétend enchaîner la critique à son char. Voltaire, qui est cependant un des

maîtres de la critique française, compare les critiques à des langueyeurs de porcs, image à vrai dire plus acceptable pour les critiques que pour les auteurs. Théophile Gautier, dans la préface de *Mademoiselle de Maupin*, voit en eux les eunuques de la littérature. Il ne faut jamais dire : Fontaine... Quelques années après, le pauvre Théo entrait, comme André de Pavie, pris par les Turcs à Lipari, au sérail, et l'auteur de la fameuse *Préface* devenait vertueux pour la vie, dans le métier non seulement de critique, mais de critique dramatique! « La critique, écrivait Leconte de Lisle, en 1864, à peu d'exceptions près, se recrute communément parmi les intelligences desséchées, tombées avant l'heure de toutes les branches de l'art et de la littérature. Pleine de regrets stériles, de désirs impuissants, et de rancunes inexorables, elle traduit au public indifférent et paresseux ce qu'elle ne comprend pas. » On pense bien que « à peu d'exceptions près » concerne les critiques qui, montés sur le dos du poète, s'en vont criant : « Voilà l'éléphant blanc des éléphants blancs, tous les autres sont des éléphants noirs. »

Le *Journal des Goncourt* entasse les témoignages comiques de l'antagonisme entre les artistes et la critique professorale, de la lutte entre les chantres et les chanoines du Lutrin littéraire. On lit dans le premier volume :

Un éreintement du nommé Baudrillart, dans les *Débats*. Le parti des universitaires, des académiques, des faiseurs d'éloges des morts, des critiques, des non-producteurs d'idées, des non-imaginatifs, choyés, festoyés, gobergés, pensionnés, logés, chamarrés, galonnés, crachatés et truffés, et empiffrés par le règne de Louis-Philippe, et toujours faisant leur chemin par l'éreintement des intelligences contemporaines, n'a donné, Dieu merci, à la France ni un homme, ni un livre, ni même un dévouement.

Faiseurs d'éloges des morts, ce mot dit tout!

Pour la plupart des romanciers, écrit Brunetière, nous ne sommes que ce qu'on pourrait appeler les annonciers de la littérature; et quand nous n'annonçons pas, on croirait, à les entendre, que nous manquons à une espèce de contrat. Passez-moi la casse et je vous passerai le séné, écrivait jadis M. Zola à l'un de ses confrères; et il n'a jamais pardonné ni ne pardonnera à M. Taine de s'être enfoncé dans la recherche des *Origines de la France contemporaine* au lieu d'employer son temps, son talent et ses forces à commenter l'épopée naturaliste des

Rougon-Macquart. C'est ainsi que Hugo ni Balzac n'avaient pas pardonné à Saint-Beuve de s'être moins soucié de la *Cousine Bette* ou des *Misérables* que de ses bonshommes de Port-Royal, comme les appelait Flaubert.

Voilà donc les critiques professionnels en procès avec les artistes, de même que nous les avons vus en procès avec les journalistes. Encore une fois, ne nous frappons pas. La concurrence est l'âme du commerce et la dispute l'âme de la littérature. Les littérateurs sans les critiques, deviendraient ce que deviendrait la production sans les intermédiaires, le négoce sans la spéculation, — et la critique mourrait elle-même sans la critique de la critique. Entrons dans leurs disputes nécessaires, juste autant qu'il faut pour en profiter. Le premier marchand de brioches qui s'installa rue du Croissant écrivit sur sa boutique : *Aux meilleures brioches de Paris!* Un concurrent vint s'établir et mit : *Aux meilleures brioches de France!* Un troisième, pensant qu'il fallait faire comme chez Nicollet, leur disputa la clientèle sous ce drapeau : *Aux meilleures brioches du monde!* Cela ne laissait guère d'espoir à un quatrième. Il vint pourtant et prit simplement cette enseigne : *Aux meilleures brioches de la rue!* Après les prétentions impérialistes de nos trois ambitieuses critiques, nous rencontrerons peut-être celle qui se contentera d'exceller dans sa rue, et de cultiver un petit jardin.

***

Cette critique des maîtres, elle n'est pas une imagination de classification, une fausse fenêtre que nous supposions pour faire pendant à la critique professionnelle. Elle existe au XIXe siècle parallèlement à l'autre. La chaîne critique Chateaubriand, Hugo, Lamartine, Gautier, Baudelaire, Paul de Saint-Victor, Barbey d'Aurevilly, peut se comparer à la chaîne de La Harpe, Villemain, Sainte-Beuve, Taine, Brunetière, Lemaître, Faguet. Chateaubriand a baptisé cette critique. Il l'appelle la critique des beautés. Mais on peut en discerner l'origine dans ce pré-romantisme que sont l'œuvre et la conversation de Diderot. Sainte-Beuve l'a dit :

Avant Diderot, la critique en France avait été exacte, copieuse et fine avec Bayle, élégante et exquise avec Fénelon, honnête et utile

avec Rollin. Mais nulle part elle n'avait été vive, féconde, pénétrante, et, si je puis dire, elle n'avait pas trouvé son âme. Ce fut Diderot qui, le premier, la lui donna... C'est bien à lui que revient l'honneur d'avoir introduit le premier chez nous la critique féconde des beautés, qu'il substitua à celle des défauts.

Tout cela est vrai en gros, bien que s'appliquant davantage, en matière de critique littéraire, à ce qu'aurait pu être Diderot qu'à ce qu'il a été. Malgré les *Réflexions sur Térence*, l'*Éloge de Richardson* et la *Correspondance*, l'œuvre critique originale de Diderot reste un livre de critique d'art, les *Salons*. Nous pouvons imaginer sur ce modèle une admirable critique littéraire, que Diderot seul pouvait réaliser, et qu'il aurait réalisée si le hasard d'une commande (comme celle des *Salons*) et l'*Encyclopédie* en moins le lui avaient permis. Il avait, dit Sainte-Beuve, « au plus haut degré cette faculté de demi-métamorphose, qui est le jeu et le triomphe de la critique, et qui consiste à se mettre à la place de l'auteur et au point de vue du sujet qu'on examine, à lire tout écrit selon l'esprit qui l'a dicté. »

Mais on peut, semble-t-il, faire remonter la chaîne plus haut encore que Diderot. En général, lorsqu'on cherche dans le XVIIe siècle les lignes qui amorcent le XVIIIe, on trouve qu'une de ces lignes commence avec Fénelon. Les écrits critiques de Fénelon sont demeurés une des parties classiques de son œuvre. Personne ne songera à les faire rentrer dans la critique professionnelle, et Brunetière écarte Fénelon de l' « évolution » de cette critique avec toute la mauvaise humeur qu'il témoigne d'ordinaire, comme Nisard, à l'adversaire de M. de Meaux. Devrons-nous nous contenter, comme Sainte-Beuve, d'appeler cette critique de Fénelon « élégante et fine »? (Quant à Bayle qui manquait totalement de goût, à Rollin, scolaire qui manquait d'originalité, ils n'ont rien à voir dans le domaine de la critique littéraire). Il y a, dans la critique de Fénelon, autre chose : il y a cette sympathie profonde avec la puissance créatrice de l'art, sympathie en laquelle on doit voir la substance même de la critique d'artiste, et qui comporte d'ailleurs, pour rançon et pour revers, des antipathies, non moins nettes. L'antipathie de Fénelon contre la poésie française annonce le citoyen de Genève, de même que

l'esthétique civique de Rousseau et de la Révolution est déjà préfigurée dans cette *Lettre à l'Académie* où l'on songerait si peu à la chercher. « Le beau ne perdrait rien de son prix quand il serait commun à tout le genre humain; il en serait plus estimable. La rareté est un défaut et une pauvreté de la nature. » Et surtout la grande figure critique qui se dégage et qui s'impose, à ces origines de la critique d'artiste, c'est celle, en Fénelon, du « critique des beautés » homériques, celle du prélat homéride.

Il y avait un Homère « antique » : celui de Boileau qui sera celui de Leconte de Lisle. Il y avait un Homère « moderne » : celui des précieuses et de la « traduction » de La Motte. (Je laisse de côté Racine qui exigerait une place à part.) Ce qui apparaît de nouveau avec Fénelon, c'est Homère contemporain du monde homérique, contemporain d'hommes vivants et d'hommes simples. « On croit être dans les lieux qu'Homère dépeint, y voir et y entendre des hommes. Cette simplicité de mœurs semble ramener l'âge d'or. Le bonhomme Eumée me touche bien plus qu'un héros de *Clélie* ou de *Cléopâtre*. Les vains préjugés de notre temps avilissent de belles beautés. » Croisez le réalisme de Richardson avec la critique de l'auteur de ces lignes, vous avez la *Nouvelle Héloïse*, écrite par un homme qui disait de Fénelon : « J'aurais été trop heureux d'être son valet de chambre. » Mais avant la *Nouvelle Héloïse* cette transposition de l'*Odyssée* dans le monde du roman avait donné le *Télémaque*, qui fut, ne l'oublions pas, pendant un siècle, le livre le plus classique de la France et de l'Europe. Et le *Télémaque*, écrit « en marge des vieux livres », demeure l'œuvre-type du roman de critique, du premier genre de roman que peut écrire et qu'aime à écrire un critique (le second genre étant la confession personnelle, du type *Volupté*), l'amorce de *Marius l'Épicurien*, de la *Rôtisserie de la Reine Pédauque*, des contes de Jules Lemaître. La « critique des beautés » homériques, c'est en une création esthétique et non en une analyse critique que Fénelon l'a faite. Voilà déjà le courant des *Salons* de Diderot. Vibrer avec l'Homère profond par une sympathie d'artiste, prolonger cette vibration en épousant l'élan vital de la poésie homérique, donner Télémaque et ses aventures comme postérité à Ulysse et à ses « erreurs, »

demeurer cependant dans une grisaille d'intellectualisme didactique qui ne se confond pas avec la grande fresque de la création originale et libre, — voilà ce qui en Fénelon nous désigne le principe — j'allais dire le prince — de la critique des beautés.

L'exemple de Fénelon nous rappelle qu'un artiste, lorsqu'il fait de la critique, exprime ses antipathies autant que ses sympathies. Le *genus irritabile* a même coutume d'exprimer ses antipathies de façon dure et crue. Et quand il s'agit des contemporains, les jalousies d'atelier, les rivalités et les haines inhérentes au métier littéraire, alimentent chez certains artistes un flot d'invectives et de bile auprès duquel la hargne reprochée aux critiques professionnels ne paraît plus que roses et miel. Mais cette « critique des défauts » poussée à la truculence lyrique ne nous retiendra pas. Elle ne compte guère; on peut en dire ce que Victor Hugo disait de l'article de Lamartine sur les *Misérables* : C'est la morsure d'un cygne! Un cygne a mauvaise grâce à mordre, et un poète, un Lamartine s'acquitte de sa vraie fonction critique lorsqu'il introduit Mistral, ainsi que le cygne de *Lohengrin* amène le chevalier d'Elsa.

La critique des défauts dit Faguet, a été inventée par les critiques et la critique des beautés par les auteurs qui éprouvaient le besoin d'être admirés.

Mais quel besoin éprouvent donc les critiques? Serait-ce celui de ne pas admirer? Non, c'est le besoin de régenter.

Le critique des beautés, continue Faguet, s'adresse aux lecteurs pour leur faire comprendre ce qu'il y a d'excellent dans un livre ancien ou nouveau, et pourquoi c'est excellent; et il ne s'adresse pas aux autres auteurs, qu'il est parfaitement inutile d'avertir qu'ils écrivent des choses admirables. Le critique des défauts s'adresse, lui, aux auteurs. Ce n'est pas l'éducation du public qu'il fait, c'est l'éducation des auteurs qu'il tente de faire. Il les prévient, il les avertit, il les prémunit. Son office est de savoir, étant donné le tempérament d'un auteur, le défaut où il doit tomber, mais dont il est capable de se garantir, pour peu qu'il y mette de diligence; celui au contraire où il est inévitable qu'il donne, mais dont encore il peut au moins dissimuler et atténuer un peu la gravité.

Et Faguet en conclut que le critique des défauts est bien plus utile, parce qu'il est un véritable collaborateur. Cela figure au quatrième volume de ses *Propos Littéraires*, et c'est

écrit au sujet de M. Doumic, dont Faguet déclare qu'il est « le collaborateur un peu rude des meilleurs auteurs du temps présent ». On voit que si les critiques professionnels se louent réciproquement d'appliquer à ces intrigants d'auteurs la critique des défauts, ils n'hésitent pas à user réciproquement quand il s'agit de leurs propres écrits, de la critique des beautés. Cela se passerait-il à la cuisine de la critique comme à celle de la compagnie? Sur le bœuf qui, bouilli, forme pour le soldat une nourriture un peu rude, les cuisiniers n'ont pas manqué de prélever pour eux l'épaisseur d'entrecôtes curieusement et amoureusement grillées.

Pourtant le bouilli, à la rigueur, nourrit tout de même le soldat, tandis que l'influence de cette « critique des défauts » sur les auteurs est, non inutile, mais plus discutable que ne le prétend Faguet. La bouteille d'encre rouge qui sert à annoter des copies d'écolier se révèle fort insuffisante devant le monde des livres, qui est d'un autre ordre. C'est au métier de professeur de rhétorique que s'appliquent ces lignes de Faguet. Si les auteurs avaient écouté les professeurs de rhétorique, la littérature française en serait encore à Campistron. La fonction vraiment supérieure de la critique ne consiste pas à faire ce médiocre métier, mais bien à laisser tomber les œuvres qui ne valent rien et à comprendre non seulement les chefs-d'œuvre, mais, ce qui est plus difficile, le jeune, le nouveau dans leur libre élan créateur. Le professeur peut faire ce que font les élèves, et mieux qu'eux, leur donner des corrigés : ce n'est pas le cas du critique. Et la critique des beautés y réussit mieux que la critique des défauts le correcteur de copies ne saurait oublier qu'en passant du monde des élèves au monde des écrivains il aborde une réalité nouvelle, qui est simplement le génie. Un professeur n'a pas à tenir compte du génie, un critique, lui, doit vivre dans un monde où le génie existe, au même degré que le corps nu existe pour le sculpteur ou la lumière pour un peintre. Et il ne s'agit pas seulement ici du génie individuel (rare dans le monde littéraire) mais du génie profond et vivant d'un genre, d'une époque, d'une religion. Ce n'est pas un hasard si la « critique des beautés » ne prend, avec ce nom, conscience d'elle-même que dans un livre qui s'appelle le *Génie du Christianisme*. La familia-

rité avec le génie, l'amour et le respect du génie, par conséquent l'enthousiasme, voilà les vraies nécessités de cette critique.

***

La critique des beautés, en entretenant l'enthousiasme, conserve l'âme même de la critique, une âme perpétuellement en danger de périr ou de s'assoupir dans l'automatisme inévitable du métier. Le critique qui ne fait que gémir sur les défauts, qui couvre d'un crayon rageur les marges des livres, c'est généralement un critique en état de démission. On fait d'abord de la critique par goût de ce qui est beau, puis on continue à en faire par dégoût de ce qu'on ne trouve pas beau, et on ne trouve plus rien de beau. « Nous eûmes longtemps neuf Muses, dit Voltaire. La saine critique est la dixième. » Et il la fait figurer à la porte du Temple du Goût. La critique est d'abord une Muse pareille aux autres, et aussi belle, leur sœur, mais d'un père mortel et non d'un père divin, comme Clytemnestre était la sœur d'Hélène. Seulement elle risque de vieillir vite, et on en arrive à voir, gardienne de la porte du temple, une vieille concierge irritée dont ses neuf sœurs se moquent volontiers.

Heureusement les Muses ne dédaignent pas de prendre parfois sa place, ou de lui communiquer la nourriture qui les laisse jeunes, cette ambroisie qu'est l'enthousiasme créateur. Avec Chateaubriand, Lamartine, Hugo, Baudelaire, la critique des grands artistes, laissant les professionnels travailler durant les six jours ouvrables, nous donne, le septième jour, nos vêtements de fête devant la beauté. Les bandes de pourpre à ces vêtements de fête, ce sont les images.

La critique implique un art des comparaisons, et quand les comparaisons ne sont pas seulement un art, mais de l'art, on a les images. Les romantiques ont eu ce mérite de tremper la critique dans un bain d'images, ces belles images que Sainte-Beuve a gardées de son passage dans la maison des poètes, et dont une critique vivante se passerait aujourd'hui difficilement. Le grand secret de mélancolie n'apportait à l'abbé Morellet aucune « idée claire » (et la note de l'abbé symbolise bien le coup d'encre rouge dans la marge de la copie qu'on

livrera aux risées de la classe, — la « critique des défauts » qui se pratique en rhétorique). Mais lorsque par exemple Chateaubriand appelle les œuvres d'Homère, de Dante, de Shakespeare, de Rabelais, « les mines ou les entrailles de l'esprit humain », nous avons mieux qu'une idée claire. Une image d'une suggestion infinie qui prend par le dedans, en leur essence commune, Homère, Dante, Shakespeare et Rabelais, et en même temps l'esprit humain lui-même. En les prenant par le dedans, elle les prend et les rend comme une *nature*.

Il chanta l'arbre vu du côté des racines.

Elle nous fait sensible dans les réalités spirituelles ce poids d'entrailles qui donne une force infinie à une statue de Michel-Ange. Éclair du génie qui l'a elle-même dictée, elle est de plus consubstantielle au génie même des maîtres dont elle s'efforce d'exprimer l'être. S'il y a des « mines ou des entrailles » de la critique, ce sont ces intuitions ou ces images.

Le *Génie du Christianisme* ne nous garde aujourd'hui rien de plus vivant que ses admirables pages de critique littéraire, auxquelles, d'ailleurs, les critiques professionnels les plus hostiles à Chateaubriand, Sainte-Beuve, Faguet, Lemaître, ont rendu hommage. On peut dire qu'il a fondé la critique romantique, tout en conservant, par ses liaisons classiques, par ses tendresses raciniennes, louis-quatorziennes, la sympathie des traditionalistes, des Fontanes, des Joubert et de leurs descendants. (Notons d'ailleurs que Chateaubriand, qui a su imiter largement et intelligemment dans ses *Mémoires* et la *Vie de Rancé* la prose de Hugo et de Michelet, ne parle des romantiques que sur le ton irrité d'un vieux rival mauvais joueur.) L'idée qui animait le *Génie du Christianisme*, c'était la grande idée de la critique romantique, non seulement du romantisme français, mais du romantisme européen : sympathiser esthétiquement et intuitivement avec un *génie*, sympathiser de l'intérieur parce qu'on en est spirituellement, le voir de l'extérieur parce qu'on n'en est pas réellement, — demeurer assez en lui pour le sentir, être allé suffisamment hors de lui pour le comprendre. Inclinez un peu cela du premier côté, vous avez le *Génie du Christianisme*; inclinez-le un peu du

second, vous avez *Port-Royal*. Mais s'il est un livre qui n'aurait pu être écrit sans le *Génie du Christianisme*, sans le génie de ce *Génie*, c'est bien *Port-Royal*, et Sainte-Beuve eût pu trouver un coin de son *Chateaubriand* pour payer cette dette. Souvenons-nous des lignes de Sainte-Beuve lorsqu'il fait remonter ce genre de critique à Diderot et qu'il en voit le caractère dans la « faculté de demi-métamorphose » et le don de lire tout écrit « selon l'esprit qui l'a dicté ». *Demi* est le mot important : la demi-métamorphose donne le *Génie du Christianisme* et *Port-Royal*, là où la métamorphose complète donnait le chrétien du XVIIe siècle, et l'absence de métamorphose la critique voltairienne. Et qu'est-ce que ce don de lire tout écrit *selon l'esprit qui l'a dicté*, sinon la puissance d'en trouver le « génie »?

Cette critique de demi-métamorphose s'oppose à la critique de goût qui est la critique spontanée, et aussi à la critique du « juger, classer, expliquer » qui est la critique professionnelle. Coïncidant avec un *Génie*, *Génie du christianisme*, *Génie de Port-Royal*, *Génie* d'un peuple (souvenez-vous du *Tableau de la France* de Michelet), d'une littérature ou d'un homme, on peut l'appeler critique d'intuition ou de sympathie. Laissons de côté ce merveilleux entre-deux ou plutôt entre-trois des trois critiques qu'est le *Port-Royal*. Cherchons la critique d'artiste dans son œuvre la plus caractéristique, la plus exclusive, la plus intransigeante, — de même que la figure exclusive et intransigeante de la critique professionnelle qu'était la critique de Brunetière nous a retenu naguère de préférence. Nous la trouverons dans le *William Shakespeare* de Victor Hugo.

***

William Shakespeare passe aux yeux des critiques professionnels pour une œuvre entièrement insane. Pour Brunetière, cette incursion de Hugo dans le domaine de la critique devait ressembler assez à ce qu'eût pu être une incursion de Brunetière lui-même dans le domaine de l'ode, si, en comptant bien ses syllabes sur ses doigts, il eût dû en composer une sous peine de la hart. Quand on parle ordinairement de Victor Hugo critique, c'est en se référant au manifeste de 1827,

la Préface de *Cromwell*. Et il faut avouer que, lorsque l'on considère le *Lycée* de La Harpe comme la première œuvre de grande critique qui ait paru en France, on doit être plutôt scandalisé par un pot-pourri comme *William Shakespeare*, où il y a de tout, les salades de noms tirés du *Moreri*, l'Océan, les tables tournantes, la politique, la prophétie, toute la littérature humaine, et même Shakespeare, et surtout, partout, toujours, et formidablement, Hugo. La faculté de demi-métamorphose dont parle Sainte-Beuve devient une métamorphose entière, comme la demi-lune de Mascarille, une métamorphose de tout en la poésie et de toute la poésie en Hugo.

La place centrale est occupée par ce que l'on pourrait appeler, en jargon de critique, la théorie des treize génies. Treize Égaux marquent « les cent degrés du génie », ce sont Homère, Job, Isaïe, Ezéchiel, Lucrèce, Juvénal, Tacite, Jean de Patmos, Paul de Tarse (les deux noms sont laïcisés), Dante, Rabelais, Cervantès, Shakespeare. Hugo en fait treize portraits éblouissants, et voici comment il les fait. Il se met entre deux glaces. Il voit treize Victor Hugo, et il les désigne du doigt sous les noms Shakespeare, Cervantes, Rabelais, etc. Juvénal signifie les *Châtiments*, Job signifie l'*Exilé*, Patmos signifie *Guernesey*, Tacite signifie l'ennemi de Napoléon III. Hugo note qu'Eschyle faisait des calembours. D'où le sait-il? De cela, qu'Hugo en fait. Le nombre treize

Et ce noir chiffre treize est resté redoutable!

est-il choisi au hasard? Hugo invite à son banquet colossal treize statues des Commandeurs, mais elles ne sauraient, sans porter malheur, rester treize à table. Treize signifie quatorze, puisqu'il y a l'amphitryon, placé au milieu, qui préside, et qui ne voit d'ailleurs dans les treize que ses images de pierre. S'il boit à Tacite, entendons : je bois à l'auteur de *Napoléon le Petit!*

Les tours de Notre-Dame étaient l'H de son nom!

Mais l'H du premier génie, Homère, n'est que l'ombre projetée par l'H monumental du dernier. Il y a eu deux Eschyle, l'Eschyle ancien, Eschyle, et l'Eschyle moderne, Shakespeare. « Reste, ajoute Hugo, le droit de la Révolution française, créatrice du troisième monde, à être représentée dans

l'art. » Ce droit, dont elle a usé dans le monde de la matière en se faisant représenter par Napoléon, croyez qu'elle ne l'a pas laissé périmer dans le domaine de l'art; *William Shakespeare* est là, ce qui signifie : Hugo est là...

On pourrait pousser loin l'ironie. Elle conserve sa fonction utile de mise au point, mais elle devient vite inintelligence, et la mise au point de l'ironie elle-même c'est l'intelligence vraie. Il est entendu que Hugo était orgueilleux. Convenons qu'il avait quelque raison de l'être. Et en tout cas il y a une forme de l'orgueil beaucoup plus intolérable que celle-là. C'est celle qui empoisonne perpétuellement la critique, et qui consiste à juger et à jauger le génie selon les mesures dont nous usons pour nous-mêmes et pour le commun des hommes, à porter dans les « mines et entrailles de l'esprit humain » le mètre dont on aune le drap, à employer les mêmes mots et les mêmes idées pour réaliser Racine, Voltaire, Rousseau, Chateaubriand, Hugo et le journaliste du coin ou l'utilité d'Académie.

Il y a dans *William Shakespeare* comme dans tout livre, dans tout tableau qui existent vraiment, un *parti pris*. Hugo l'exprime ainsi : « A l'occasion de Shakespeare, toutes les questions qui touchent à l'art se sont présentées à son esprit. » Artiste il s'est expliqué sur l'art. Homme de génie il s'est expliqué sur le génie avec génie. Homme partial il s'est expliqué avec partialité. Il a parlé mal de ce qu'il ne savait pas et admirablement de ce qu'il savait, et c'est le cas des critiques professionnels eux-mêmes.

Hugo ramène tout l'art littéraire à un Sénat d'Égaux composé de quatorze Hugos. Les traits qui lui servent à caractériser Shakespeare, tout aussi bien que ses douze prédécesseurs, ils sont constitués par les figures mêmes de la création artistique telle qu'il l'expérimente en lui. Et il éprouve cette création comme un mystique éprouve Dieu, comme un philosophe éprouve l'être. *Sentimus, experimur nos artifices esse.* Ces traits ne sont pas plus des portraits que le Jonas et l'Isaïe de la Sixtine ne nous rendent la figure des personnages bibliques. Dans ses Prophètes et ses Sibylles Michel-Ange a projeté l'élan créateur qui l'avait poussé, lui, son corps et son âme, sa main et sa brosse, sur ces échafaudages : celui que réellement ils annoncent, par le visage qu'il leur a donné, ce n'est

pas le Christ irrité du *Jugement*, c'est Michel-Ange lui-même. Et ce qui a bourgeonné en la chair et en la conscience passagères de Michel-Ange, c'est le génie de l'humanité créatrice. Ainsi ces Prophètes, dont Shakespeare n'est que le plus grand, Hugo ne les a vus que comme les annonciateurs de Hugo. Et il les a peints comme il les a vus. Mais Hugo lui-même, et ce que nous appelons en un langage de myope l'orgueil démesuré de Hugo, cela ne figure que des coupes arbitraires sur l'élan de l'art, sur la force créatrice du génie, sur l'être impersonnel ou sur-personnel qui dépose et dépasse les corps, les noms, les œuvres. Et cet être, dans *William Shakespeare*, il passe devant nous comme l'esprit devant la face d'Ézéchiel. Tout mot, là aussi, paraît vain devant celui-ci : Il existe!

La critique aurait bien tort de se scandaliser d'un tel parti pris, puisque, lorsqu'elle veut, elle aussi, se réaliser et se voir dans l'élan d'un être qui se meut, elle est obligée de recourir au même parti pris. Nous l'avons reconnu dans l'*Évolution de la Critique* de Brunetière. Pourquoi Brunetière fait-il de La Harpe le fondateur de la critique française? Parce que La Harpe est le premier-critique professeur, le premier critique oratoire, le premier critique enchaîneur. Et comme Fénelon n'est rien de tout cela, Brunetière l'exclut de sa chaîne critique avec autant de dédain que Hugo exclut Racine de la chaîne des Treize. De quoi est faite par Brunetière la chaîne critique? Elle est faite des grands professeurs. Qui annonce-t-elle de partout? Qui appelle-t-elle comme son achèvement? La critique ordonnée et éloquente de Brunetière. A quoi aboutit l'évolution de la critique française? A la critique de l'évolution, à la conscience de l'évolution de la critique et de l'évolution des genres, à Brunetière, — comme le génie des Treize aboutissait à la conscience du génie de Hugo, comme les treize génies fermaient leur cercle en Hugo. L'ironie n'est ici qu'à la surface de mon langage, elle n'est pas au fond de ma pensée; je ne sens en elle qu'une certaine ligne serpentine de l'intelligence. Si on en arrête le mouvement, on se moquera de Hugo ou de Brunetière. Si on en suit le mouvement, on verra que leur illusion prend un caractère positif et bienfaisant qui lui fait produire de l'être, qui aboutit à des clartés nouvelles, chez l'un sur les secrets du génie, chez l'autre sur le laboratoire de

la critique. Sans parti pris on ne réalise rien. Faisons néanmoins cette distinction que cette attitude de Hugo s'accorde avec l'énormité candide de son moi, tandis que le *William Shakespeare* de Brunetière fait un savoureux contraste avec le zèle maladif dont il poursuivait le moi dans tous les coins et recoins littéraires, comme une tête-de-loup les araignées.

La critique spontanée se répand dans la conversation, la critique professionnelle devient vite de l'histoire littéraire, la critique d'artiste tourne bientôt à l'esthétique générale. La critique ne reste de la critique pure qu'en résistant à ces trois inévitables pentes, ou bien, ce qui vaudrait mieux, en essayant de les suivre successivement toutes trois, d'en chercher la ligne de faîte commune. L'objet de *William Shakespeare* c'est l'art. D'un bout à l'autre, ce que Hugo cherche à formuler c'est une racine élémentaire, ou mieux une idée platonicienne de l'art, telle qu'il en éprouve dans son génie l'intuition profonde, et telle qu'elle puisse s'exprimer indifféremment par l'un ou l'autre des treize ou plutôt des quatorze génies, comme la substance spinoziste s'exprime toute en l'un quelconque de ses attributs.

La nature, dit-il, plus l'humanité, élevées à la seconde puissance, donnent l'art. Voilà le binome intellectuel. Maintenant remplacez A + B par le chiffre spécial à chaque grand artiste et à chaque grand poète, et vous aurez dans sa physionomie multiple et dans son total rigoureux, chacune des créations de l'homme.

Cela va très loin, et Hugo y marque le pic inaccessible ou la pointe de diamant qui domine en effet toute la critique : transporter dans l'ordre de l'art le grand problème leibnitzien, chercher non pas seulement une algèbre de la qualité, mais une algèbre de cette qualité de la qualité, de cette vie de la vie qu'est le génie, faire coïncider la critique avec cette algèbre, poser des équations qu'il suffirait de chiffrer pour que ce chiffre réalisât tel art particulier, tel génie individuel; mais l'équation pure, l'équation non chiffrée correspondant toujours à une connaissance plus haute, à la fois plus abstraite et plus réelle, plus proche des mines et des entrailles de l'esprit humain, plus intuitivement unie à son élan créateur. Nous sommes ici à vrai dire moins dans l'algèbre de la critique que dans sa mystique : mais rien de vivant qui ne comporte une mystique.

Qu'une telle critique soit celle-là même qui s'installe au foyer le plus intérieur de l'art, d'autres exemples nous en donneraient encore l'assurance. En lisant ces lignes de Hugo et le commentaire qui les suit, on aura pensé peut-être à Paul Valéry. Et en effet *l'Introduction à la Méthode de Léonard de Vinci* (avec la *Digression* qui l'accompagne maintenant) est bien conçue de manière analogue à *William Shakespeare*, et elle tend au même but. Seulement le parti est encore plus franc. Valéry prévient son lecteur que son Léonard n'est pas Léonard, mais une certaine idée du génie pour laquelle il a emprunté seulement certains traits à Léonard, sans se borner à ces traits et en les composant avec d'autres. Ici et ailleurs, le souci de Valéry c'est bien cette algèbre idéale, ce langage non pas commun à plusieurs ordres, mais indifférent à plusieurs ordres, qui pourrait aussi bien se chiffrer en l'un qu'en l'autre, et qui ressemble d'ailleurs à la puissance de suggestion et de variation que prend une poésie réduite à des essences. *L'Introduction à la Méthode de Léonard*, pas plus que d'autres œuvres de Valéry, n'aurait sans doute été écrites, s'il ne lui avait été donné de vivre avec un poète qui, lui aussi, avait joué sa vie et sa pensée sur cette impossible algèbre et cette ineffable mystique. Ce qui était présent à la méditation de Valéry et de Mallarmé l'était aussi à celle de Hugo. La critique pure naît ici des mêmes sources glacées que la poésie pure. J'entends par critique pure la critique qui porte non sur des êtres, non sur des œuvres, mais sur des essences, et qui ne voit dans la vision des êtres et des œuvres qu'un prétexte à la méditation des essences.

Ces essences, j'en aperçois trois. Toutes trois ont occupé, ont inquiété Hugo, Mallarmé, Valéry, leur ont paru le jeu transcendant de la pensée littéraire. Le génie, le genre, le Livre.

Le génie, c'est à lui que sont consacrés *William Shakespeare* et l'*Introduction*. Il est la plus haute figure de l'individu, le superlatif de l'individuel, et cependant le secret du génie c'est de faire éclater l'individualité, d'être Idée, de représenter, par-delà l'invention, le courant d'invention.

Ce qui, en littérature, figure, au-dessus même du génie individuel, cette Idée, et sous lui le courant qui le porte, ce sont ces formes de l'élan vital littéraire qu'on appelle les genres. Brunetière a eu raison de voir là le problème capital de la

grande critique, dont une théorie des genres doit rester la plus haute ambition. Son tort a été d'en confondre le mouvement avec une évolution calquée sur une évolution naturelle, dont une science mal apprise lui fournissait les éléments arbitraires et sommaires; et surtout d'avoir cru que cette théorie devait servir à fournir des consultations, dont la critique pouvait faire bénéficier utilement les auteurs présents. Mais il est certain que les genres sont, vivent, meurent, se transforment, et les artistes, qui travaillent dans le laboratoire même des genres, le savent encore mieux que les critiques. « L'épopée, dit Victor Hugo, a pu être fondue dans le drame, et le résultat c'est cette merveilleuse nouveauté littéraire qui est en même temps une puissance sociale, le roman. » C'est vrai, et quand on a écrit les *Burgraves*, la *Légende des siècles* et les *Misérables*, on met sous cette vérité bien des réalités intérieures que les critiques n'y mettent pas. « Aristophane, écrit-il ailleurs, aimait Eschyle par cette loi d'affinité qui fait que Marivaux aime Racine. Tragédie et comédie faites pour s'entendre. » Quel critique de profession penserait et dirait mieux? Mallarmé n'a fait de la poésie que pour préciser l'essence de la poésie, il n'est allé au théâtre que pour chercher cette essence du théâtre, qu'il lui plaisait de voir dans le lustre.

Enfin le Livre. La critique, l'histoire littéraire ont souvent le tort de mêler en une même série, de jeter en un même ordre ce qui se dit, ce qui se chante, ce qui se lit. La littérature s'accomplit en fonction du Livre, et pourtant il n'y a rien à quoi l'homme des livres pense moins qu'au Livre. Le Livre, c'est une invention de l'esprit humain, une date et une histoire, comme Shakespeare et comme la tragédie. Hugo avait écrit en partie sur ce thème *Notre-Dame de Paris*. Mais lisez toute la fin du prodigieux IVe livre de *William Shakespeare*, consacré à Eschyle (dont Hugo n'a peut-être pas lu dix pages), un des chefs-d'œuvre de la langue et de la critique françaises. Eschyle c'est le mouvement d'Eschyle, et le mouvement d'Eschyle c'est celui de ses tragédies, qu'il ne faut pas arrêter à leur retentissement sur le public athénien, mais voir arriver jusqu'à nous, à travers les mutilations, les accidents, l'imprimerie. Et voici ce mouvement :

Avant l'imprimerie, la civilisation était sujette à des pertes de

substance. Les indications essentielles au progrès, venues de tel philosophe ou de tel poète, faisaient tout à coup défaut. Une page se déchirait brusquement dans le livre humain. Pour déshériter l'humanité de tous les grands testaments des génies, il suffisait d'une sottise de copiste ou d'un caprice de tyran. Nul danger de ce genre à présent. Désormais, l'insaisissable règne. Rien ni personne ne saurait appréhender la pensée au corps. Elle n'a plus de corps. Le manuscrit était le corps du chef-d'œuvre. Le manuscrit était périssable, et emportait avec lui l'âme, l'œuvre. L'œuvre, faite feuille d'imprimerie, est délivrée. Elle n'est plus qu'âme. Tuez maintenant cette immortelle! Grâce à Gutenberg, l'exemplaire n'est plus épuisable. Tout exemplaire est germe, et a en lui sa propre renaissance, possible à des milliers d'éditions; l'unité est grosse de l'innombrable. Ce prodige a sauvé l'intelligence universelle. Gutenberg, au xve siècle, sort de l'obscurité terrible, ramenant des ténèbres ce captif racheté, l'esprit humain...

Chose lamentable à dire, la Grèce et Rome ont laissé des ruines de livres. Toute une façade de l'esprit humain à moité écroulée, voilà l'antiquité. Ici, la masure d'une épopée, là une tragédie démantelée; de grands vers frustes enfouis et défigurés, les frontons d'idées aux trois quarts tombés, des génies tronqués comme des colonnes, des palais de pensée sans plafond et sans porte, des ossements de poèmes, une tête de mort qui a été une strophe, l'immortalité en décombres. On rêve sinistrement. L'oubli, cette araignée, suspend la toile entre le drame d'Eschyle et l'histoire de Tacite.

On sait jusqu'à quels paradoxes Mallarmé a poussé l'hallucination du Livre. Et de l'œuvre critique de ce grand artiste qu'est Anatole France, de la *Vie Littéraire*, la note qui demeure la plus profonde, n'est-ce pas ses méditations sur les livres?

De cette page de Hugo que je viens de citer, on pourra toujours répéter la phrase immortelle de l'abbé Morellet, et dire que cela ne nous fait pas concevoir d'idées nettes et nouvelles. Nous savons bien, avant de l'avoir lue, que beaucoup d'œuvres de l'antiquité se sont perdues, et que l'imprimerie nous permet d'espérer leur conservation indéfinie. Oui, mais encore une fois cela nous apporte des images. Et l'on peut bien écrire des belles images romantiques ce qu'on a écrit si souvent des élégantes phrases classiques, qu'elles ajoutent au patrimoine de l'esprit humain en formulant mieux que personne la pensée de tout le monde. Ce que ces phrases, ces sensations, ces images sur le Livre, ajoutent ici à notre patrimoine, c'est une conscience nette, et, mieux encore, une vision intense de ce patrimoine. Il serait d'une basse jalousie de boutique de bannir de la

critique, comme Platon bannissait Homère, la race divine des porteurs d'images.

J'ai pris comme exemple *William Shakespeare*, qui est un livre type. Mais on tirerait de Lamartine, et surtout du *Cours Familier de Littérature*, un volume de critique géniale (je veux dire de critique faite par le génie) qui vaudrait *William Shakespeare*. Quiconque écrit et écrira sur *Mireille* restera tributaire des célèbres articles de 1857.

Enfin ce serait le sujet d'un beau livre que la définition de la critique romantique, et que l'histoire de cette critique, depuis Chateaubriand jusqu'à l'heure présente, où nous la voyons, avec un romantisme ardent, s'attaquer au romantisme comme elle s'était attaquée autrefois au classicisme. Et c'est très naturel. La critique professionnelle (avec son retard obligatoire d'une génération) ayant incorporé le romantisme à la chaîne littéraire, il fallait bien que la critique anti-professionnelle, anti-universitaire, se fît anti-romantique. Pour combattre on a besoin non seulement d'un ennemi, mais d'un drapeau; le classicisme avait l'avantage d'être mort et de ne plus fournir qu'une étoffe et une hampe dociles avec lesquels on peut exécuter de beaux moulinets.

Cette critique d'artiste, comme la critique professionnelle, nous l'avons vue surtout dans son contact avec le passé, ou plutôt avec le courant de l'art éternel. Trouve-t-elle les mêmes difficultés que la critique professionnelle devant les œuvres du présent? Oui et non.

Les articles sur *Mireille* restent le type idéal et presque unique du génie introduit d'un coup dans la lumière par un génie contemporain. Et cependant la solidarité et les sympathies d'écoles, la communauté de vues et d'art, qui relient les divers groupes et les diverses familles d'artistes, au cours d'une même génération, impliquent bien des services de ce genre. Nombreux sont les écrivains qui sont lancés par des articles de confrères illustres. A ces articles sont venus s'ajouter les prix, par lesquels des auteurs généralement arrivés en accouchent de jeunes à la gloire; mais enfin un vote n'est de la critique que dans la mesure où un silence peut être éloquent : tenons-nous en à ce qui est écrit.

Ce qui est écrit mérite souvent le terme un peu restreint par lequel nous avions désigné d'abord toute la critique d'artiste, celui de critique d'atelier. On ne songerait pas, certes à l'appliquer aux articles sur *Mireille* : c'est que précisément ni Lamartine, ni Mistral ne sont des gens d'atelier, d'école; nous passons avec eux dans un monde homérique, et le Mâconnais s'adresse au Maillanais comme Alcinoüs à Ulysse. Mais la critique de nos ateliers littéraires, de nos vrais ateliers parisiens nous apporte des produits plus mêlés. C'est moins en échange de paroles ailées que des échanges tantôt de séné et de casse, tantôt de flèches et de cailloux. Tant qu'elle n'est qu'encouragement des anciens aux jeunes, ou bien étude respectueuse d'un débutant qui sert de *famulus* au maître, elle joue un rôle modeste, mais utile, elle donne aux lettres, avec une courtoisie et une gratuité appréciables, cette publicité dont la littérature ne peut pas plus se passer que les autres professions. Mais les ateliers tendent à devenir des chapelles, les chapelles à devenir des bastilles. Ceux qui connaissent leur géographie littéraire savent que le monde de la plume comporte à Paris une étrange variété de quartiers séparés par des chaînes, dominés par des tours, d'où toutes sortes de diurnales tombent comme plomb fondu et flèches barbelées. La critique d'atelier c'est la critique des partis littéraires; la République des Lettres implique du côté du cœur la rive gauche, et du côté de la main la rive droite; le cœur est chaud, la main est leste; vue de la rive droite la rive gauche c'est l'Odéon, et vue de la rive gauche la rive droite c'est la Foire sur la place. Et à ces deux divisions classiques s'en ajoutent bien d'autres fort compliquées. Tout cela c'est la vie de la critique d'artiste. C'est même la vie de la critique tout court, puisque nous l'avons vue divisée en trois quartiers rivaux, de l'un à l'autre desquels régnait l'incompréhension et pleuvaient les épigrammes. Ne nous plaignons pas qu'il y en ait trois. Ajoutons-en même un quatrième, un libre faubourg, une banlieue, des maisons dans la forêt, pour les formes de critique qui paraîtront rentrer mal dans notre ville aux trois quartiers.

ALBERT THIBAUDET

LE JARDIN DU DIABLE[1]

XIX

Alors il revécut pour la millième fois les pensées et les passions de cette époque lointaine de sa vie.

La clairière devint confuse et s'évanouit. Il était étendu sur l'herbe d'un parc de Londres et la confession de Mavis bourdonnait dans ses oreilles, dominant le chaos de son esprit. Il lui semblait que le petit monde imaginaire où il avait vécu jusqu'ici s'en était allé en morceaux et qu'en échange l'immensité du monde réel lui avait été laissée. Il était comme écrasé par la pensée de sa vastitude inexplorée, de ses pays nombreux, de ses myriades de races. Et pourtant, si grand qu'il fût, il n'était pas assez grand pour que cet homme et lui pussent y respirer ensemble.

Cette certitude devint bientôt accablante. Vivre dans ces conditions nouvelles lui était devenu insupportable. Et une détermination solide grandit en lui, celle de se dresser devant son ennemi et de lui faire rendre compte. Il fallait que ça finisse par une rencontre d'homme à homme. Il fallait lui dire ce qu'il pensait de lui, lui jeter de basses injures, le dépouiller de tout reste de dignité et le frapper. Quelques coups méprisants suffiraient, un revers de main sur son museau, des cinglements de canne, un coup de pied au derrière quand il se tournerait. Il était trop faible, trop méprisable pour qu'on pût se battre avec lui.

Son esprit se refusait à rien envisager au delà. A quelque profondeur et dans quelque obscurité qu'il exerçât son acti-

1. Voir la *Revue de Paris* des 1er, 15 juillet, 1er et 15 août.

vité sous la surface de sa conscience, il ne lui donnait pas d'autres directives que celles-là.

La première nuit qui suivit la confession de sa femme, il dormit longtemps et à poings fermés. Lorsqu'il se réveilla au matin, avec une sensation de rafraîchissement et de vigueur, sa résolution d'avoir une explication avec Mr. Barradine avait pris une rigidité de fer. Mais il n'avait fait aucun progrès en ce qui concernait le moyen d'exécuter sa résolution.

Alors, comme il songeait à la confession de sa femme, à tout ce à quoi elle avait simplement fait allusion comme à tout ce qu'elle avait explicitement déclaré, il se rappela qu'au début de sa liaison avec Mr. Barradine, le bois qui s'étendait près de Long Ride avait été leur lieu de rendez-vous, qu'il l'avait rencontrée là et l'avait emmenée lentement sous les arbres jusqu'à la maison de la procureuse. Et il eut une inspiration. Il fallait envoyer une lettre au nom de sa femme, dès que M. Barradine serait revenu à l'Abbaye : « Venez me trouver dans le fourré de West Gate. Je voudrais vous exprimer ma reconnaissance... » ou « Je voudrais vous remercier encore une fois... » quelque chose dans ce genre. « Venez me trouver au bout de North Ride, près de l'endroit des Hérons. Je serai là, si possible, demain à 4 heures. Sinon demain, le jour suivant. Mavis. »

Il écrivit une lettre à peu près dans ces termes, d'une écriture qui ressemblait suffisamment à celle de sa femme. Oui, cela le ferait venir. Le vieux démon n'aurait pas de soupçon.

Puis une pensée lui vint qui lui donna froid dans le dos. Elle lui apportait du plus profond de lui-même un avertissement terrible. Cette lettre demeurerait après. Si M. Barradine ne la détruisait pas — et il était très probable qu'il ne le ferait pas — on la retrouverait après. Mais après quoi?

Il décida qu'il irait secrètement en Hampshire, sans mettre personne au courant et, s'arrêtant à un endroit favorable près de l'Abbaye, il attendrait jusqu'à ce que le hasard l'eût mis face à face avec cet homme. Oui, ça marcherait comme ça. Presque aussitôt il choisit le bois de Hadleigh comme étant l'endroit où il fallait se cacher. On eût dit que son instinct lui avait indiqué ce bois de préférence à un autre endroit plus

rapproché de l'Abbaye, et son instinct maintenant lui commandait d'aller là et pas ailleurs. C'était une route tout indiquée pour aller à beaucoup d'endroits; le bois était plein de bonnes cachettes et, bien qu'assez traître avec ses fourrés épais qui se terminaient d'une façon inattendue sur des espaces découverts, Dale le connaissait comme sa poche. Il pouvait s'y étendre confortablement ou y ramper avec précaution, voyant tout sans être vu. Et il n'aurait pas longtemps à attendre que ce beau monsieur passât en allant à l'Abbaye ou en en venant.

Il avait trouvé. C'était la bonne idée et il tira ses plans en conséquence. Il commença par mettre en gage sa montre et sa chaîne d'argent et se procura ainsi un peu d'argent sans importuner personne. La boutique du prêteur sur gages se trouvait dans Chapel Street et, poursuivant sa route le long d'Edgware Road, il prit une rue étroite pour découvrir une boutique où il pût se procurer de vieux vêtements. Maintenant encore, on eût dit que c'était un instinct qui le guidait, car il ne connaissait pas Londres et ne savait pas où il fallait chercher les boutiques de fripiers. Il allait toujours cependant, remarquant que les maisons étaient misérables, et se sentant certain de découvrir bientôt ce qu'il lui fallait. Et il le trouva en effet. Il se trouva brusquement au milieu de vêtements d'occasion. Toutes les boutiques de chaque côté de la rue lui faisaient des invites; la rue entière dans ce bout sordide s'efforçait de lui venir en aide. Pour quelques shillings, il acheta exactement ce dont il avait eu l'idée, des vêtements bien amples faits de toile sombre, une salopette qui avait été portée par quelque ouvrier, avec deux vastes poches à l'intérieur pour porter des outils, des victuailles et une bouteille. Il acheta aussi un chapeau mou, d'une espèce commune, qu'on pouvait rabattre sur les yeux et les oreilles en lui donnant la forme qu'on voulait.

Il enferma tout cela soigneusement dans sa valise. Mais le lendemain il en sortit son chapeau et le mit, pour faire une tournée d'inspection très soigneuse dans le voisinage de l'hôtel de Grosvenor Place. S'en étant rapproché du côté ouest, il examina les lieux et découvrit une écurie qui donnait sur une rue latérale et devait certainement abriter les chevaux

et les voitures de Mr. Barradine. C'était bien le cas en effet. Après avoir longtemps attendu sans se lasser, se promenant de long en large et s'embusquant aux coins de la rue, paraissant toujours s'éloigner de la maison, mais sans cesser de jeter de temps à autre des coups d'œil derrière lui, il vit le coupé de Mr. Barradine sortir de l'écurie et venir s'arrêter devant l'hôtel. On n'apporta pas de bagages; il allait simplement faire une promenade en ville. Dale vint dans la soirée observer la maison tout en flânant au milieu de Grosvenor Place. Il y avait des lumières dans plusieurs pièces et le vasistas du porche indiquait que le hall était éclairé. Mr. Barradine avait dit qu'il espérait pouvoir s'en aller ce jour-là, mais il était évident que son voyage avait été retardé jusqu'au lendemain. Il avait dit qu'il partirait le vendredi au plus tard. Il ne le fit pas pourtant. Dale ne cessa d'observer la maison toute la journée et la soirée. Mr. Barradine sortit deux fois en voiture, mais celle-ci le ramena chaque fois. Combien d'autres fois son départ serait-il renvoyé? Partirait-il demain? Oui mais cela entraînait d'autres retards. Il serait vain de le suivre ce jour-là parce qu'il ne traverserait jamais le bois le dimanche. Non, il passerait son dimanche derrière la grille de son jardin; il irait à l'église de l'Abbaye, se promènerait dans ses allées, regarderait ses écuries et sa laiterie. D'ailleurs le dimanche était le seul jour où le bois fût dangereux, étant donné que personne ne travaillait ce jour-là et que tout le monde pouvait venir s'y promener.

Dale grinça des dents, menaça du poing les fenêtres éclairées et se dit : « S'il ne s'en va pas demain, je ne peux pas attendre. Ma patience sera épuisée et je commettrai certainement quelque sottise. »

Mais Mr. Barradine s'en alla le samedi. Entre 10 et 11 heures du matin le coupé se trouvait à sa porte. On envoya chercher un cab à quatre roues sur lequel les bagages furent chargés et les deux véhicules, tournant au coin de la rue, s'engagèrent vers le sud dans la direction de Waterloo. Dale se sentit soulagé et, après avoir déjeuné sommairement, il lut les journaux dans une Bibliothèque Publique. Cette Bibliothèque était un refuge tranquille et commode. La veille il avait écrit une lettre à l'adresse de M. Ridgett à la poste de Rodchurch; non point

qu'il eût besoin de rien lui dire, mais parce qu'il lui avait paru nécessaire, sage tout au moins, d'envoyer une lettre de Londres.

Il se reposa bien cette nuit-là et resta au lit le dimanche jusqu'à une heure avancée de l'après-midi. Il avait l'intention de voyager par le train-poste qui quittait Waterloo à 10 heures et quart et jetait pendant toute la nuit des sacs postaux tout le long de la ligne. Il était extrêmement improbable qu'il y rencontrât des amis de Rodchurch. Mais il se rendait compte que la partie dangereuse de son entreprise commencerait lorsqu'il arriverait à Waterloo, et il était quelque peu tourmenté, désorienté même en se demandant où et comment il changerait de vêtements, ou plutôt mettrait sa salopette pardessus les vêtements qu'il portait. S'il opérait ce changement ici même et que quelqu'un le vît sortir, ça paraîtrait un peu drôle.

Mais la confusion de ses pensées finit par se dissiper. Tout devint clair pour lui. Il était évident que c'était au dernier moment qu'il fallait se déguiser, et il se dit: « Pourquoi me tourmenter pour des choses aussi simples? Remettons-nous. Bien entendu ça m'est égal qu'on me voie à Londres. C'est là-bas que je ne veux pas qu'on me voie. Qu'on me voie tant qu'on voudra avant que je me mette en route; plus il y aura de gens qui me verront, mieux ça vaudra, peut-être ».

Il se rasa donc, s'habilla proprement et avec soin, fit sa valise, y mit son chapeau melon, releva le bord de son chapeau mou et lui donna sur sa tête une pose conquérante. Il fit de sa salopette un petit paquet d'apparence modeste enveloppé dans du papier marron qu'il plaça sous son bras et, après avoir réglé sa chambre, s'en alla vers 8 heures, marchant sans se gêner de par les rues. C'était tout bonnement M. Dale de Rodchurch, habillé de serge bleue et non point dans sa plus belle redingote, un M. Dale en tenue de vacances, avec un petit crâneur sur la tête au lieu de son chapeau de cérémonie et qui ne croyait pas indigne de lui de porter lui-même sa valise et son paquet.

Il n'y avait plus qu'à aller de l'avant maintenant. Ce serait encore M. Dale qui, à Waterloo, laisserait sa valise à la consigne, prendrait un billet et monterait dans le train avec son paquet

marron. Mais M. Dale se perdrait dans le voyage et un bizarre individu en vêtements malpropres sortirait du train à sa place à l'arrivée.

Mais il se permit une légère dérogation à son programme. Il était nécessaire qu'il fît un bon repas et se procurât des provisions. Et il entra dans ce but dans un restaurant de York Road. Après avoir réglé la servante, il alla dans le petit lavabo sombre qui se trouvait derrière la salle et mit sa salopette. Lorsqu'il en sortit, il avait l'intention de dire quelque chose, d'expliquer qu'il avait mis ses vêtements de travail pour une besogne nocturne, mais il n'eut besoin de donner aucune explication. Personne ne remarqua rien ni ne s'occupa de lui. La seule difficulté qu'il éprouva fut d'attirer l'attention de la jeune fille du comptoir. Il finit par s'adresser à elle avec brusquerie et elle lui vendit des tranches de viande froide, du fromage, des biscuits, du chocolat et des noisettes dont il remplit les poches intérieures de son vêtement devenues son garde-manger.

Il n'y avait pas plus d'une douzaine de voyageurs dans tout le train, et personne ne fit la moindre attention à lui sur le quai de Waterloo.

Personne non plus ne le remarqua lorsque, trois heures plus tard, il débarqua à la gare précédant Manninglea Cross. Bientôt il se trouva loin du reste des hommes, traversant la campagne noire, les étoiles au-dessus de sa tête et l'air natal dans ses poumons. Il descendit par la lande sur le côté du carrefour où se trouvait l'Abbaye et arriva au bois de Hadleigh juste avant l'aurore.

Il resta trois jours et trois nuits dans le bois, et le matin du quatrième jour quelqu'un l'aperçut.

Il était allé boire avec précaution au ruisseau, et comme il revenait en rampant sur ses mains et ses genoux au milieu de buissons de houx près d'une clairière, il s'arrêta brusquement. Là, sur le gazon, si petite qu'elle ne dépassait pas les arbustes les plus bas, se trouvait une fillette, une enfant d'environ cinq ans, portant un grand tablier déchiré, en train de cueillir et de tresser des marguerites. Haletant, le cœur battant, il l'observa, n'osant ni s'avancer dans la lumière, ni reculer dans l'ombre. Elle ne l'avait pas encore vu. Elle jouait

avec sa tresse de fleurs comme un petit elfe des bois sorti d'on ne savait où, un petit diable à cheveux noirs jailli de l'enfer dans cette clairière déserte pour venir s'installer au beau milieu de sa piste, à lui, Dale. Puis elle se leva et admira la longueur de sa tresse, qu'elle faisait balancer.

Puis elle la laissa tomber, poussa un petit cri d'oiseau effrayé et déguerpit, sans regarder en arrière.

Non, pas une fois elle ne regarda en arrière. Mais elle l'avait vu. Il essaya d'espérer qu'il n'en était rien.

Il avait faim à présent. Ses provisions étaient épuisées; il n'avait rien mangé depuis la veille au soir et il se sentait agité et énervé. Il se dit : « Si aujourd'hui mon ennemi ne tombe pas entre mes mains, il faut que je sorte du bois et que je m'en aille le chercher à visage découvert, à n'importe quel risque ».

Cette idée dominait tout en lui. Rien d'autre ne comptait.

Mais ce jour-là l'homme qu'il attendait vint. L'après-midi tirait à sa fin et le bois tout entier prenait les teintes neutres du crépuscule. Il montait un cheval bai, à sa façon aisée et magnifique, et sa monture posait sans bruit sur la mousse ses sabots délicats.

Dale enleva son chapeau. Puis, au bout d'un instant, il émergea des genêts dans l'allée, saisit le cheval par la bride et s'adressa au cavalier.

— Allo, Dale? Mais, mon brave, qu'est-ce que fichtre... Voulez-vous me f... la paix? Qu'est-ce que vous voulez?...

— Je vais vous le faire voir. Oui, espèce de ...

Et Dale vomit des mots violents, obscènes, incohérents, d'une voix irritée et aiguë. Toutes les phrases qu'il avait préparées avaient fait explosion sous la pression de sa colère et s'étaient envolées. Tous ses projets furent instantanément dévorés par la flamme qu'alluma en lui la vue du visage de cet homme, de ces yeux qui s'étaient repus du corps que Mavis avait été contrainte d'abandonner, de ces lèvres qui avaient absorbé ses baisers arrachés. Mais qu'importaient des mots? N'importe lesquels auraient suffi. Ces deux hommes n'avaient plus besoin de parler pour se comprendre.

Dale tenait fermement la bride et obligeait le cheval à tourner la tête. Il saisit le pied de Mr. Barradine, l'enleva de l'étrier et, soulevant violemment la jambe, fit basculer le

cavalier. Le cheval abandonné bondit et s'élança de côté et d'autre tout en galopant à travers les fourrés dans la direction des rochers sur lesquels sonnèrent ses sabots. Dale le vit disparaître avec sa selle vide et ses étriers flottants.

Il était fou à présent. Un démon était déchaîné en lui. Il n'était conscient que d'une rage et d'une haine inextinguibles, tandis qu'il frappait son adversaire à coups de poings, le jetant à terre chaque fois qu'il essayait de se relever, et martelant sa tête du pied lorsqu'il demeura étendu.

Alors vint une courte pause pleine d'un calme profond et saisissant. Tous bruits, tous mouvements avaient cessé. Dale avait l'esprit confus; il se sentait tout étourdi et tout pantelant. Il y avait un cadavre qui gisait devant lui, oui, un cadavre, une carcasse ensanglantée. Il regarda. Son dernier coup de pied avait fait éclater le crâne comme une coquille d'œuf.

Il s'assit aussi brusquement que si ses jambes lui eussent manqué et s'efforca de réfléchir.

Il eut l'impression qu'il ne contrôlait plus ses pensées ni ses actions et, qu'au contraire, elles commandaient. Dans tout ce qu'il fit ultérieurement, l'instinct seul parut le mener.

A tout instant quelqu'un pouvait passer. Il fallait dissimuler ce corps. Et son instinct lui suggéra rapidement les dispositions à prendre, à mesure que la nécessité s'en faisait sentir. Il ne fallait pas laisser de traces de pas, ou aussi peu que possible. Il enleva donc ses souliers et, remarquant qu'ils étaient tachés de sang, nota mentalement de songer à les laver dès qu'il en aurait le temps.

Il prit le corps par les talons et le traîna soigneusement vers les rochers, cherchant à suivre la ligne en zigzag de la course du cheval. Il fallait saisir cette chance qui s'offrait à lui. Son instinct continuait à diriger ses efforts et à les lui expliquer. Il fallait faire en sorte qu'on pût croire que le cheval de Mr. Barradine l'avait traîné et l'avait assommé sur les rochers. Oui, c'était une vraie chance. Les étriers n'étaient pas tombés. Mr. Barradine avait très bien pu rester accroché à l'un d'eux.

Il perdit les traces du cheval dès que les rochers commencèrent. Il laissa le cadavre et monta avec précaution jusqu'au point le plus haut pour voir si personne ne l'observait. Puis

il le reprit par les pieds et le traîna sur les aspérités et dans les creux des rochers, se sentant lui-même très endolori tout le temps. Il finit par l'abandonner dans une crevasse, le visage tourné vers le ciel, l'air stupide. Il revint précipitamment dans l'allée et s'assit près des fougères à la chaude odeur, à l'endroit où il avait laissé ses souliers. Il fut suffoqué, lorsqu'il regarda ses pieds, de découvrir que leurs plantes étaient couvertes de sang. Il crut d'abord que c'était le sang du mort, mais il s'aperçut vite que c'était le sien. Il s'était déchiré les pieds sur les rochers. Il mit ses souliers en souffrant des tortures, ramassa son chapeau et s'en alla en boitant à travers les houx dans l'obscurité des pins. Puis il entra dans le ruisseau et, debout dans l'eau courante jusqu'à la hauteur des chevilles, il écouta, immobile.

Que faire maintenant? On n'avait pas encore découvert le cadavre, mais il lui semblait que ça pouvait arriver à tout moment. Il s'efforçait de penser avec logique, mais sans pouvoir y réussir. Il fallait absolument, lui semblait-il, prendre le large avant que le mort eût été trouvé, s'en aller le plus tôt possible. Il se dit vaguement qu'il fallait attendre ici jusqu'à la nuit, et ce n'était encore que le crépuscule. Mais il eut alors une vision nette du bois pendant la nuit — des lanternes se dirigeant dans toutes les directions, des voix, un cordon d'hommes cernant le bois. Oui, voilà ce qui se passerait lorsque le cadavre aurait été découvert et qu'on chercherait le meurtrier. Ce bois était un piège mortel. Il oublia la souffrance que lui causaient ses pieds et se mit à courir du trot allongé du cerf traqué, ne s'inquiétant plus maintenant de l'écrasement des broussailles ou de la bruyère en les traversant.

Il s'arrêta, tapi à l'orée du bois, puis franchit un talus, traversa une route et se trouva dans les champs. Courbant le dos, il franchit le fossé profond du premier de ces champs, passa par un trou de haie et gagna le fossé du second. A sa droite se trouvait Vine Pits Farm, à sa gauche le carrefour, l'auberge de l' « Écu des Barradine », le groupe de chaumières. Il courut toujours, passant d'un fossé à l'autre sous des haies et des talus, se tenant constamment à gauche et faisant un vaste détour, jusqu'à ce qu'il fût parvenu au dernier champ et à la grand'route qui conduisait à Old Manninglea.

Mais il fut obligé d'attendre là. Il vit des travailleurs sur la route, et il dut s'arrêter jusqu'à ce qu'ils eussent disparu. Puis il rampa dans le passage souterrain qui conduisait le fossé sous la route, traversa cette route et courut, se faisant petit, sur l'étendue découverte de la lande.

Le ciel était rouge, parcouru de nuages sinistres. Le vent le suivait, rafraîchissant son dos, alors que tout le reste de son corps était brûlant. Lorsqu'il regardait en arrière, il s'imaginait qu'il voyait des hommes s'agiter, et entendait dans le lointain des cris venant de Beacon Hill. La pluie se mit à tomber, pas beaucoup, sous forme d'ondées qui mouillaient ses mains, se mêlaient à la sueur de son front et augmentaient la sensation de froid dans le dos. Il murmurait pour se réconforter : « C'est de la veine. Ça va laver le sang. C'est de la veine. Il faut considérer ça comme de bon augure ».

Il marcha et courut pendant des milles, sur la lande aride à travers des vallées fertiles et le long de l'autre voie du chemin de fer. Tard dans la nuit il monta dans un train maraîcher pour Salisbury où, lui dit-on, il attraperait un express de la côte ouest pour Londres.

A Salisbury il y eut un retard qui lui permit de prendre un peu de nourriture et de boire du cognac.

Il finit par se trouver dans le train de Londres, dans un compartiment vide de wagon-couloir. Il s'assit les bras croisés, son chapeau baissé sur son front, ses yeux jetant des regards soupçonneux par la portière ou à la porte du couloir. Toutes les fois que quelqu'un passait, il baissait la tête davantage et faisait semblant d'être endormi.

Le train continuait sa course rapide et il s'assoupit. Au bout d'un moment il s'endormit pour de bon et rêva. Il rêvait qu'il se trouvait dans le même train, non point chargé de chaînes, mais sous l'empire d'un enchantement, incapable de bouger et de se cacher, susceptible seulement de comprendre ce qui se passait et de souffrir de l'horrible situation dans laquelle il se trouvait. Un autre train, qui suivait une des quatre autres lignes de la voie, poursuivait le sien, le rattrapait, allait infailliblement le rejoindre. Il avait une mystérieuse capacité de voir ce qu'il y avait dans ce train poursuiveur, et constatait qu'il était plein de policemen, de magistrats, de

geôliers, de juges, de bourreaux, de tous les représentants de la Majesté de la loi qu'il avait offensée.

Il se réveilla tout frissonnant après ce premier contact avec les rêves d'un meurtrier. Son châtiment avait commencé.

Il faisait jour à Waterloo et il se glissa avec terreur hors du train, mais il n'y avait pas moyen de faire autrement. Il se lava de son mieux, sortit sa salopette toute souillée, prit sa valise à la consigne et se dépêcha de quitter la gare. Personne ne lui posa de questions; on ne fit aucune difficulté pour lui donner une chambre dans une maison de Stamford Street, et il se coucha aussitôt pour s'endormir profondément.

Lorsqu'il se réveilla cette fois, il était très calme et capable de penser clairement.

Il sortit tard dans l'après-midi et vit sur les annonces des journaux quelque chose qui le concernait : « Accident à un ancien ministre ». Puis, ayant acheté un journal, il lut la relation très brève de cet accident. Il resta haletant, puis se mit à respirer profondément. « Accident! » Oh! Quelle joie de lire ce mot! Il n'y avait pas de soupçons jusqu'ici. Tout se passait comme il l'espérait.

Et il lui semblait que son courage, si lamentablement ébranlé, commençait à lui revenir. Il se sentait davantage lui-même. Il alla jusqu'à un bureau de poste et envoya cette dépêche à Mavis : « *Journal soir annonce accident mortel à Mr. Barradine. Est-ce vrai?* » Le but principal de ce télégramme était de montrer qu'il était bien à Londres où il se trouvait déjà vendredi dernier et où il était resté pendant tout l'intervalle. Le but accessoire qu'il poursuivait était de conserver un témoignage remontant aussi loin que possible de sa surprise, une surprise si complète que c'est à peine s'il pouvait croire à une aussi triste nouvelle. Il apporta la plus grande attention à la rédaction du télégramme et fut satisfait du résultat de ses efforts. Il lui parut qu'il l'avait tourné d'une façon toute naturelle.

Puis, après avoir lancé ce télégramme, il se hâta d'aller aux renseignements à l'hôtel de Mr. Barradine avec un visage anxieux. Il y avait des gens à la porte, des messieurs et des dames parmi eux, et les domestiques tout pâles répondaient aux questions avec un air agité. Dale se fraya un chemin en

haut de l'escalier, presque jusque dans le hall, jouant la consternation et la douleur. Il avait bien l'air de l'honnête compagnon un peu fruste, du fidèle vassal qui oublie la décence de ses manières sous l'empire du chagrin que lui cause la mort de son seigneur. Il ne voulut pas s'en aller avec les autres. Il raconta au maître d'hôtel les services que lui avait rendus Mr. Barradine.

— Il n'y a pas plus de huit jours. Vous ne vous rappelez pas m'avoir vu? Je suis venu le remercier de sa bonté.

— Ah oui, — répondit le maître d'hôtel tout ému, — c'était un bon monsieur, y a pas d'erreur.

— Bon? Ah, pour ça oui! Ah, mon Dieu, mon Dieu!

Et Dale secouait mélancoliquement la tête. Puis il s'en alla lentement, avec un air triste, et il continua à secouer la tête de la même façon longtemps après que la porte se fut fermée, au cas où les domestiques, regardant par les fenêtres du hall, l'auraient aperçu avant qu'il eût tourné le coin.

Il était maintenant capable de penser aussi nettement qu'il l'avait jamais fait. Il était de la première importance que le public n'apprît jamais qu'Everard Barradine lui avait fait du mal. Ce principe le guida dans sa conduite subséquente. Il fut désormais la règle de sa vie. Il fallait aller retrouver Mavis et, par son attitude à son égard, dissimuler ce qui avait pu se passer jadis. Au cas où les gens arriveraient à le savoir, il fallait se conduire de façon à leur faire supposer soit qu'il ignorait sa honte, soit qu'il était le mari complaisant qui profite de la situation et se remplit les poches grâce au protecteur de sa femme. Il ne fallait pas qu'il y eût de motif au crime qu'il avait commis. Il eut toujours cette nécessité présente à son esprit.

Pendant la nuit il se débarrassa de sa salopette et de son chapeau mou. Le lendemain, il revint à la poste de Rodchurch et, en parlant à Mavis de la mort de M. Barradine, prononça cet horrible blasphème : « C'est le doigt de Dieu. »

XX

Dale joua son rôle à souhait et tout se passa bien, — bien mieux qu'on n'aurait pu l'espérer.

Personne absolument ne songeait à lui. Il lui fallut se montrer avec ostentation, s'imposer à l'attention pour que les gens du village voulussent bien remarquer qu'il était revenu parmi eux. L'enquête, apprit-il, allait être de pure forme. Il était douteux que les autorités eussent même l'intention d'examiner le terrain. Tout se présentait aussi favorablement que possible pour lui.

Et pourtant il avait peur. La peur s'était emparée de lui, une sorte de peur à la fois passionnée et honteuse qui le torturait, le vidait de son énergie.

Il dormait seul, sur son lit de camp, tout en sueur, dévoré d'angoisse. Les événements de la journée semblaient lui indiquer qu'il était en sécurité, mais il sentait que cette sécurité ne durerait pas toujours. Pendant toute la nuit il repassait la liste de ses bourdes idiotes; il se gourmandait, se maudissait en songeant à tous ses actes d'absurde folie. Son plan avait été assez bien conçu, mais c'était sa façon de l'exécuter qui avait été lamentable.

Pourquoi avait-il si ridiculement changé ses adresses? Au lieu de se donner d'utiles éléments pour un alibi, il avait accumulé des déplacements dont il ne pouvait rendre compte. Et puis, cette mise en gage de sa montre, et sous un faux nom! Comment pourrait-il jamais expliquer cela? Quelqu'un, dans la débine, peut sans doute mettre sa montre au clou, mais personne n'a le droit de le faire sous un faux nom. Et puis, cet achat de vêtements et de chapeau! Au lieu de marchander, comme le font les gens innocents, il avait plaqué son argent sur la table. Il avait dû paraître diablement pressé d'avoir ses affaires et de filer avec. Les deux hommes qui se trouvaient dans la boutique avaient dû remarquer la bizarrerie de ce client. Ils pourraient le désigner dans n'importe quelle foule assemblée devant un juge.

Mais bien plus dangereuses encore avaient été ses allées et venues devant l'hôtel de Grosvenor Place. Était-il possible de commettre une gaffe plus grossière et plus lourde de conséquences? Rester immobile seulement dix minutes à Londres, c'est attirer l'attention de la police. Et puis, il y avait cet épisode insensé du restaurant; sa façon de précipiter l'exécution de son programme, de changer si mal à propos d'aspect

dans la salle pleine de monde, sa grossièreté avec la femme du comptoir. Et sa valise qu'il avait laissée à Waterloo pour fournir une preuve palpable qu'il n'était pas à Londres, contrairement à ses assertions! Cette valise était bien à la consigne quand il était venu la reprendre, mais peut-être dans l'intervalle avait-elle voyagé jusqu'à Scotland Yard[1]. D'ailleurs, Waterloo était une gare dans laquelle il n'aurait jamais dû mettre le nez. Il y avait trop de rapports entre Waterloo et son pays. C'était le terminus de la ligne, et le personnel du chemin de fer se recrutait dans la population de chez lui. Il aurait dû se servir de la gare de Paddington.

Et enfin il y avait cette petite fille de la clairière. Bien entendu on n'attacherait pas d'abord beaucoup d'importance à son histoire, mais on le ferait dès que les soupçons commenceraient à s'éveiller. On la rattacherait à d'autres circonstances; ce serait l'origine d'idées, de recherches nouvelles pour les policiers; ce pouvait être l'indice qui, éventuellement, le ferait pendre.

En repassant ainsi en esprit toute son aventure, le cœur tremblant, il lui semblait que, de cette petite fille qui tressait des fleurs, jusqu'aux fripiers juifs, il avait recruté une armée de témoins pour le dénoncer et le perdre.

Sur un point seulement il n'avait pas commis d'erreur. Il avait su se débarrasser de ses vêtements et de son chapeau, — coupés et déchirés en petits morceaux, ils s'en étaient bel et bien allés par les tuyaux de cabinets de l'hôtel de tempérance de Stamford Street. Ç'avait été l'utile besogne de sa nuit. Mais cette besogne et la sage prévoyance qui l'avait dictée étaient venues trop tard, et après trop d'imprudences.

Et il se disait : « Il est probable que je suis perdu. Cette tranquillité, c'est le procédé dont se sert ordinairement la police pour endormir les soupçons. On se joue de moi. On me laisse en liberté parce qu'on sait bien qu'on m'aura quand on voudra ».

Plein de telles pensées, il descendait le matin causer jovialement avec Ridgett, plaisanter avec miss Yorke et, toujours accablé par elles, il montait regarder sombrement Mavis, à travers la table du breakfast.

1. État-major de la police londonienne.

Ce qu'il éprouvait à son égard était extraordinairement compliqué. D'abord il avait eu horriblement peur d'elle; il avait redouté de la rencontrer comme on redoute une crise, une issue critique, le fil qui soutient une catastrophe. Il lui semblait qu'elle du moins, à défaut des autres, soupçonnerait la vérité. Lorsqu'elle avait appris la mort de l'autre, sûrement cette idée avait dû traverser son esprit : « C'est Will qui a fait ça ». Mais peut-être l'avait-elle abandonnée, voyant qu'aucun fait ne venait la confirmer. Néanmoins, cette idée retraverserait sûrement son esprit de temps à autre.

Il fut ravi cependant de voir qu'il n'en était rien, et que rien n'indiquait qu'elle l'eût jamais soupçonné. Et il se dit, au milieu de son grand soulagement : « Comme elle est bête! Une autre femme aurait tiré ses déductions. Mais elle est bouchée. La bêtise, voilà le fond de sa nature, et ça explique la moitié de ses fautes ».

Bien que cette réflexion le réconfortât, il continuait à considérer que sa femme représentait pour lui un terrible danger. Pour le moment tout au moins, le ressentiment que lui inspiraient ses débauches passées et sa récente escapade était entièrement effacé. C'était un chapitre fini. Il lui semblait qu'il s'en moquait comme d'une guigne, ou, plus exactement, que sa jalousie ne lui causait plus aucune souffrance. L'offense était expiée. Mais il ne fallait à aucun prix qu'elle s'en aperçût, parce qu'autrement, si sotte qu'elle fût, elle pourrait être amenée à en chercher la raison. Lui-même savait que, si M. Barradine était mort autrement que sous ses coups, il aurait éprouvé des sentiments tout différents à l'égard de Mavis. Il se serait dit : « Le cochon m'a échappé. Nous ne sommes pas quittes. Le sale tour qu'il m'a joué, il ne l'a pas encore payé. » Il aurait continué à souffrir dans son orgueil d'homme, et son association avec Mavis aurait été impossible.

En bonne logique, donc, il lui fallait se comporter comme il l'eût fait si ses sentiments eussent été ceux qu'il devait normalement éprouver. Il fallait que Mavis le vît ainsi. Mais c'était bien difficile d'avoir ainsi deux rôles à bien jouer, au lieu d'un seul. Sous l'empire du monstrueux égoïsme qu'engendrait la peur en lui, il trouvait bien fâcheux que sa femme, qui aurait dû l'aider, ajoutât ainsi à ses inquiétudes et à ses tourments.

Il avait quelquefois à lutter contre un besoin insensé de la mettre dans la confidence et de l'obliger à prendre sa bonne part de ce qu'il y avait à faire, de lui dire, carrément : « C'est vous, ma fille, qui m'avez mis dans le pétrin, et le moins que vous puissiez faire pour moi est de m'aider à m'en tirer ». Et puis, à mesure que passaient les jours et les nuits, des instincts plus humains et naturels lui faisaient désirer une reprise de son union avec elle. Il mourait d'envie de faire la paix. Il lui semblait que s'il pouvait sans danger passer l'éponge, la caresser comme il le faisait, lui tenir les mains et les bras en s'endormant, il en tirerait de la force et du courage pour lutter contre sa peur, même s'il n'obtenait aucune aide d'elle pour échapper à la justice.

Pendant l'enquête il se dit que sa frayeur avait atteint son paroxysme. Rien de ce que lui réservait l'avenir n'égalerait cette angoisse. Et pourtant il se répétait tout le temps : « Il n'y a pas de raison d'avoir peur. C'est absurde. Tout ira comme sur des roulettes ».

Rien n'ariva non plus quand il se rendit à l'Abbaye pour assister au service funèbre, sauf ce fait qu'il découvrit s'être bien trompé en croyant que sa frayeur avait précédemment atteint son point le plus haut. Il faillit s'évanouir en voyant tous les policemen — le parc tout entier semblait être plein d'eux. Dans l'église, il se dit : « Ils me tiennent à présent. Ils vont me taper sur l'épaule au moment où je sortirai. »

Debout en plein air, il s'étonna du répit qu'on lui laissait et songea : « Oui, mais c'est toujours comme ça qu'ils font. Ils ne se découvrent jamais avant d'avoir réuni toutes leurs preuves. Les détectives qui ont été sur mes traces, dès qu'ils ont reçu l'ordre de marcher, ont probablement conseillé à la famille de considérer ça comme un accident pour endormir la méfiance de l'assassin. Ils ont engagé le coroner à ne rien approfondir parce qu'ils n'avaient pas encore bien préparé leur affaire ». Et il lui vint soudainement à l'esprit qu'il avait laissé des traces profondes de pas dans le bois, et qu'on en avait pris des empreintes dans du plâtre.

Il regarda de l'autre côté d'une pierre tombale dans le cimetière et vit un étranger les yeux fixés au sol. Un détective? Il crut que cet homme observait ses pieds, les mesurait,

se disait : « Oui, ce sont bien là les pieds qui s'adaptent à mes empreintes en plâtre. »

Après l'enterrement il devint plus calme et fut bientôt en mesure de croire, pendant de longues périodes de chaque journée, que ses plus grands dangers étaient passés.

Puis vint la nouvelle de l'héritage de Mavis. Ah! cet argent qu'il haïssait le faisait revivre ces jours de détresse où l'avait plongé la nouvelle de la honte de sa femme, rendait toute leur vivacité à des pensées qui s'étaient effacées devant celle de son propre et imminent péril!

Mais, ici encore, il se laissa gouverner par la considération dont il avait fait son guide infaillible — la nécessité de cacher tous les motifs qu'il avait pu avoir de se venger. Qu'en penseraient les gens, s'il refusait cet héritage? Ce n'était pas une question à laquelle il fût facile de répondre, et son principe directeur semblait lui indiquer deux directions différentes. Il fut assiégé de doutes terribles jusqu'au moment où il alla avec Mavis voir le solicitor d'Old Manninglea. La conversation qu'ils eurent avec lui donna à Dale l'assurance qu'il ne voyait rien d'extraordinaire dans le legs, et ne devinait nullement qu'il eût pu y avoir une intrigue entre Mavis et son bienfaiteur. D'ailleurs il se rendit compte que ce legs était accompagné de plusieurs autres semblables. Tout était clair devant lui, son guide ne lui montrait plus qu'un chemin à suivre : il fallait prendre l'argent.

Mais cette nécessité provoqua en lui de nouvelles agitations. Il lui semblait que cet homme, si bien enfermé dans son cercueil et son caveau, n'était pas encore bien mort. Il lui semblait qu'on ne pouvait jamais être à l'abri de son influence, que, mort ou vivant, il continuait à exercer son pouvoir. C'est en vain qu'il essayait de résister à des idées aussi superstitieuses. Elles le bouleversaient, et sa peur revenait toujours, encore plus forte.

C'était une peur irraisonnée, qui lui glaçait les veines, quelque chose qui résistait à tous les arguments et que rien ne pouvait calmer. Elle ressemblait à l'émotion qu'éprouve l'animal poursuivi. Ce n'était pas la crainte de la mort, mais l'angoisse de l'être vivant obligé de lutter pour la vie, bien qu'une fuite prolongée soit pire que le mal devant lequel il

s'enfuit. Dale ne redoutait pas vraiment la mort, ni même la potence. S'il fallait en venir là, il se comporterait bravement. Il en était bien sûr. D'ailleurs, comme il ne cessait de se le répéter, il était absurde de se laisser ainsi dominer par la terreur. Terreur de quoi? Et il répondait : « Terreur de l'incertitude. Mais comme c'est absurde! Car il n'y a vraiment pas d'incertitude dans mon cas. Mon crime ne peut pas être découvert et ne le sera jamais. Si j'allais m'accuser maintenant, les gens ne me croiraient pas ».

Il se disait aussi, pendant les intervalles de ses crises : « Il est fort possible que ce que je viens d'éprouver soit ce qu'éprouvent tous les meurtriers. C'est ce qui les fait aller se livrer à la police après qu'ils se sont échappés. Ils ne risquent rien mais ils ne peuvent pas le croire. Ils ne peuvent pas supporter une telle tension de nerfs, et s'ils n'y mettaient pas fin, ils deviendraient fous. C'est pour ça qu'ils se rendent, rien que pour avoir un peu de tranquillité. Et c'est ce que je ferai, si ça continue encore comme ça. J'aimerais mieux être pendu haut et court que de mourir d'inanition dans une cellule rembourrée. »

Puis, soudainement, le hasard donna une énorme valeur à ce maudit argent, le transforma en un moyen de s'évader d'une existence dont la monotonie et l'étroitesse aidaient sa vie intérieure, si vaste, elle, et si cruelle, à le rendre fou.

Il alla à Vine Pits, et la nouveauté de son ambiance, les difficultés, le caractère ardu de sa besogne eurent sur lui un effet salutaire. Mais la principale source pour lui de force et de courage fut le renouveau d'amour entre Mavis et lui. Ce fut absolument merveilleux, une création plutôt qu'une résurrection. Ils s'aimèrent comme de nouveaux mariés, comme deux jeunes gens qui reviennent d'un voyage de noces et se disent : « Nous serons les mêmes lorsque viendra le jour de nos noces d'argent ».

Il travailla donc dans le confort et presque le bonheur. Mavis, elle, était parfaitement heureuse et il trouvait une consolation grandissante à le constater.

A partir de cette époque, sa vie laborieuse fut exempte de peur, à l'exception d'alarmes passagères auxquelles il comptait bien être sujet pendant le reste de ses jours. Elles n'avaient

pas d'importance, parce qu'il pouvait rester maître de lui au point d'empêcher la plus légère manifestation extérieure de trahir ce qu'il éprouvait.

Il se tirait donc assez bien d'affaire pendant les heures du jour. Mais la peur qui avait cessé d'habiter ses jours s'était installée dans ses nuits. Elle avait fait sa forteresse de son sommeil.

Déjà, sans qu'il le reconnût, le remords de sa mauvaise action avait fait son apparition en lui. Il ne regrettait pas cette action en elle-même et n'éprouvait pas la moindre pitié pour sa victime. Mais toutes les religions enseignent, il le savait, que Dieu ne permet pas aux simples individus de distribuer le châtiment, quelque mérité qu'il soit, et surtout la peine de mort.

Certainement il avait exécuté M. Barradine. Mais Dieu ne l'y aurait pas autorisé comme l'aurait fait le juge Lynch. Voici ce que dirait Dieu : « Il faut me laisser le soin de punir. J'y pourvoirai au moment que j'aurai choisi. Il se peut que, d'après mon point de vue, le fait de conserver la vie à cet homme constitue sa véritable punition et que la meilleure manière de le tuer soit de le laisser échapper. Avec ton intelligence finie, tu es venu te jeter étourdiment dans la sphère de la sagesse omnisciente. Au lieu d'interpréter ma loi, tu en as établi une de ton invention ».

Et Dale se disait parfois : « Mais il n'y a pas de Dieu. Je l'ai cru jadis, mais ça ne m'arrivera plus ».

Puis, il lui parut qu'il ne s'était pas entièrement débarrassé de sa foi et qu'il lui en restait des fragments.

Il eut rapidement la certitude qu'il souhaitait que cette foi lui fût rendue. Son esprit était de cette espèce ordonnée et solide qui ne peut pas admettre les fissures ni les trous. La bonne tenue, la fermeté de son enceinte étaient nécessaires à son bien-être, et il se sentait désemparé lorsqu'il se trouvait exposé aux vents désastreux du doute. Dale sentait qu'un univers qui ne doit son existence qu'à un accident n'était pas le cadre qui convenait à cet esprit-là. Il avait besoin de croire au Dieu qui avait tiré l'ordre du chaos, le Dieu qui avait des plans rigides pour y distribuer sa création tout entière, le Dieu qui était vraiment fait à l'image de l'homme, tout en étant son créateur et son Maître.

A certains jours il se sentait croyant et à certains autres il lui était impossible de croire. Mais subitement une idée lui vint qui le calma d'abord, puis le remplit d'allégresse. Il se dit : « Que je croie ou non, je ferai comme si je croyais. J'agirai comme si Dieu avait une réalité pour moi ».

Il fit ainsi. Toutes ses actions désormais exprimèrent une foi des plus solides. Il se cramponnait à son idée. Il lui semblait qu'elle seule lui donnait le moyen de sortir de ses angoisses. Il ferait la paix avec Dieu, et il n'aurait donc plus besoin de se soucier des autres hommes ni de leur confesser son crime.

Il sentait que le calme lui revenait. L'action lui avait toujours mieux convenu que la réflexion. Sa nouvelle décision apporta une éclatante justification à son besoin de danger et d'aventure, et l'ennoblit. Il croyait à présent qu'il tenait son existence du bon plaisir de Dieu, et qu'il devrait la lui rendre dès qu'il l'exigerait.

Cette pensée augmentait son calme, le rendait plus fort et presque heureux. Il donnerait sa vie pour celle qu'il avait prise. Il expierait son crime lorsqu'il plairait à Dieu. Aussi aucun danger n'était-il assez grand pour empêcher William Dale de l'affronter. Son courage devint proverbial, et tout le monde, châtelains ou paysans, s'en émerveillait.

Une façon d'agir aussi persévérante finit par donner de la consistance et de la vigueur à l'acte de foi dont elle émanait. Après avoir affirmé l'existence de Dieu à titre d'hypothèse utile, Dale en arriva à être convaincu de cette existence.

Et pourtant, quand il s'efforça de donner à cette foi une forme précise, par une conséquence inattendue et bizarre, elle se trouva ébranlée au point de faillir disparaître. Bien que pendant tout le temps que prit son affiliation aux Baptistes il parût très ferme et nullement troublé, il souffrait en réalité de véritables tourments spirituels. Il fut de nouveau la proie de vieilles illusions. Ses craintes irraisonnées reparurent. Il se trouva rejeté dans cet état de terreur égoïste qui lui rendait impossible toute méditation noble et désintéressée.

Mais après son baptême il se trouva guéri. Il sentit alors qu'il ne douterait jamais plus. Sa foi avait pris un caractère permanent : elle durerait autant que lui. Il n'eut plus de mauvais rêves. Il dormait bien comme on dort en rentrant chez

soi après un voyage fatigant. Et tous les matins et tous les soirs il remerciait Dieu de l'avoir accepté.

Puis vinrent les années de tranquillité, de répit de la souffrance, la période dorée de sa vie. Il était prospère, respecté; il avait une femme qui l'aimait comme il l'aimait, et des enfants aimés comme ils méritaient de l'être. Il avait du grain dans ses granges, de l'argent à la banque, et la paix dans son cœur. Il sentait que ce qu'il y avait de meilleur en lui allait toujours se développant davantage. La religion, en simplifiant ses idées, avait augmenté leur valeur. Ses capacités intellectuelles semblaient s'élargir et gagner en compréhension en s'exerçant sur tout ce qui est susceptible d'être appris, à présent qu'il avait entièrement cessé de les exercer sur ce qui ne doit pas être mis en question.

Et voici que quelque chose était arrivé qui ressemblait à l'effondrement d'un château de cartes, l'extinction d'une lanterne de papier, l'effacement d'un dessin sur le sable par la marée.

Il se sentait un grand dégoût à l'âme en songeant que Dieu ne l'avait pas accepté, l'avait rejeté. Dieu avait refusé son humble hommage, avait vu le mal latent en lui, l'avait laissé vivre pour que lui-même pût se voir tel qu'il était et se prendre en horreur — car il n'était qu'un misérable, aussi vil par ses désirs et ses besoins, sinon par ses actes, que l'homme qu'il avait tué.

XXI

Les méditations de Dale lui avaient fait parcourir dans tous les sens les années passées, pour le ramener devant ce mur morne que représentait pour lui le moment présent.

Il était assis sur le hêtre tombé dans la clairière. Le soleil s'était couché et la nuit s'annonçait comme devant être plus sombre que les dernières. Il était près de neuf heures. Il y avait longtemps qu'il était là. Il y avait des heures et des heures que Norah était partie. Il soupira avec lassitude, se leva et revint dans sa maison vide.

Oui, tout à fait vide, telle fut l'impression qu'elle lui produisit, ce soir-là et tout le jour suivant. Il la regarda dans

le gai soleil du matin, à travers la pelouse, tandis que les faux couchaient leurs premières touffes d'herbes parfumées, et elle ne lui apparaissait que comme une enveloppe vide. Il la regarda encore dans la grande lumière de midi, en revenant des champs pour dîner, et elle lui sembla froide, noire et triste. Il la regarda enfin sous la lumière adoucie de la fin de l'après-midi, et elle lui sembla exprimer une tristesse tragique. C'était un monument de tristesse plutôt qu'une maison, une tombe fantastique bâtie en forme de maison pour symboliser la mort du bonheur intime qui était survenue à cet endroit.

Et pourtant ses cheminées laissaient échapper de la fumée et ses fenêtres des bruits familiers. Toute la journée elle avait été pleine d'activité et de joie. Elle avait bénéficié avec les champs de ce bonheur que dégage le labeur animé de la moisson. Les hommes en chapeaux de moissonneurs, les femmes coiffées de larges bonnets échangeaient leurs plaisanteries rustiques, riaient, chantaient en travaillant. Mavis faisait la cuisine, remplissait de bière les larges pots blancs, envoyait aux champs des galettes et des quarts de thé tandis que ses enfants armés de râteaux s'amusaient à faner. Le maître seul, le mari, le père, était malheureux au milieu de toute cette allégresse.

Bien entendu personne ne le savait. Qui aurait pu deviner à le voir regarder sa montre d'abord, puis le ciel, qu'il se disait : « Il est midi moins cinq et elle se promène sans doute sur ce qu'on appelle l'esplanade. Il y a une jolie brise là-bas qui lui arrive de la mer, lui défait un peu les cheveux, fait battre ses jupes et tend le ruban de son cou derrière elle comme un petit drapeau. Comme c'est gai, avec la musique militaire, l'odeur des vagues et toute cette foule. Elle n'aura pas l'occasion de penser à moi. Peut-être lui a-t-on dit de mettre sa plus belle robe, la blanche que Mavis lui a donnée, avec les bas assortis et ses souliers à boucle neufs. Et il est bien probable que les petits jeunes gens la regarderont du haut en bas en la voyant passer. Oui, elle est en train de voir la jeunesse, les garçons qui conviennent à son âge, ceux avec lesquels elle peut faire un joli couple à photographier. Et elle cessera bientôt de penser à moi si elle ne l'a déjà fait ».

Il était dans son bureau en train de penser encore à elle

après une journée bien remplie lorsque le facteur lui apporta le dernier courrier. Après son départ il resta tout tremblant. Une des lettres venait d'elle. Il se sentit bouleversé par la vue seule de son écriture sur l'enveloppe.

Il saisit son chapeau, sortit et s'en alla sur la route, pressant sa lettre bien fort sur son cœur. Un souffle léger flottait agréablement sur les champs et, en dépit des fortes pluies tombées, il y avait si peu de temps, une poussière blanche monta en nuages lorsqu'une automobile passa en trombe. A cette automobile succédèrent deux charrettes de bois paresseuses et lentes, puis des enfants qui traînaient une voiture de bébé cassée. Dès que la route redevint déserte, il s'appuya contre une barrière et ouvrit l'enveloppe. Il avait senti qu'il lui fallait être bien seul pour lire ce qu'elle lui disait, et il avait eu l'intention d'aller plus loin, mais n'avait pu attendre plus longtemps.

Monsieur, j'ai l'honneur de vous informer... (c'était de cette manière qu'il lui avait appris à commencer toutes ses lettres : elle ne connaissait pas d'autre début) *que je suis dans une très grande maison et qu'on peut voir la mer des chambres...*

Il poursuivit sa lecture et son plaisir était si exquis et sa souffrance si aiguë et si lancinante qu'il lui semblait que le ciel et les champs dansaient une ronde autour de lui.

...Il y a de gentilles jeunes filles ici, une ou deux. Nellie Evans fait tout ce qu'elle peut pour que je ne sois pas trop malheureuse. Elle a un amoureux à Rodchurch. Elles en ont toutes un, à les en croire.

Et toutes les marques que je mets à la fin sont les bons baisers que je donne à mon chéri. Car vous êtes mon chéri à présent, mon chéri en secret, et je suis votre petite Norah qui vous aime.

Elle ne pensait qu'à lui; elle ne voulait personne de plus jeune ni de plus beau; à ses yeux et dans ses pensées il n'était pas vieux. Il était son chéri. Ces mots eurent sur lui un effet terrible. Ils entrèrent dans son sang comme l'injection d'un narcotique délicieux; ils se plongèrent dans ses entrailles comme le couteau d'un chirurgien; ils le firent ressembler à un malade à demi anesthésié qui a des rêves de paradis au moment même où il se sent saigné à blanc.

« Vous êtes mon chéri... et je suis votre petite Norah qui vous aime! »

Il s'éloigna de la barrière, pressa le pas sur la route poussiéreuse et entra dans le bois de Hadleigh par le premier sentier. Il murmurait : « Cette lettre m'achève. Ça ne peut pas continuer comme ça. Je suis perdu ».

Il pleurait à présent comme un enfant. Il s'abandonnait à ses larmes sans se soucier de les essuyer.

Puis, sa pensée primitive se présenta de nouveau à son esprit, et plus fortement qu'auparavant. Il songea : « Cette lettre est ma condamnation. Je ne peux pas continuer comme ça. Il faut que je meure. »

Il s'était dirigé tout droit vers l'allée principale et la suivit dans la direction des rochers de Kibworth. Comme il s'en approchait, il lui sembla que l'esprit du mort l'appelait et lui disait : « Viens me tenir compagnie. Notre vieille inimitié est éteinte. Toi et moi nous nous comprenons maintenant. Nous sommes de la même espèce, comme deux porcs de la même étable, toi l'onctueux chanteur de cantiques, et moi la débauche sans conscience. Nous sommes frères, tout au moins dans notre ignominie. Nous nous sommes tellement rapprochés qu'une seule différence nous sépare : tu es vivant et je suis mort. Mais cette différence elle aussi disparaîtra bientôt ».

Et Dale, ralentissant un peu son pas, fit un drôle de geste de la main gauche, un geste de digne bourgeois qui envoie promener un mendiant effronté. Il semblait dire : « Fichez-moi le camp. Restez tranquille là où je vous ai mis et ne vous occupez pas de moi. Je refuse d'avoir rien à faire avec vous ou de permettre entre nous la moindre communication. Je ne vous connais pas, voilà qui est clair, et je n'admettrai jamais qu'il y ait entre nous la moindre ressemblance. Si je voulais, je pourrais vous expliquer pourquoi. Mais je ne condescendrai pas à le faire — en tous cas pas avec vous ».

Il quitta la grande allée pour prendre un des étroits chemins de traverse et le suivit jusqu'à ce qu'il arrivât à l'endroit où le bois bordait l'Orphelinat Barradine. On n'apercevait aucune des pensionnaires. On les avait rappelées derrière les murs hospitaliers pour leur repos nocturne.

Au bout d'un instant il les entendit chanter. Oui, c'était un hymne du soir. Elles remerciaient Dieu de leur avoir accordé la longue lumière de ce jour d'été avant de se coucher

pour dormir, pour oublier qu'elles étaient vivantes jusqu'à ce que le soleil de Dieu se levât de nouveau.

Et Dale, une fois de plus, se mit à songer à Dieu. Ce soir il ne voulait pas s'éloigner de ces chants virginaux. La répugnance qu'ils lui inspiraient jadis était bien finie. Elle appartenait à l'époque où il luttait encore contre l'inévitable aboutissement de son inclination. Il était maintenant passé à un état d'esprit que rien d'extérieur ne pouvait plus affecter.

« Le doigt de Dieu... »

Le doigt de Dieu. On ne peut pas y échapper. S'il vous pousse vers la lumière, alors réjouissez-vous et chantez victoire de toutes vos forces. Mais s'il vous pousse dans le noir, avalez votre langue et marchez sans rien dire. Il paraissait à Dale qu'il comprenait toute la portée, toute la signification de sa destinée et que la formidable logique de Dieu donnait à cette destinée un caractère de justice qui ne pouvait soulever aucune objection. Il comprenait que la loi qu'il avait lui-même invoquée s'appesantissait maintenant sur lui. Il fallait qu'il s'exécutât comme il avait exécuté Everard Barradine. C'était cette heure-ci, l'heure du désarroi et du désespoir que Dieu attendait. Le moment de Dieu était venu. Il avait lentement révélé à Dale son indignité et son infamie pour qu'il pût mourir le désespoir au cœur.

XXII

— Mavis, — dit-il après souper ce soir-là, — j'ai remarqué une branche en haut du noyer qui n'a pas l'air solide. Il faut que je taille cet arbre à la première occasion ou bien nous aurons un accident.

Le lendemain il était debout avant le lever du soleil et descendit très doucement, ses souliers à la main, s'arrêtant de temps en temps pour écouter. La maison était absolument silencieuse et il était le seul à y bouger. Il s'assit sur la dernière marche, mit ses souliers, écouta encore et sortit sans bruit, se hâtant de se rendre à l'endroit où il avait affaire. Il prit l'échelle dans la cour, la fixa contre le noyer et revint chercher les autres instruments dont il avait besoin.

Dans le grenier où se conservaient les outils il trouva une

scie et, l'attachant à une cordelette, la fixa sur son dos à la façon des bûcherons. Il ne l'emportait que pour sauver les apparences. Puis il se mit à chercher la corde particulière qu'il lui fallait pour exécuter son dessein et ne put la trouver. Il l'avait vue, deux jours auparavant, proprement roulée dans un coin avec d'autres. Mais ce coin était maintenant fort en désordre, rempli d'un fouillis de cordes et la bonne se cachait sous des vieilles qui étaient incapables de supporter un poids de quelque importance. Il savait qu'il pouvait se fier à cette corde-là parce qu'elle était exactement pareille à celle qu'il employait pour sa poulie et avec laquelle il faisait descendre des poids bien supérieurs à celui de n'importe quel homme.

Puis, soudain, un rayon de lumière se glissant par une fente du mur en planches passa par-dessus le plancher gris de poussière et vint se poser comme un arc-en-ciel rectiligne sur le coin vers lequel il se courbait. Elle était là, sa corde, bien en évidence, et elle avait l'air de se dresser sur ses replis comme un serpent et d'insinuer son cou sinueux dans ses mains, si bien qu'il l'avait ramassée et sortie de son coin avant d'avoir eu le temps de se rendre compte de ce qu'il faisait.

Il était nécessaire de tout préparer avec soin. Pourtant il s'attarda à disposer son nœud coulant et à s'assurer qu'il ne pourrait pas se défaire et n'offrait aucun risque de mauvais fonctionnement. Il mit de la lenteur aussi à faire un nœud d'arrêt à l'endroit de la corde qu'il se proposait d'attacher à l'arbre et il sentit que son esprit était extraordinairement rebelle aux calculs qu'il avait pourtant faits si souvent pendant la nuit. « Oui, se disait-il, deux fois la longueur de mon bras. C'est bien cela. Deux fois la longueur de mon bras, ça fait six pieds, mais je vais essayer encore. Oui, ça va. Nécessairement. C'est une chute de six pieds. C'est bien ce que j'avais décidé. La corde supportera ça, mais peut-être pas davantage. Et moins que ça pourrait n'être pas suffisant. Oui, ça ira ».

Il descendit du grenier et à la porte un flot brillant de lumière l'éblouit. Le soleil s'était levé. Quelques-uns des pigeons de Mavis roucoulaient doucement sur le toit de la grange dans la cour; un cheval se mit à hennir dans l'écurie

et deux domestiques arrivant de la grange extérieure débouchèrent dans la cour en sifflant.

— Bonjour, patron.

— Bonjour.

— Encore une belle journée, patron.

— Oui, ça en a l'air.

Les hommes, apercevant sa corde et sa scie, lui demandèrent s'il allait faire quelque travail auquel ils pussent l'aider, mais il leur répondit que non. Il allait seulement enlever une petite branche au noyer et pouvait faire cela sans leur aide.

Les hommes entrèrent alors à l'écurie et Dale traversa le potager derrière la maison. Arrivé sous le noyer il passa son rouleau de corde en bandoulière puis se mit à monter lentement en se répétant : « Je suis sur les marches de mon échafaud. Les marches de mon échafaud. Je monte les marches de mon échafaud. » Arrivé au sommet de l'échelle il passa sur une branche et, entourant le tronc de ses bras, se mit à grimper. « Oui, ma potence. Je monte sur ma potence. » Et il grimpait avec une force agile. Il lui semblait qu'à partir du moment où il avait quitté le sol il avait éprouvé les sensations d'un homme assoupi qui secoue sa torpeur ou qui, sous l'influence d'un narcotique, commence à reprendre conscience ou qui, encore, après avoir été considéré comme mort, revient rapidement à la vie. A chaque pouce qu'il ajoutait à la hauteur le séparant du sol, il se sentait plus fort, plus actif, plus riche d'énergie nerveuse et musculaire.

Il se trouva bientôt si haut qu'il comprit qu'il ne serait pas prudent de continuer. Il fallait s'arrêter. A cet endroit le tronc était encore assez résistant pour soutenir le choc qu'il allait lui imprimer. Au-dessus il serait peut-être trop faible. D'ailleurs il était assez haut pour sauver les apparences. La branche dont l'extrémité était morte se trouvait à sa portée. Il se mit à califourchon sur une branche, tout près du tronc, ajusta et fixa sa corde, lui fit faire plusieurs fois le tour du tronc, la fit passer sur et sous la branche, la noua, la tendit et la serra si bien qu'aucun effort ne pouvait avoir d'effet sur elle. Et pendant tout ce temps-là il avait conscience de la force de ses bras et de ses mains, du volume d'air dans ses poumons, de l'afflux de sang dans ses veines, de la force

nerveuse qui animait et durcissait ses muscles. Il ne restait plus qu'à se mettre debout sur la branche, passer le nœud coulant autour de son cou et se jeter dans le vide.

Il changea sa position d'un mouvement aisé et leste, se dressa en tenant le tronc de la main gauche et le nœud coulant de la droite. Le rythme de la vie palpitait en lui avec fureur. Il en était tout frémissant; il avait l'impression d'être comme une batterie surchargée d'électricité et d'émettre des étincelles à ses extrémités.

Dans cette position dernière, sa tête avait émergé dans un endroit dépourvu de feuilles, de sorte qu'il pouvait regarder dans toutes les directions, apercevoir la maison, la fenêtre ouverte, la porte de la cuisine et le sentier dallé, les toits des granges, la cour aux meules, les ruches, les champs où séchait l'herbe coupée et, plus loin, les bois, la lande, la colline à l'horizon. Il s'arrêta volontairement pour s'accorder un dernier coup d'œil sur tout ce qu'il allait quitter.

Il entendit la voix de sa fille. Rachel était venue à la fenêtre ouverte et elle poussa un cri de frayeur en le voyant perché si haut sur l'arbre.

— Oh, papa, faites attention.

L'instant d'après sa mère la rejoignit et toutes deux, côte à côte, abritant chacune leurs yeux d'une main, le surveillaient dans une même attitude d'anxiété.

— Ne lui parlez pas, — murmura Mavis.

Et Dale entendit ce murmure aussi distinctement que s'il avait été émis tout près de son oreille.

Il ne pouvait pas faire ça devant elles. Il s'était trop attardé; il ne pouvait pas assombrir deux existences avec ce spectacle d'horreur. Et il lui semblait qu'il n'avait pas suffisamment réfléchi à l'effet que cela produirait sur elles. Toute son affaire avait été maladroitement combinée.

— Ça va, — dit-il. — N'ayez pas peur, maman et fifille. Il faut que j'abandonne ça, Mavis. Je ne peux pas arriver tout à fait jusqu'à l'endroit que je veux.

— Faites bien attention à la descente, — répondit Mavis. — Allez bien lentement.

— Oui, papa, — insista Rachel. — Bien lentement.

Il obéit, n'éprouvant aucune joie de ce répit qui lui était

accordé et se disant : — Il faudra trouver un autre moyen. Il faut finir la fenaison et les meules et mettre mes affaires bien en ordre, de sorte que la pauvre Mavis trouve bien tout à sa place quand elle aura à me succéder et à se passer de moi. Ma hâte d'en finir était de l'égoïsme, car en somme j'ai presque trois semaines pour faire ça. La seule chose qui soit nécessaire c'est que tout soit fini avant le retour de Norah.

Et il songea de nouveau au doigt de Dieu. Cette exécution hâtive et maladroite lui avait été refusée par Dieu. Au dernier moment son doigt l'avait repoussé car il ne fallait pas qu'il emportât en mourant cette jolie vision de son foyer.

XXIII

Deux ou trois jours passèrent. La vie continuait, laborieuse mais paisible, partagée entre les soins du ménage et les travaux des champs. On avait ramassé le foin; la meule était faite et la toiture recouvrait une jolie récolte.

Dale travaillait dur, tout à fait à sa façon habituelle, en homme que rien ne peut fatiguer, et il paraissait absolument le même. Mais il était en réalité détaché du monde extérieur. Pour la seconde fois dans sa vie, et bien plus que la première fois, il était subjugué et gouverné par une idée dominante. Pendant toute la journée, tout ce qui l'entourait lui apparaissait insubstantiel, avait un caractère de rêve, et il accomplissait beaucoup d'actions avec l'automatisme d'un somnambule.

Assis sur le timon d'un tombereau, il songeait : « Si je me laissais tomber et que les roues me passent dessus, ça paraîtrait vraisemblable. Ce serait tout à fait le genre d'accident qui arrive aux maladroits, mais ça ne remplirait pas les autres conditions qui m'ont été imposées. Et puis, ça pourrait rater. Je pourrais simplement m'abîmer, sans me tuer tout à fait ».

Une demi-heure plus tard, comme il marchait à côté du tombereau vide qui s'en revenait aux champs, il continuait à être hanté par son idée fixe.

Un fusil et une haie, — rien de plus ordinaire qu'un pareil accident. On n'a qu'à dire qu'on veut tuer des rats qui ont montré leur vilain museau dans le fossé du champ. On prend

son fusil bien chargé et on se fait sauter la cervelle dans les épines d'une haie sauvage.

Ou bien encore une automobile! En se baissant et en la recevant en pleine tête, il y aurait une de ces capilotades dont on ne réchappe pas. Mais on ne pouvait pas essayer de ce moyen en plein jour, parce que le chauffeur serrerait ses freins, ferait virer l'auto, ferait n'importe quoi de fou plutôt que de passer sur quelqu'un. Et s'il ne pouvait y réussir, il déclarerait à l'enquête qu'il s'agissait purement et simplement d'un suicide. Et le soir les autos ont des phares si puissants que la route est éclairée à cent mètres en avant. Même la nuit on verrait bien que c'était un suicide.

Au crépuscule le monde extérieur devenait plus réel pour lui et, repris par le goût de vivre, il souffrait avec plus d'intensité à mesure que les heures passaient. Tous les soirs il retournait au bois de Hadleigh. C'était le bois du désespoir, le point central de toute sa souffrance, et une force irrésistible l'y attirait dans l'obscurité grandissante.

Le second soir il trouva difficile de s'en aller. Mavis l'arrêta, lui posa quelques questions sur les affaires de la maison, puis se mit à lui parler d'un complet à acheter pour leur petit garçon. Il était à présent bien alerte, tiré de son état de somnambulisme, et il donna toute son attention à cette question. Pourtant elle se mit aussitôt à s'excuser de le déranger et lui demanda s'il n'y avait rien qui le préoccupât.

— Non, Mav, bien sûr.

— Bien sûr, Will? Dites-moi bien s'il n'y a rien qui vous tracasse?

— Que voulez-vous qu'il y ait?

Et, passant son bras autour de la taile épanouie de sa femme, il la serra affectueusement.

En traversant la cour Dale fut arrêté par ses domestiques. Le maître valet avait besoin d'ordres pour le travail du lendemain, le charretier voulait trois jantes neuves; le garçon d'écurie avait le regret d'annoncer qu'un des chevaux avait brisé un râtelier.

Lorsqu'à la fin il sortit sur la route, Dale songeait : « Je serai bientôt parti, mais tout ici restera comme avant. Tout le monde trouvera qu'on peut très bien se passer de moi, les

hommes, les enfants, Mavis et même Norah. C'est Mavis qui me regrettera — Norah souffrira plus que les autres, mais ça ne durera que très peu de temps. Elle prendra un autre amoureux, un vrai cette fois; elle se mariera et elle aura des gosses. Et ce sera comme si j'étais mort il y a cent ans, comme si je n'avais jamais existé, comme si j'avais été un personnage de livres d'histoires, ou quelqu'un dont elle aurait rêvé dans un de ces rêves absurdes qu'ont toujours les jeunes filles, mais dont elles ont honte de se souvenir et qu'elles essayent toujours d'oublier. »

Dès qu'il fut entré dans le bois, il se dirigea aussi rapidement que possible vers les rochers de Kibworth. Lorsqu'il se trouva tout près d'eux, il se mit à arpenter le sentier, la tête baissée et les mains croisées derrière son dos. Et tous les soirs il faisait ainsi. Il était assailli par des visions de Norah; il passait de nouveau par les tortures du désir qu'il avait éprouvées en lisant sa lettre pour la première fois, et il se dit : « S'il me fallait une preuve, en voici une. Cela seul me montrerait, si je ne le savais déjà, qu'il faut que je le fasse ».

Et, tout gémissant, il s'adressa à l'être qu'il évoquait pour renouveler ses tourments : « Norah, ma chérie, je n'y peux rien. Il faut que j'obéisse. Je ne suis plus libre de faire ce que je veux. Ne détournez pas vos regards de moi. Tournez-vous vers votre ami, montrez-lui vos chers yeux, bien que les apercevoir fasse saigner mon cœur ». Et la vision lui obéit. Il vit l'ovale enchanteur de son visage au lieu de son profil délicat, considéra la beauté profonde de ses yeux, sentit que ses lèvres rouges et chaudes étaient tout près de lui, et qu'il deviendrait fou si elles ne s'approchaient pas davantage pour lui permettre de les embrasser.

Mais bientôt ses nerfs perfides revinrent à leur état normal, les éléments supérieurs et inférieurs de sa personnalité s'unirent de nouveau et sa souffrance, diffuse quoique aiguë, recommença à se faire sentir. La colère l'envahit aussi. Il lui semblait que le mort se moquait de lui, faisait entendre un rire étouffé.

« Quel faiseur vous faites! » disait ce mort, « quel formidable fumiste! Oui, vous et vos belles pensées de bigot! C'est si facile de draper son ignominie sous de belles phrases sentimentales! Mais vous ne trompez personne. Même pas vous

pendant trois minutes. Vous savez bien que sous vos prétentions votre péché reste toujours aussi noir. Vous n'êtes ni meilleur ni pire que j'étais. Vous êtes exactement pareil à moi ».

Dale leva les bras dans un geste fou, se tourna et regarda fixement les pins et les fourrés. Il lui sembla qu'une essence impérissable de cet homme était bien réellement ici, se mêlait aux ombres, flottait dans l'air crépusculaire, et que peut-être, là dans les rochers, si l'on allait y voir, on pourrait rencontrer un fantôme de son corps, rien peut-être qu'une forme grisâtre et vague, l'odieux étranger qui hante nos rêves, plus vague encore que dans les rêves, étendu sur son dos, élevant ses souliers remplis de sang, et souriant de tout son visage écrasé.

« Oui, c'est peut-être vrai », continua la voix. « Mais je remarque que vous ne venez pas me regarder. Vous restez dans le sentier. Maintenant que vous êtes si près de moi, pourquoi n'osez-vous pas faire les derniers pas? Est-ce que vous voudriez que je vous en épargne la peine en me montrant moi-même? »

Et Dale continuait à faire des gestes furieux, presque déments, et répondit d'une voix forte et rauque :

« Oui, montrez-vous si vous voulez. Je vous le permets. Sortez et venez vous mettre devant moi. Je n'ai pas peur de vous, ni dans ce monde ni dans l'autre. »

« Dans l'autre, dans l'autre! » Et comme il s'éloignait, on eût dit que le mort continuait à le tourner en dérision. « Dans l'autre monde, hé, ce sont là de bien grands mots. Oui, allez donc causer de tout cela avec Dieu ».

Dale se mit à errer sans but au milieu des arbres. Son esprit était maintenant plein de cette pensée terrible de Dieu et du châtiment éternel auquel il croyait que Dieu l'avait condamné.

Le Christ avait essayé de le sauver, mais les deux autres personnes de la Sainte et Glorieuse Trinité s'étaient interposées, avaient empêché le Christ de communiquer plus longtemps avec lui, et avaient ensemble émis le terrible décret. Oui, c'était bien cela. Si le Christ ne l'avait pas abandonné, il avait en tous cas perdu le droit de jamais l'approcher. Cela expliquait tout, son inexprimable désolation, son sombre désespoir, l'écrasante nécessité de mourir sans un seul rayon d'espérance.

XXVI

C'était le soir d'un autre jour et Dale se tenait immobile dans l'allée, tout près des rochers de Kibworth.

Le crépuscule tombait rapidement; des nuages venant de l'est avaient rempli le ciel et présageaient une nuit sombre, probablement mauvaise. De temps en temps une rafale irritée secouait les sommets des pins puis l'air reprenait son calme pesant jusqu'au moment où le vent reviendrait avec plus de fureur. Dale était sûr qu'il allait bientôt pleuvoir et se dit : « Si son fantôme est réellement là, il se mouillera comme pendant cette première nuit où les averses ont lavé tout son sang ».

Il regardait et écoutait mais ce soir-là il n'avait pas l'impression de s'entendre appeler par le mort. Il ne pouvait imaginer aucune conversation appropriée entre eux deux. Il lui semblait que ce vilain fantôme se refusait à parler, qu'il était devenu maussade ou qu'il faisait semblant de n'être pas là dans un but perfide. Oui, ça devait être ça. Il voulait attirer Dale hors de l'allée, le faire s'aventurer dans les rochers de façon à lui montrer ce qui avait hanté ses rêves.

« Très bien, — dit Dale. — Soit. C'est entendu, j'y consens ».

Cependant il ne bougea pas d'une minute ou deux. Il réfléchissait et écoutait avec attention. Mais il ne pouvait entendre aucun bruit, ni en imaginer aucun, à l'exception de celui que faisait le vent.

Puis il s'avança et tout en examinant le terrain se dirigea lentement vers les rochers. Il pensait tout le temps : « Il est impossible de suivre exactement mes traces parce que le terrain a changé, mais c'était à peu près la direction que j'ai suivie avec lui ».

Il faisait de plus en plus noir et les ténèbres montaient autour de lui si bien qu il finit par avoir l'aspect d'un homme qui, émergé des flots gris, était monté sur le seul rocher qu'ils n'eussent pas encore recouvert. Lorsqu'au bout d'un moment il se leva pour regarder dans le pli du terrain où il croyait que le cadavre avait reposé, il ne put l'apercevoir. Il avait disparu, noyé dans la nuit.

Alors il s'agenouilla sur le rocher et se mit à prier. C'était la prière angoissée et suprême d'une âme au désespoir. « O mon Dieu, accordez-moi au moins cette miséricorde de ne pas me laisser mourir dans le désespoir. Je me suis remis entre vos mains. Je ne me plains pas. Je ne demande rien. Je vais faire ça. Mais ne m'envoyez pas dans les ténèbres totales. Accordez-moi un rayon de lumière, rien qu'un rayon de lumière avant que je m'en aille. »

Ces paroles représentaient-elles ce qu'il fallait qu'il dît, ce qu'on attendait de lui, la confession? la soumission véritable, le cri de supplication de la créature repentante qui a déjà goûté une amertume pire que la mort elle-même?

Il se releva et sans tourner la tête abandonna les rochers et revint à l'allée à travers les fourrés. Il marchait lentement, éprouvant un calme extraordinaire, plein d'un sentiment de révérence et d'extase et si désireux de conserver cette étrange paix intérieure qu'il ne remarquait rien de ce qui l'entourait.

Puis l'influence bienfaisante mais vague de cette sensation d'apaisement moral se précisa, prit la forme d'une pensée définie et il se dit : « Le Christ est revenu en moi ».

Et la voix du Christ semblait lui parler, non point par le grossier intermédiaire des mots imaginés par les hommes, mais par une sorte de joie transcendante qui le faisait frémir tout entier.

« Alors je n'ai pas à désespérer, se dit-il, la voix du Christ elle-même me dit d'espérer. »

Il faisait nuit, mais peu lui importait. Il allait toujours, sans savoir où, et le temps passait sans qu'il se préoccupât de l'heure. Il avait oublié sa femme et sa maison; il avait oublié Norah; il avait oublié toute sa souffrance.

Puis, le caractère étrange, inattendu d'un objet extérieur fit sur lui une impression suffisamment forte pour le tirer de sa rêverie, et il se demanda, encore absorbé : « Qu'est-ce que c'est que ça? Mais c'est justement ce que je demandais : un rayon de lumière! »

Soudainement, droit devant lui, il revit cette lumière. Que pouvait-ce être? Puis de nouveau, toujours en face de lui,

dans l'obscurité des arbres, un scintillement, semblable à celui d'une lanterne balancée par un homme. Ce scintillement réapparut, plus brillant cette fois et très loin. Et il se mit à accélérer le pas.

Levant les yeux, il aperçut une lueur rouge dans le ciel et se dit : « La lande a pris feu ». Il se mit à marcher encore plus vite, vit une colonne de fumée cramoisie et une grande langue de flamme dépasser les pins, et il se rendit compte que le siège de l'incendie se trouvait beaucoup plus près que la lande, et devait être situé sur la lisière même du bois.

Il courait à présent. Bientôt le sentier se trouva brillamment illuminé et des bruits confus devinrent perceptibles. C'étaient des cris, des galops de chevaux, les appels éperdus d'une cloche. Il y eut une ouverture dans les arbres, et sa course le conduisit sur l'élévation qui dominait les jardins de l'orphelinat; il vit des groupes d'hommes semblables à des fourmis noires, des bâtiments solides qui vomissaient des torrents de fumée, des mers de flammes.

Il descendit au galop et passa au travers de barrières de bois et de rideaux de feuillage en poussant des cris. Sur les terrasses supérieures illuminées, il y avait un grand nombre de gens, hommes, femmes, enfants. Quelques hommes essayaient vainement de fixer et de mettre en service des tuyaux dont on n'avait pas l'habitude de se servir; d'autres emportaient des meubles, des rideaux, des tapis, qu'on entassait près du bâtiment central; le plus grand nombre, s'efforçant de mettre des échelles en place, avançaient et reculaient devant le bâtiment bas qui se trouvait à l'extrémité la plus éloignée de l'édifice.

— Est-ce que tout le monde est sorti? — cria Dale. — A-t-on fait sortir tout le monde?

Et des voix terrifiées lui répondirent comme il passait :

— Il y en a encore sept qu'on ne peut pas attraper... Sept qu'on a laissées... ce sont des petites.

Tout en courant dans la lumière ardente, il se disait : « Oui, mon pardon m'a été accordé. Voilà l'occasion qui m'est offerte ».

Tout était clair pour lui. Il n'y avait rien qu'il ne pût comprendre. L'incendie avait dû éclater dans le bâtiment bas

devant lequel il venait de passer, et au début avait paru insignifiant. A titre de précaution on avait fait sortir les orphelines de cette partie de l'établissement, on avait sonné la cloche et envoyé un messager au galop pour demander les pompiers qui n'arriveraient pas avant une heure. Et les gardiens de l'orphelinat, dans leur stupidité, avaient perdu de précieuses minutes à prendre ce qu'ils considéraient comme une autre précaution, l'enlèvement des meubles du bâtiment central. On ne s'était pas occupé du bâtiment voisin parce qu'il ne paraissait pas être en danger. On avait calculé sans le vent. Celui-ci avait fait lécher les poutres du toit aux flammes, les avait fait danser par-dessus tuiles et ardoises, les avait lancées sur le toit du grand bâtiment. Et l'aile de l'extrémité avait été gagnée. Un feu de fournaise s'était jeté sur elle, d'énormes vagues de fumée l'avaient traversée, et elle s'était mise à flamber avec des craquements et des hurlements. Les plus grandes des jeunes filles avaient eu juste le temps d'échapper, mais les plus petites, au nombre de sept, étaient restées à l'étage du haut.

— C'est monsieur Dale, oh! monsieur Dale, c'est affreux! On peut les entendre crier là-haut. Oh! monsieur Dale, qu'est-ce qu'on peut faire?

La chaleur était terrible, et les hommes qui reculaient en chancelant l'entraînèrent avec eux. Puis, ils se groupèrent autour de lui, chacun ayant son visage semblable à un masque ardent. Et ils hurlaient pour se faire entendre par-dessus le bruit du vent et des flammes, le tumulte des pierres en train de s'écrouler et les cris des femmes en proie à des attaques de nerfs.

Il se dégagea, demeura seul près du squelette enflammé de la vérandah et cria d'une voix rauque :

— Allons, les amis, donnez-moi l'échelle. N'ayez pas peur, avancez. Si je peux le supporter, vous le pouvez aussi. Attrapez-moi ces tapis.

Il pouvait à peine respirer, mais la joie semblait donner de la force à ses poumons au travail. Il songeait : « J'ai obtenu miséricorde. C'est pour ceci que j'ai été réservé. Au lieu de perdre une enfant, je dois sauver celles-ci ».

Il n'éprouvait aucun doute. Il savait qu'il le ferait. Rien

ne pouvait arrêter l'homme en train d'accomplir la tâche qui lui avait été assignée.

A tous les autres cette tâche semblait impossible. Il avait enlevé sa vareuse et s'en était enveloppé la tête. Les femmes se turent lorsqu'elles le virent grimper sur l'échelle et s'élancer les yeux fermés dans les flammes. L'échelle tomba, à moitié en feu et demeura à se carboniser comme une torche écrasée. Puis on vit des nuages de fumée sortir d'une fenêtre et les flammes du balcon diminuèrent et s'estompèrent comme si elles avaient été étouffées par cette fumée. On entendit un cri, et les hommes qui portaient la couverture tendue s'avancèrent courageusement à cet appel.

Dale se trouvait de nouveau sur le balcon avec une enfant dans les bras.

— En voilà une, — s'écria-t-il en la jetant aux hommes prêts à la recevoir. — Je crois qu'elles sont toutes vivantes.

Et il continua son va-et-vient rapide et sûr, portant chaque fois son fardeau. « En voilà deux... En voilà trois... En voilà quatre. Elles sont presque asphyxiées mais elles sont en vie ». Il rampait sur le plancher pour les trouver, saisissait les couvertures et les draps sur les lits, les enveloppait de la tête aux pieds. « En voilà cinq... En voilà six. Elle s'est évanouie, mais elle est en vie ».

Sur le balcon le métal rougi avait brûlé son pied presque jusqu'à l'os; ses mains tuméfiées étaient grosses et molles comme des gants de boxe, l'air même qui pénétrait dans ses poumons semblait être de feu. Comme il rampait et tâtonnait entre les lits pour saisir la dernière des petites filles, le plancher commença à se gondoler et à céder, et des fragments de plâtre du plafond se mirent à pleuvoir sur sa tête et son dos.

— En voilà sept. Évanouie. A besoin d'air... Encore en vie.

Tout le monde se mit à lui crier :

— Ne rentrez pas là, monsieur, il n'y en a plus. Vous les avez eues toutes. Oh! monsieur, ne rentrez pas!

Mais il y alla, haletant et murmurant :

— Il y en a peut-être une autre. Ferais bien de voir.

Il était arrivé jusqu'au milieu de la pièce lorsque le plancher céda sous lui. Presque au même moment on entendit un grand

fracas et le toit tout entier s'abattit. Dale fut entraîné dans cet effondrement soudain jusqu'à un lit étroit de bois et de pierre où il se trouvait étendu et encore capable de penser. Il était cloué au sol par une barre de fer qui lui traversait la poitrine, dans l'obscurité, tandis que l'incendie continuait son tumulte juste au-dessus de lui. Il était écrasé, déchiqueté, brûlé. Mais il était pourtant plein d'une joie plus forte que n'importe quelle douleur. Il murmura faiblement :

— O Dieu le Père et Dieu le Saint-Esprit, acceptez ceci comme mon expiation!

Puis, de nouveau :

— Ce feu m'a purifié. O Jésus, prenez-moi dans votre sein, blanc et sans tache comme la neige!

Ce fut là sa suprême pensée. Il y eut un nouveau fracas, puis, dans un dernier spasme de souffrance, il entra dans la paix.

W. B. MAXWELL

(Traduction MAURICE LANOIRE.)

LE RÈGLEMENT
DE
L'AFFAIRE DU RIFF[1]

III
LA CHUTE D'ABD EL KRIM

LA CONFÉRENCE D'OUDJDA

En traitant dans la *Revue de Paris* de l'Affaire du Riff, nous avons toujours omis volontairement de parler des tractations qui se poursuivirent tout au long de la guerre avec Abd el Krim. Notre ambition étant de rechercher les moyens propres à donner à la crise une solution satisfaisante, nous avions étudié seulement les deux méthodes logiques, à savoir l'action politique, exercée sur les tribus dissidentes prises séparément, afin de les engager à revenir au bercail, et l'action militaire, inévitable pour compléter ou remplacer la première.

Mais alors que notre armée, après une longue et minutieuse préparation, était sur le point de reprendre l'offensive, des rumeurs naquirent, puis se précisèrent, et enfin furent officiellement confirmées, annonçant des négociations qui devaient aboutir à la Conférence d'Oudjda.

Désireux de conserver toute l'impartialité possible, nous n'apprécierons pas cet événement avant d'en avoir fait en quelques mots le résumé historique. Mais il nous faut au préalable parler des conversations antérieures.

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 mars et 1er avril.

Dès le mois de juin 1925, M. Gabrielli, contrôleur civil de Taourirt, se rendit auprès d'Abd el Krim. Le nouveau rogui lui dit que, si l'on voulait bien reconnaître son indépendance complète, il cesserait les hostilités; mais il oublia de dire comment il s'y prendrait pour arrêter ses bandes, alors lancées sur la route de Fez. Les exigences de notre adversaire furent précisées par deux lettres publiées dans le *Times*, en juillet 1925. La première demandait Ceuta et Melilla, la seconde sollicitait l'intervention de la Grande-Bretagne.

C'est alors que fut rédigé à Madrid le memorandum du 18 juillet 1925. On le remit à deux plénipotentiaires, un Espagnol et un Français, qui, le 20, partirent pour Melilla, avec ordre de se tenir à la disposition des émissaires qu'Abd el Krim était instamment prié de vouloir bien leur envoyer. Trois semaines après, les gouvernement alliés constatèrent avec amertume que l'intéressé devenait silencieux. Son mépris pour le document précieux qui lui était destiné obligea M. Painlevé à en proclamer la teneur à haute voix, de telle façon que la presse claironnât au travers du monde, et notamment dans la direction du Riff, les conditions auxquelles on aurait bien voulu qu'Abd el Krim vînt, respectueusement, demander que l'on fût assez clément pour lui accorder la paix. Cette divulgation publique eut lieu à Nîmes, le 2 octobre, à la suite d'un banquet. On lui offrait l'autonomie, on lui garantissait la liberté commerciale, on lui imposait une police avec des cadres franco-espagnols, on lui interdisait d'importer des armes et on lui demandait d'échanger les prisonniers. Aucun écho ne put être perçu.

A l'initiative du capitaine de réserve anglais Gordon Canning, est due la reprise des tentatives de paix diplomatique. Son aventure est infiniment pittoresque. Il vint d'abord à Paris, et rendit visite à MM. Malvy, signataire du récent accord de Madrid, Perrier, ministre des Colonies, et Painlevé, ministre de la Guerre. Ce dernier lui remit, le 23 octobre 1925, une lettre d'introduction auprès de M. Steeg, résident général au Maroc. Gordon Canning estimait que le silence d'Abd el Krim venait des mauvais conseils de son entourage, et prétendait l'amener à de meilleurs sentiments.

L'intermédiaire bénévole se rendit immédiatement à Rabat,

où le représentant de la France le reçut de la façon la plus encourageante. Il partit alors pour le Riff et traversa nos lignes, à l'aller comme au retour, avec l'escorte et les honneurs habituellement réservés à de grands personnages. M. Urbain Blanc, délégué général à la résidence qui, en l'absence de M. Steeg, détenait ses pouvoirs, le vit lorsqu'il revint à Rabat. Puis le négociateur se dirigea sur Paris. Sa mission, semblait-il, était couronnée de succès, puisqu'il était dûment mandaté par Abd el Krim, pour recevoir en son nom les conditions de paix.

Or voici qu'à Marseille, il apprend, de la bouche du Préfet, nouvelle marque du caractère quasi officiel de son rôle, l'avis que M. Briand ne le recevra pas. Néanmoins, à Paris le 27 décembre, il sollicite une audience du président du Conseil, mais on lui répond que « les conditions qui lui ont été indiquées au Maroc ne se trouvent pas remplies ». Et on le fait reconduire par un agent de la sûreté qui, à Irun le confie à un collègue espagnol, qui l'accompagne jusqu'à son départ d'Algésiras pour Tanger. De là, il rend compte à son mandant des résultats négatifs de ses efforts.

Il n'est plus question de traiter, mais de vaincre. L'offensive doit être déclanchée vers le 15 avril. Mais voici que, le 5, à Paris et à Madrid, paraissent en même temps deux communiqués. Le gouvernement français expose dans le premier qu'à la suite de la dernière conférence tenue au quai d'Orsay et à laquelle prenaient part M. Briand, le maréchal Pétain et son chef d'état-major, le général Georges, le général Simon, revenant du Maroc, M. Painlevé et M. Ponsot, sous-directeur des affaires d'Afrique, on envisageait la possibilité d'engager des négociations officielles. Le second, à cette nouvelle, ajoutait que certaines divergences existaient entre les vues des deux gouvernements. Le 8, les plénipotentaires étaient désignés. C'étaient pour la France : le général Simon, M. Ponsot, le commandant Duclos, directeur des affaires indigènes à Rabat; pour l'Espagne : M. Lopez Olivan, le commandant Aguilar, le capitaine Don Miguel; pour les « tribus dissidentes » : Si Mohammed Azerkhane, « ministre des Affaires étrangères du Riff », Si Mohammed Hitmi et Si Mohammed Cheddi, « ces deux derniers désignés par les tribus » (*sic*).

Des conversations nombreuses avaient eu lieu à Taourirt entre le général Mougin, chef du cabinet militaire de M. Steeg, d'une part, et, de l'autre, des émissaires d'Abd el Krim. D'autres mandataires, plus ou moins qualifiés, semblent avoir également fait des pèlerinages dans le Riff.

Tout cela ne suffit pas à montrer aux Riffains la différence qui existe entre les conditions mises à la conclusion d'un armistice, et celles d'une paix définitive, ultérieurement discutée. Azerkhane reçut, le 11 avril, du général Mougin, une lettre dont il y aurait intérêt, pour la clarté de cette histoire, à connaître les termes. Elle ne fut pas encore assez explicite, car, lorsque, le 17 mai, les délégués riffains rencontrèrent à El Ayoun le général Simon, ils se déclarèrent incapables de ratifier, sans instructions complémentaires, les conditions mises par les Alliés à l'ouverture de la conférence, et dont leur seule présence signifiait, à nos yeux, l'acceptation. Il y en avait cinq, à savoir : échange immédiat des prisonniers, éloignement d'Abd el Krim, soumission au sultan, désarmement des tribus, faculté pour les armées franco-espagnoles d'occuper certaines positions nouvelles. Afin de hâter leur retour, les caïds Haddou et Cheddi furent emmenés en avion, depuis le terrain d'Aïn Amar, au N.-E. de Taza, jusqu'à proximité du quartier général d'Abd el Krim à Temassint, au N.-E. de Targuist. Déjà l'un d'eux, Haddou, avait fait deux fois le voyage par la voie des airs. Il remplaçait Hitmi.

Ils revinrent sans apporter aucune satisfaction. Les Alliés abandonnèrent aussitôt les cinq clauses, et consentirent à négocier. La première séance eut lieu à Oudjda, le 27 avril. On commença par les questions militaires. Les Riffains refusèrent l'échange des prisonniers avant la conclusion de la paix, ils n'acceptèrent pas de se prêter au mouvement de nos troupes, qui du reste était effectué déjà ; le désarmement sera, dirent-ils, difficile et devra être soumis à des garanties sérieuses données aux tribus, la police, qui en sera chargée, devra être uniquement indigène. Malgré tout, on passe aux questions politiques, sans plus de chance. Toute intervention du maghzen, de l'Espagne ou de la France, dans ce qu'il considère devoir lui appartenir, est repoussée par Abd el Krim,

qui, de plus, veut quitter le pouvoir quand il le jugera bon, et cela pour se retirer dans le Riff, et non ailleurs.

On décide de rompre si, le 6 mai, une solution n'est pas obtenue. Les Riffains repartent une fois de plus, par mer. Ils reviennent après avoir obtenu un sursis, mais pour montrer la même intransigeance. Le 7, on reconnaît qu'il est inutile de continuer et, le 8, la trêve rompue, les armées alliées avancent.

Que faut-il penser de cette étrange manifestation, parodie des grandes journées de Spa et de Versailles? Et d'abord, à qui en est due l'initiative?

Vint-elle réellement d'Abd el Krim? Voulut-il se faire indirectement reconnaître et pensait-il, de ce fait, voir son prestige décuplé? Espérait-il retarder, ou même éviter le coup de grâce que nos troupes se préparaient à lui porter? En ce cas, il eût accepté les conditions que la bienveillance des Alliés lui aurait sans doute permis d'améliorer encore.

Avons-nous cédé à des insistances de l'Espagne? Loin de là. Nos alliés, instruits par une expérience antérieure, savaient à quoi s'en tenir sur de pareilles négociations. Le 16 avril, un journal officieux de Madrid disait : « Tant que les bases ne seront pas acceptées, il n'y aura pas de négociations. » Nos alliés, mieux que nous encore, savaient à quoi s'en tenir sur les conséquences possibles de la confiance et sur la loyauté du cocontractant. Le directeur du *Heraldo* écrivait, le 26 avril, ces paroles superbes et dignes de son noble pays : « L'Espagne fera toujours honneur à sa signature, quand bien même ce serait au prix de son existence. » Voilà qui nous change des procédés employés par certaines nations, étrangères aux conceptions latines, mais qui nous prouve aussi à quel point on avait, au delà des Pyrénées, la claire vision du danger.

C'est donc du côté français que nos recherches doivent porter. Écartons en premier lieu tout ce qui touche à l'armée, grands chefs et subordonnés. Les rumeurs parvenues à Paris démontrent leur anxiété au cours de ces palabres humiliants et périlleux. Dégageons aussi l'opinion marocaine. Dans un communiqué du 11 avril, nos colons parlent ainsi : « Les représentants des Associations agricoles du Nord du Maroc...

estiment que signer aujourd'hui la paix avec le Rogui riffain... serait créer contre la France, sur les bords de la Méditerranée, un foyer permanent d'intrigues, et mettre constamment en péril la paix générale et le développement économique de l'Afrique du Nord ».

Pour ce qui est du Résident général, n'oublions pas que sa présence au Maroc était toute récente et reconnaissons qu'il y a fait preuve sur tous les autres sujets de la prudence réfléchie et de la consciencieuse pondération qui lui ont valu, en Algérie, des succès indéniables. Mais voici qu'aussitôt débarqué à Casablanca il charge son chef de cabinet de voir les amis du Rogui, après avoir utilisé à cet effet quantité de personnages, dont quelques-uns n'étaient même pas douteux. Puis il pousse de toutes ses forces à la signature d'une paix qui ne pourrait être qu'illusoire, éphémère et cause, en réalité, de la prolongation indéfinie de la guerre. Ses ennemis allèrent jusqu'à l'accuser de partager les conceptions que traduisit le mot fameux : « après nous le déluge ». Il voulait, disaient-ils, se faire une auréole de pacificateur, la présence de 200 000 hommes l'assurant contre toute souillure immédiate. Pour nous, c'est avec indignation que nous rejetons ces calomnies.

Non, l'erreur manifeste de cette attitude vient de ce qu'il a dû avoir, à tort mais en toute loyauté, une confiance absolue en quelques conseillers de mauvaise foi. C'est là, croyons-nous, qu'il est intéressant et nécessaire de pousser quelques investigations. Les conseils reçus par M. Steeg n'étaient certainement pas désintéressés. C'est le moins que nous puissions dire. Nous avons l'impression que, de ce côté, seront trouvés et cela sans beaucoup tarder, des éclaircissements sur les origines de la conférence. Car, pour l'instant, et nous avons le devoir de nous en excuser auprès de nos lecteurs, nous sommes incapables de leur apporter, à cet égard, une thèse satisfaisante.

Quant au gouvernement, ses deux membres intéressés étaient M. Painlevé et M. Briand. Quel que puisse être notre éloignement pour l'étiquette politique du ministre de la Guerre, nous sommes profondément convaincus de son patriotisme éclairé et cette conviction est établie sur tous ses actes et sur toutes les conversations que nous avons eues avec lui au sujet

de la guerre. De plus la documentation copieuse dont il disposait écarte, en ce qui le concerne, toute supposition d'erreur. Le président du Conseil, avec sa prodigieuse finesse, et sa grande expérience des affaires publiques, ne peut être accusé d'avoir vu faux sur les tentatives de paix. Son habituelle adresse a pu l'inciter à se laisser en apparence circonvenir, mais, dès l'épisode Gordon Canning, on vit clairement qu'il n'était pas dupe. La personnalité de ce diplomate improvisé n'était sûrement pas inconnue avant la divulgation de ses rapports avec l'agent des Mannesmann, Hackländer, et la manière dont sa mission fut favorisée, montre que l'on souhaitait cette manifestation. Mais M. Briand s'était gardé de se compromettre avec lui, et, à son retour, il refusa obstinément de le voir. Pourtant, qu'avait-on demandé à Gordon Canning? Exactement ce qu'il rapportait. Il était bien spécieux de lui opposer la solidarité franco-espagnole, alors qu'il cherchait à voir successivement les deux gouvernements, et l'on était aussi mal fondé à lui reprocher de n'avoir reçu, du rogui, que la mission de prendre connaissance des conditions de paix. Abd el Krim ne pouvait lui donner pouvoir pour les discuter. Se considérant comme souverain, le rogui ne pouvait attacher aucune valeur officielle à une simple communication de presse.

Il s'agissait donc, évidemment pour le gouvernement français, d'apporter, à certains éléments de l'opinion, sinon une apparente satisfaction, du moins la preuve de l'inutilité et du ridicule des conversations avec Abd el Krim. M. Briand l'a d'ailleurs laissé presque entrevoir à la tribune, lorsqu'il a montré les inconvénients qu'il y avait à traiter Abd el Krim en chef d'État et rappelé les conséquences fâcheuses du traité de la Tafna.

Quoi qu'il en soit, il en fut autrement, et nous en sommes réduits à la supposition que nous venons de présenter, pour expliquer les paradoxes, les contradictions, les absurdités qui caractérisent cette Conférence étonnante. Donnons-en quelques exemples. On commence par affirmer que la paix sera négociée, non pas avec le rogui, mais avec les tribus dissidentes. Dans ce cas, il eût mieux valu prendre d'autres partenaires que les deux beaux-frères, le cousin et le chambellan d'Abd el Krim, tous appartenant à la seule tribu des Beni-

Ouriaghel. Du reste lorsqu'on parle de « peuple riffain » et de « nation riffaine », on évoque des entités aussi imaginaires que le serait un « peuple alpin » ou une « nation pyrénéenne ». C'est donc avec Abd el Krim seul que l'on négociait dans le temps même où l'on exigeait de lui qu'il s'en allât immédiatement! Alors que seraient devenues les autres clauses du traité, signées sur son ordre par les envoyés de son règne personnel? A supposer qu'il fût resté, du jour où il aurait cessé de mener ses guerriers à la bataille, il aurait perdu tout droit de commander. Il n'était même pas chérif, même pas de grande famille comme les autres prétendants ses devanciers.

Quant à la clause astucieuse concernant le désarmement des tribus, il nous faut remercier son auteur pour l'aimable attention qu'il eut de nous délasser, au cours de cette aride étude, par l'évocation de cet heureux temps ou, pour attraper un moineau, nous cherchions à déposer un grain de sel sur sa queue.

Une seule considération justifiait en apparence la conférence : le désir que nous éprouvions de récupérer nos prisonniers de guerre. Ils étaient assez nombreux et subissaient souvent d'abominables traitements; en outre, ils étaient soumis à la famine et au dénuement qui règnent en permanence dans le Riff. Abd el Krim s'efforçait d'en grossir le nombre et ses réguliers avaient ordre d'arracher, dans ce but, aux tribus accoutumées à les martyriser et non pas à les conserver, tous les Européens tombant entre leurs mains. Mais il était inutile de joindre cette question aux autres conditions de paix. Il fallait la régler séparément. L'échange ne signifiait rien pour l'ennemi, car il ne se souciait nullement des hommes qu'il avait laissés entre nos mains. Si nous voulions revoir nos soldats prisonniers, il fallait tenir un tout autre langage. Il suffisait de payer. Les Espagnols en savent quelque chose.

LES OPÉRATIONS

Nous avons laissé l'armée du Riff appliquée à consolider la ligne atteinte à la fin de l'automne. Les nombreuses soumissions obtenues pendant l'hiver, en avant du front, permettaient de prévoir, pour le printemps 1926, une nouvelle

progression, relativement aisée. La situation matérielle des troupes s'était notablement améliorée. Lorsque, le 21 janvier, le général Boichut devint commandant en chef, il avait la réputation méritée de veiller au bien-être du soldat et, très rapidement, on ressentit l'effet bienfaisant de son action personnelle.

Il était, d'autre part, en complète communauté de vues avec le maréchal Pétain, ce qui évitait en partie les inconvénients que nous avons signalés, au sujet du manque d'unité dans le commandement.

Le plan qu'il s'agissait d'appliquer, et que le maréchal Pétain avait établi en plein accord avec le général Primo de Rivera, datait du 6 février 1926. Il consistait à lancer sur le pays des Beni Ouriaghel plusieurs colonnes qui partiraient à la fois, pour les Espagnols : d'Adjir et d'Azib-de-Midar, pour les Français : de la base Tizi-Ouzli, Nador et du cours supérieur de l'Ouergha. Le déclanchement, prévu pour les environs du 15 avril, fut retardé par la Conférence d'Oudjda et se produisit seulement le 8 mai.

Les Espagnols ont donné à la première phase des opérations, comprise entre le 8 et 20 mai le nom de « bataille des deux oueds », car elles se déroulèrent principalement entre l'oued Guis et l'oued Nekhor. La colonne du colonel Carrasco, venant de Melilla, atteignit en deux jours d'une marche relativement facile, chez les Beni Touzin, le Souk el Tleta d'Azlef, sur l'oued Kert, qu'elle occupa jusqu'au 15. Pendant ce temps, les troupes d'Ajdir, sous le général Castro Girona, se heurtaient à des ouvrages défensifs, tracés par les Européens au service de l'ennemi, et devaient livrer trois sanglantes batailles pour atteindre, le 10 au soir, les contreforts de Los Morabos. Elles avaient 60 officiers et 1 280 hommes hors de combat. La majeure partie était tombée le 8, à l'assaut du plateau d'Asgar. Heureusement, elles atteignirent ensuite très aisément l'oued Nekhor.

Les deux colonnes se donnèrent la main, le 20, sur cet oued après cinq jours de mouvement. Selon le mot pittoresque du général en chef espagnol Sanjurjo, c'était une « campagne de jambes et de poumons ». Ce mot s'appliquait surtout au troisième groupe, sous le colonel Pozas, qui avait balayé le

pays de Temsamane, avant de rejoindre le gros des forces.

Simultanément, l'armée française, partie également le 8, s'était portée, dès ce jour-là, sur l'oued Kert, en liaison avec les Espagnols, et, le 17, les deux armées formaient une ligne continue, qui encerclait le quartier général riffain de Targuist. Au nord se trouvaient les colonnes espagnoles Castro Girona, Pozas et Carrasco; puis venaient notre troisième division de marche, sous le général Dosse, parvenue sur l'oued Nekhor, la division marocaine, avec le général Ibos, chez les Beni Amret, et la première division, sous le général Vernois, au sud-ouest de Targuist, sur le Djebel Zerket. Nos colonnes avaient progressé sans beaucoup de pertes, selon les prévisions du maréchal Pétain. A l'est, dans le secteur de Fez, les deuxième et quatrième divisions encerclaient les Beni Zeroual et recevaient la soumission d'une fraction de cette grande tribu, celle des Beni-Melloul.

C'est alors, pour ainsi dire dans le vide, que l'armée franco-espagnole resserra son étreinte sur Targuist. Si, le 18, il fallut livrer bataille pour enlever le Djebel Izekriten, les bombardements aériens dégagèrent le terrain devant nous chez les Beni Amret, et, le 23, la division marocaine occupa, dans la matinée, la montagne des Beni Mestoui, qui domine Targuist. Elle y déploya une telle vigueur que la tribu de ce nom demanda l'aman sans plus tarder, et que nos partisans pénétrèrent, le soir même, dans l'ancien quartier général d'Abd el Krim, où ils trouvèrent encore 3 canons, 7 mitrailleuses, une quantité de fusils et de munitions.

Les Espagnols, pendant ce temps, avaient avancé à notre droite, soumettant les Beni Touzine, qui livraient 1 745 fusils, les Tafersit, qui en remirent 500, et prenant plusieurs mitrailleuses ainsi que 40 pièces d'artillerie.

LA SOUMISSION D'ABD EL KRIM

Chassé de sa demeure d'Adjir, au mois d'octobre précédent, par l'approche des Espagnols dont les obus arrosaient l'éphémère capitale, Abd el Krim s'était alors installé à Targuist, u'il avait fortement organisé et dont la prise eut été difficile,

si les Beni Ouriaghel, démoralisés, n'avaient perdu leur ancienne valeur guerrière.

Dans la nuit du 23 au 24 mai, il voulut tenter une dernière fois la fortune et c'est avec un beau courage qu'il attaqua, de sa personne, la 8e brigade, avant-garde de la division marocaine. Son chef, le colonel Corap, l'avait arrêtée à 6 kilomètres de Targuist. Les tirailleurs repoussèrent sans peine la tentative désespérée du Rogui, qui par son courage malheureux sut donner cette nuit-là, à la ruine de son ambition, une réelle grandeur.

Il s'en fut, presque seul, abandonné de ceux qui l'avaient courtisé aux heures de victoire, chercher refuge chez un saint homme dont il savait la loyauté, puisqu'il lui confia sa personne et sa douleur.

Le chérif Si Hamido El Ouezzani appartient à cette antique et noble maison de Djenaa, dont le prestige s'étend sur tout l'Islam. Il habite, à mi-chemin de la mer, la Zaouïa de Snada, au bord de l'oued Badès, à proximité de la route que l'Amrar avait tracée de sa mahakma à la côte.

La situation du fugitif était grave. Il songea, courageusement, à poursuivre la lutte, en se rendant chez les Ghomara qu'il pensait fanatiser par sa présence et qui, réunis aux Djebala, et surtout à cette prodigieuse armée permanente qu'est la tribu des Khmès, pouvaient lui fournir encore des forces imposantes. Malheureusement, il lui fallait traverser le territoire des Beni-Bou-Frah et celui des Beni-Gmil, qui, pleins d'enthousiasme jadis pour sa cause, se montraient maintenant hostiles.

Seul, il aurait tenté l'aventure. Mais une préoccupation de plus en plus impérieuse le hantait. S'il avait ardemment désiré le triomphe et le pouvoir, l'expérience lui prouvait, avec force, qu'il y avait pour lui au monde quelque chose de plus cher encore : sa smala.

Sa famille, ses enfants, ses serviteurs, c'était pour lui sous une forme différente, le foyer, avec tout ce que ce mot signifie pour nous d'émouvant.

Elle était à Kemmoun, sous la garde d'une troupe fidèle de la tribu des Aït-Abdala.

L'emmener avec lui, à travers le pays ennemi, c'était l'exposer aux plus effroyables dangers.

Abd el Krim hésita.

Nous avons, sur les dernières heures qui précèdèrent sa soumission, le récit d'un témoin oculaire : le Dr Gaud, qui se trouvait en mission dans le Riff pour apporter quelque secours aux prisonniers de guerre. Il était accompagné de M. Parent, président de la Fédération des blessés, mutilés et réformés de guerre et des anciens combattants du Maroc. L'on ne saurait assez louer l'action bienfaisante que ce groupement exerça, pendant la campagne d'hiver. Un journaliste du Maroc, M. Montagne, avait obtenu du chef riffain l'autorisation de venir en aide aux prisonniers. M. Parent, à son retour, était parti pour leur porter des vivres. Il avait donc fait un premier voyage du 27 mars au 12 avril, et y avait pris contact avec tous les notables. M. Steeg lui demanda de repartir avec le Dr Gaud. Il y trouva le moral très bas. Abd el Krim le pria de porter au général Sanjurjo et à M. Steeg deux lettres qui furent remises à Melilla et à Fez. Après l'avoir reçue le 23 mai, M. Steeg transmit la sienne au Président du Conseil. La paix y était demandée en termes pressants, mais trop vagues pour que l'on pût accepter d'interrompre les hostilités sans obtenir de l'ennemi une soumission sans réserve.

Après sa dernière défaite, Abd el Krim demanda au caïd Haddou d'aller proposer aux Français d'accepter qu'il allât se constituer prisonnier entre leurs mains. Celui-ci lui répondit que sa vie et ses biens seraient respectés, mais qu'il devait faire sur-le-champ sa soumission sans réserve, et se fier à la générosité de la France. Avant tout, il devait rendre les prisonniers.

Abd el Krim, le 26 mai, délivra nos soldats captifs. Une escorte fut envoyée à leur rencontre, et le 26 mai pénétrait dans nos lignes une colonne formée de 6 officiers, 8 sous-officiers et 27 soldats français, 112 algériens et sénégalais, 105 soldats espagnols et 25 civils, dont 2 femmes et 4 enfants qui, après d'atroces souffrances, étaient enfin libérés.

Une angoisse tragique subsistait malgré toute la joie que nos troupes éprouvèrent à la vue de leurs camarades sauvés.

Des 25 officiers espagnols capturés par l'ennemi au cours de la campagne, pas un seul ne revenait et sur les 350 sous-officiers et soldats, pris à nos alliés, on en retrouvait seulement 105, que 22 suivaient peu après. Tous les autres étaient à jamais disparus.

Cependant, en loyale observation de la parole donnée, un groupe d'infanterie et de cavalerie, commandé par le colonel Giraud, descendit le 26 au matin la rive gauche de l'oued Guis, afin de protéger, contre les pillards aux aguets, la smala d'Abd el Krim. Au début de la matinée, nos soldats campés à Targuist assistèrent, les yeux écarquillés, au défilé de 220 mulets qui portaient les neuf épouses d'Abd el Krim, avec un immense chargement d'objets de toutes sortes, tapis, matelas, coussins, vêtements, casseroles, vaisselle, tentes et tout ce qui s'ensuit.

Une escorte avait été envoyée à Snada dès le 25 avec mission de ramener le Rogui lui-même. Elle était forte de 10 spahis commandés par le sous-lieutenant de la Rosière, avec lequel étaient partis le lieutenant de vaisseau Robert Montagne et le capitaine Suffren, tous deux de l'état-major du général Ibos. Ils portaient la confirmation écrite des promesses faites oralement au vaincu par l'intermédiaire du caïd Haddou.

Abd el Krim hésita longtemps. Le colonel Corap renseigné par le chérif Si Hamisdo dut, pour le décider, lui envoyer une sorte d'ultimatum. C'est après avoir couru à cheval jusqu'à Kemmoum, pour assister au départ de sa smala, qu'il prit enfin la décision suprême.

Le 27 mai, il arrivait à Targuist, où on le garda deux jours. Le 29, il gagna Boured à cheval. Il fut, de là, conduit en automobile à Taza, puis à Fez. Avec lui, firent leur soumission, son oncle Si Abdesselam, son frère Si M'hammed, ses beaux-frères Si Mohammed Azerkhane et Si Mohammed Boujibar, son cousin Si Abd el Krim ben Haddou, son chambellan Si Mohammed Cheddi et le fameux Fkih Bou Lahia.

LA COLLABORATION FRANCO-ESPAGNOLE

La collaboration franco-espagnole apparaîtra sans aucun doute dans l'avenir comme le fait dominant de l'année 1926

au Maroc. Les deux alliées lui doivent la victoire. On ne peut lui reprocher que d'avoir été trop tardive, trop imprécise dans les textes qui la décidèrent et pas assez connue de l'opinion publique.

Depuis le 27 novembre 1912, nos intérêts étaient solidaires; mais il a fallu que l'Espagne ait traversé des heures tragiques, et que la France ait couru un grand danger pour que l'une et l'autre consentissent à reconnaître le besoin qu'elles ont, l'une de l'autre.

Elles ont donné, ce faisant, un exemple que devraient suivre toutes les nations européennes, appelées à se trouver voisines dans leurs possessions d'outre-mer. Aux yeux des indigènes, et particulièrement des musulmans, nous sommes tous d'une même race. Ils se réjouissent de nos divisions, et nous leur en offrons trop souvent l'occasion. Il est permis de croire qu'Abd el Krim, en venant négocier à Oudjda, escomptait la possibilité de tirer un parti fructueux des divergences, à son avis fatales, que les négociations devaient provoquer entre les deux associées.

La plus forte impression qu'il ressentit au cours de la Conférence fut, sans doute, la stupéfaction que lui causa son erreur.

Il est vain d'épiloguer sur les fautes du passé. Mais elles doivent nous instruire. Si les gouvernements de France et d'Espagne venaient à renoncer aux avantages de leur collaboration en Afrique, ils seraient criminels. Cependant, malgré l'évidence, ils ont jusqu'en 1925 manifesté un égoïsme qui se traduisait par l'interdiction pour l'une de poursuivre chez l'autre les pillards qui allaient y chercher l'impunité; de même chacune entendait veiller toute seule, devant ses côtes, refusant l'aide de sa voisine pour empêcher la contrebande criminelle des armes.

Aussi devons-nous savoir gré aux deux premiers ministres du premier accord enfin conclu, sous leur responsabilité, entre les deux sœurs latines.

Il fut signé le 25 juillet 1925 par le général Jiordana et M. Malvy alors que, de part et d'autre, étaient au pouvoir le général Primo de Rivera et M. Painlevé.

Son mérite tient surtout à ce qu'il ouvrait la voie. Car,

en réalité, ses termes étaient bien vagues. Ils renforçaient la surveillance des côtes; ils écartaient toute paix séparée et, enfin, pour ce qui est de la coopération des deux armées, ils se bornaient à en prévoir l'éventualité.

Mais des lettres furent échangées, ensuite, qui étaient plus précises, — mais pas encore assez. La seule opération prévue par les Espagnols était celle d'Alhucemas, la seule région où les troupes françaises pouvaient, à la rigueur, bénéficier du droit de suite était celle des Beni Zeroual. La collaboration ne devait en rien obliger l'Espagne à modifier la politique adoptée par le directoire, qui voulait encore, semble-t-il, effectuer une simple opération de police dite « de prestige ».

Mais le maréchal Pétain, arrivant au Maroc pour la première fois, comprit rapidement que la solution du problème riffain ne pourrait jamais être obtenue que par les deux puissances protectrices, étroitement unies. Il rendit visite au général Primo di Rivera à Tetouan et crut possible d'établir une entente avec lui.

En retournant au Maroc, lorsqu'il allait y prendre le commandement, il eut avec le chef du directoire un nouvel entretien, cette fois des plus intéressants. Algésiras vit naître le premier plan d'action militaire commune, plan fort modeste, qui prévoyait simplement, pour les Espagnols, le débarquement à Cebadilla avec appui de la flotte française. Rien ne fut promis par l'Espagne, en ce qui concerne l'offensive au nord de Taza et c'est pourquoi nous ne pouvons faire grief à nos alliés de ne pas nous avoir suivis à Sidi-Bou-Rokba.

Pendant l'hiver les deux armées furent en liaison; mais pour remporter la victoire, il fallait l'absolue collaboration des deux alliés. Elle fut décidée et préparée par la convention précise et détaillée, signée à Madrid le 6 février 1926, par le maréchal Pétain qui fut si chaleureusement reçu par le roi lui-même et le général Primo di Rivera.

Enfin lorsque l'alliance eut porté son plus beau fruit : la reddition d'Abd el Krim, on comprit de part et d'autre que pour le cueillir, c'est-à-dire pacifier le Maroc, il fallait continuer de travailler ensemble. Dans ce but fut conclu l'accord signé le 10 juillet 1926 par M. Berthelot et le maréchal Pétain

pour la France, M. Quinonès de Léon et le général Jordana pour l'Espagne et que ratifient, le 13, les signatures de M. Briand et du général Primo di Rivera. Il fut décidé que la délimitation de la frontière serait entreprise au plus tôt, que la surveillance des côtes continuerait, dans le but d'interdire le commerce des armes et l'accès des points autres que les ports ouverts, que sur les confins pourrait enfin être exercé le droit de suite et de survol. Pour le surplus, des déclarations optimistes ont été émises en grande abondance.

L'allégation suivant laquelle la collaboration militaire aurait porté tous ses fruits est tout à fait erronée. Elle en a donné de précieux, c'est indéniable, mais la force ne peut malheureusement pas encore être considérée comme superflue.

Il ne faut pas imaginer, en effet, que la disparition du Rogui ait entraîné *ipso facto* la soumission unanime des tribus. Elles se sont simplement retrouvées dans leur situation antérieure et c'est tout. Elles ont perdu leur unité de commandement. Il n'y a plus chez elles de chef qui s'impose, car le Rogui les avait tous asservis; elles sont moins bien armées et ravitaillées. Aussi les deux armées n'ont-elles pas interrompu leur marche. D'abord, nos deux divisions occupées à la soumission des Beni Zeroual, en se joignant sur l'oued Aoulaï, met fin à la dissidence sur le moyen Ouergha. La montagne de Bibane fut en même temps réoccupée pour de bon.

A la mi-juin, les deux armées en ligne occupaient approximativement le méridien du Penon de Velez, allant de ce point, au nord, à l'ancienne Mahakma riffaine de Beraber, au sud. En juillet les Espagnols relevèrent nos troupes dans leur zone.

Il y eut à ce moment une violente réaction de l'ennemi sur la fraction septentrionale des Beni Zeroual, les Beni Ahmed, qui durent être secourus avec énergie et promptitude. L'attaque venait des Khmès et des Ghomara, lancés par de nouveaux prétendants.

L'un d'eux, Si Ahmed Boudra, fut rapidement abattu; un autre, Keriro, tient encore la campagne. C'est l'ancien lieutenant de Raissouli, et son vainqueur, qui, passé au service d'Abd el Krim, fit prisonnier son précédent chef, et ne cessa de combattre les Espagnols et les Français.

L'histoire de la guerre, qui s'achève, confirme ce que

nous savions déjà, au sujet des graves ennuis que la présence du moindre recoin dissident provoque. C'est pourquoi, que ec soit chez nous ou chez nos voisins, nous ne devons pas en laisser un seul. Chez nous, il reste au nord du Protectorat, une petite enclave demeurée rebelle, autour de notre ancien poste de Rihana, tombé aux mains de l'ennemi. Deux divisions sont en train de s'en emparer.

L'armée espagnole cependant, de son côté, disposant encore des effectifs imposants amenés à pied d'œuvre, poursuit victorieusement sa tâche. Elle est maîtresse aujourd'hui de toute l'étendue de la côte et elle vient de rentrer dans Chechaouen, qu'elle avait abandonnée en 1924. Ce sont de grands résultats. Seuls demeurent encore rebelles les farouches montagnards des Djebala et de la difficile région des Andjera. Souhaitons qu'ils soient bientôt pacifiés.

LA RÉDUCTION DE LA TACHE DE TAZA

Le nom de « taches », données à certaines régions du Maroc, venait de ce que ces régions portent sur les cartes une couleur spéciale, destinée à faciliter leur étude. Elles présentent en effet, dans la réalité, un intérêt particulier : celui de n'être pas encore soumises à notre autorité. La tache de Taza, située au sud de cette ville, dans le moyen Atlas, nous donne depuis douze ans beaucoup de peines. Les Beni Ouarraïns, aujourd'hui soumis, les Aït-Seghrouchen, les Marmouscha, et autres tribus guerrières qui l'habitent nous ont fait éprouver de lourdes pertes. Certains combats nous coûtèrent jusqu'à 900 hommes.

Elle est encerclée de postes, dont la ceinture se rétrécissait chaque année. En 1923, elle fut coupée en deux parties inégales par une ligne fortifiée qui permit d'éviter, pour aller de Fez sur la haute Moulouya, l'immense détour, auparavant nécessaire, par Meknès et Midelt.

Après la reddition d'Alb-el-Krim, le Résident général voulut profiter des effectifs considérables dont il disposait pour « effacer » carrément la tache.

La partie sud-ouest, nommée tache du Tichoukt, fut confiée au général Dufieux, auquel on donna la 1re division de marche,

avec le général Vernois. Le 26 et le 27 juin, elle enleva les crêtes qui dominent le pays, à 2 500 mètres d'altitude, et les montagnards durent se rendre.

Pour la tache de Taza proprement dite, il fallut beaucoup plus de monde. Le 13 juillet, trois divisions étaient en place.

Sur la ligne centrale, qui par suite du grand nombre de ses postes a reçu l'appellation de « voie lactée », se trouvaient encore la division Vernois et, plus au nord, la deuxième division avec le général Freydenberg.

A l'est de la tache la troisième division et au sud le groupe du colonel Prioux, complétaient l'encerclement.

En cinq jours, après avoir exécuté une marche concentrique, et nettoyé chacune un secteur déterminé, les colonnes avaient contraint les trois quarts de la population à déposer les armes.

Les combats qu'il fallut engager furent particulièrement durs. Le pays est d'un aspect chaotique, couvert de montagnes tourmentées, rocheuses, offrant mille possibilités d'embuscades et des obstacles très pénibles pour les pièces d'artillerie de campagne. Les habitants se défendirent avec acharnement et jusqu'au corps à corps en plusieurs circonstances.

Il y eut des incidents glorieux, dus surtout aux surprises que l'ennemi nous ménageait habilement. Une ambulance mobile, subitement attaquée, ne dut son salut qu'à la proximité de quelques caisses de grenades que le médecin chef eut la présence d'esprit de faire défoncer. Blessés suffisamment valides et infirmiers s'en emparèrent et parvinrent à repousser l'agression.

Une compagnie du génie, occupée à construire une route, vit subitement son chantier grouillant de rebelles, à ce point que les sapeurs purent s'imaginer les avoir vus surgir du sol. Certains durent se battre à coups de pioche, n'ayant même pas eu le temps de courir à leurs fusils.

Ailleurs une vague de Chleuhs, dont l'assaut paraissait irrésistible, arrivait, en hurlant, à quelques mètres d'une batterie. Les servants, abandonnant d'un seul élan leurs pièces inutiles, mirent baïonnette au mousqueton, et se précipitèrent à la rencontre de l'ennemi, qui, dans sa stupéfaction de ne pas les avoir mis en fuite, fit demi-tour et disparut à toutes jambes.

TANGER, REPAIRE DES FRÈRES DE LA CÔTE

Une seule question demeure irrésolue : celle de Tanger. Les appétits multiples qu'elle a fait naître ont maintenu jusqu'à présent dans l'indivision cette ville ravissante. A la suite des accords de 1912, on mit à l'étude les modalités de son administration, après avoir décidé qu'elle serait neutre et internationale. Mais son statut ne fut signé que le 18 décembre 1923, par la France et l'Angleterre : l'Espagne ne l'approuva que le 12 janvier 1924. Aujourd'hui, seuls boudent encore l'Italie et les États-Unis, sous prétexte qu'ils n'ont pas été invités aux conférences préalables. Cette omission est en réalité due à ce que ces deux pays n'ont pas pris part aux conversations d'avant-guerre. Nous avouons ne pas comprendre les plaintes que l'Italie formule en ce moment, car il ne tient qu'à elle de venir occuper le siège qui l'attend au comité de contrôle. Il lui suffit de signer le protocole et son consul aura sur-le-champ une autorité égale à celle des représentants de la France ou de l'Espagne.

Le sultan est toujours souverain de Tanger, mais il y délègue ses pouvoirs législatifs à l'Assemblée internationale que préside son représentant, le *Mendoub*.

Après avoir signé le statut, le général Primo de Rivera s'écria, manifestant ainsi une évidente satisfaction : « Enfin, on n'en parlera plus ».

Or, dans une interview qu'il donna, le 29 avril dernier, aux *Informationes*, il déclarait : « Nous désirons que Tanger soit placé dans la zone espagnole. Si nous ne pouvons y être en souverains, comme à Ceuta et à Melilla, nous désirons au moins que Tanger soit placé sous notre Protectorat, comme le reste de la zone. » Effectivement, l'opinion publique espagnole désire ardemment Tanger et, bien souvent, fut étudiée en Espagne la manière de l'obtenir. En décembre 1918, cependant, en raison du prestige de la France et de l'acquisition plus précieuse encore envisagée, l'Espagne parut disposée à nous laisser libres d'occuper Tanger, tandis qu'elle récupérerait Gibraltar, donnant aux Anglais, en compensation, Ceuta, plus favorablement placée encore, paraît-il, au point

de vue commercial et même au point de vue militaire. Certes la présence des Anglais sur le rocher de Gibraltar est une douloureuse épine qui n'a jamais cessé de faire souffrir les Espagnols et qui les empêchera toujours de s'entendre avec les usurpateurs. Mais lorsque l'on s'est trouvé à même de parcourir les galeries souterraines, les batteries des énormes pièces de marine, hissées à 500 mètres à pic au-dessus de la mer, le puissant arsenal de cette place et d'admirer l'opiniâtreté avec laquelle ils ont poursuivi, sans répit, son aménagement depuis deux siècles, on ne peut croire que les Anglais consentent jamais à l'abandonner.

Pour que l'Espagne parvienne à libérer son territoire, il faudra des événements considérables.

L'envie qu'elle a de Tanger n'est du reste pas beaucoup moins grande. Sans que rien ait été officiellement avoué, il semble bien qu'elle ait envisagé, pendant les récentes négociations, la possibilité de l'obtenir en nous faisant, par ailleurs, certains avantages territoriaux. Tanger est en apparence une ville espagnole, car sa population est en majorité originaire de la péninsule. Mais ses éléments actifs et dirigeants, estimant que la France saurait peut-être en tirer un meilleur parti, paraissent plutôt favorables à l'idée de passer sous notre protectorat. Chaque fois que court le bruit de cette éventualité, les affaires tangeroises, maisons de commerce, immeubles, terrains, etc., bénéficient d'une plus-value immédiate.

L'acquisition serait pour nous appréciable, car Tanger est le complément naturel du Maroc, sa porte d'honneur, tandis que Casablanca en est la porte cochère, destinée aux marchandises. C'est la voie d'accès la plus pratique pour les voyageurs, les touristes et les produits de valeur; elle sera bientôt le point de départ des deux grandes lignes de pénétration qui la joindront, l'une à Fez, l'autre à Casablanca, cette dernière appelée, par son prolongement ultérieur jusqu'à Dakar, à diminuer avantageusement la durée du parcours d'Europe en Amérique du Sud et en Afrique du Sud. D'autre part, le commerce français y est prépondérant et le devient chaque année davantage. La construction du port, dont la première partie seule est encore entreprise, a été confiée à une société

française, que dirige l'ingénieur Sillard, créateur du port de Montevideo. Son achèvement, s'il peut alors librement communiquer avec le reste du Maroc, en fera certainement l'une des escales les plus fréquentées du monde.

Pour le moment, il ne faut pas oublier qu'en attendant mieux, tout cela n'est que littérature. L'attribution de Tanger à qui que ce soit obligerait à remettre sur le tapis tous les traités internationaux et se heurterait au veto, peut-être de l'Italie, sûrement de la Grande-Bretagne. On prétend que le cabinet de Londres vient de le rappeler à celui de Madrid. L'Angleterre a des idées fixes. Nelson disait déjà : « Tanger doit appartenir à une nation neutre comme le Maroc, ou à l'Angleterre. »

D'ailleurs la question de Tanger est tout à fait indépendante de celle du Riff, au point de vue diplomatique s'entend, car au point de vue pratique, cette ville a pris le goût de l'intrigue, lorsqu'elle était le siège des légations, et, depuis lors, son tempérament n'a pas changé. Il se manifeste maintenant en ce qu'elle est devenue le repaire de tous les aventuriers modernes, pirates de terre ou de mer, que l'on a si justement nommés : « les frères de la côte du Riff ». A l'abri du principe d'exterritorialité, ils y peuvent manœuvrer paisiblement. C'est du reste pourquoi son voisinage fut, pour Abd el Krim, précieux. Il n'a jamais tenté de s'en emparer, ce qui lui eût été facile, mais l'aurait ensuite privé d'une source généreuse de ravitaillement, d'un bureau de poste fort pratique et d'un port ouvert à ses amis, à ses conseillers, à ses visiteurs et à ses recrues.

Tanger n'est défendu que par ses deux tabors, dont l'espagnol, portant le numéro 2, a pour champ d'action la ville même et dont le numéro 1, français, fort de 450 hommes en 1925, porté à 600 plus tard, a la charge de toute la banlieue, c'est-à-dire de toute la zone internationale. C'est à son chef, le capitaine Panabières, qu'incomba la mission de restreindre autant que possible la contrebande de guerre, tout en menant, d'accord avec le Consul de France, une action politique dont l'efficacité fut reconnue par tous les Tangerois, ses bénéficiaires.

Néanmoins, c'est à Tanger que se rencontrèrent ces per-

de vue commercial et même au point de vue militaire. Certes la présence des Anglais sur le rocher de Gibraltar est une douloureuse épine qui n'a jamais cessé de faire souffrir les Espagnols et qui les empêchera toujours de s'entendre avec les usurpateurs. Mais lorsque l'on s'est trouvé à même de parcourir les galeries souterraines, les batteries des énormes pièces de marine, hissées à 500 mètres à pic au-dessus de la mer, le puissant arsenal de cette place et d'admirer l'opiniâtreté avec laquelle ils ont poursuivi, sans répit, son aménagement depuis deux siècles, on ne peut croire que les Anglais consentent jamais à l'abandonner.

Pour que l'Espagne parvienne à libérer son territoire, il faudra des événements considérables.

L'envie qu'elle a de Tanger n'est du reste pas beaucoup moins grande. Sans que rien ait été officiellement avoué, il semble bien qu'elle ait envisagé, pendant les récentes négociations, la possibilité de l'obtenir en nous faisant, par ailleurs, certains avantages territoriaux. Tanger est en apparence une ville espagnole, car sa population est en majorité originaire de la péninsule. Mais ses éléments actifs et dirigeants, estimant que la France saurait peut-être en tirer un meilleur parti, paraissent plutôt favorables à l'idée de passer sous notre protectorat. Chaque fois que court le bruit de cette éventualité, les affaires tangeroises, maisons de commerce, immeubles, terrains, etc., bénéficient d'une plus-value immédiate.

L'acquisition serait pour nous appréciable, car Tanger est le complément naturel du Maroc, sa porte d'honneur, tandis que Casablanca en est la porte cochère, destinée aux marchandises. C'est la voie d'accès la plus pratique pour les voyageurs, les touristes et les produits de valeur; elle sera bientôt le point de départ des deux grandes lignes de pénétration qui la joindront, l'une à Fez, l'autre à Casablanca, cette dernière appelée, par son prolongement ultérieur jusqu'à Dakar, à diminuer avantageusement la durée du parcours d'Europe en Amérique du Sud et en Afrique du Sud. D'autre part, le commerce français y est prépondérant et le devient chaque année davantage. La construction du port, dont la première partie seule est encore entreprise, a été confiée à une société

française, que dirige l'ingénieur Sillard, créateur du port de Montevideo. Son achèvement, s'il peut alors librement communiquer avec le reste du Maroc, en fera certainement l'une des escales les plus fréquentées du monde.

Pour le moment, il ne faut pas oublier qu'en attendant mieux, tout cela n'est que littérature. L'attribution de Tanger à qui que ce soit obligerait à remettre sur le tapis tous les traités internationaux et se heurterait au veto, peut-être de l'Italie, sûrement de la Grande-Bretagne. On prétend que le cabinet de Londres vient de le rappeler à celui de Madrid. L'Angleterre a des idées fixes. Nelson disait déjà : « Tanger doit appartenir à une nation neutre comme le Maroc, ou à l'Angleterre. »

D'ailleurs la question de Tanger est tout à fait indépendante de celle du Riff, au point de vue diplomatique s'entend, car au point de vue pratique, cette ville a pris le goût de l'intrigue, lorsqu'elle était le siège des légations, et, depuis lors, son tempérament n'a pas changé. Il se manifeste maintenant en ce qu'elle est devenue le repaire de tous les aventuriers modernes, pirates de terre ou de mer, que l'on a si justement nommés : « les frères de la côte du Riff ». A l'abri du principe d'exterritorialité, ils y peuvent manœuvrer paisiblement. C'est du reste pourquoi son voisinage fut, pour Abd el Krim, précieux. Il n'a jamais tenté de s'en emparer, ce qui lui eût été facile, mais l'aurait ensuite privé d'une source généreuse de ravitaillement, d'un bureau de poste fort pratique et d'un port ouvert à ses amis, à ses conseillers, à ses visiteurs et à ses recrues.

Tanger n'est défendu que par ses deux tabors, dont l'espagnol, portant le numéro 2, a pour champ d'action la ville même et dont le numéro 1, français, fort de 450 hommes en 1925, porté à 600 plus tard, a la charge de toute la banlieue, c'est-à-dire de toute la zone internationale. C'est à son chef, le capitaine Panabières, qu'incomba la mission de restreindre autant que possible la contrebande de guerre, tout en menant, d'accord avec le Consul de France, une action politique dont l'efficacité fut reconnue par tous les Tangerois, ses bénéficiaires.

Néanmoins, c'est à Tanger que se rencontrèrent ces per-

sonnages truculents qui portent les noms de Hackländer, de Gordon Canning, de Gardiner et d'autres de moindre envergure. Le premier est un agent officiel des Mannesman, du second nous avons raconté quelques aventures, du troisième nous connaissons le contrat minier avec Abd el Krim. A ce document étaient jointes une lettre et même une contre-lettre par laquelle, dans le cas où il n'exécuterait pas les obligations reconnues dans la première, Gardiner acceptait d'être privé des avantages prévus dans le fameux contrat. Ces obligations, si nous sommes bien renseignés, comprenaient entre autres, pour le capitaine Gardiner, la livraison au chef riffain de trois batteries de 77, trois batteries de 75, deux mortiers, 24 000 obus, 20 000 fusils, 30 mitrailleuses, 2 millions de cartouches, 3 000 pelles, 3 000 pioches et autre matériel de guerre. Il entreprit plusieurs voyages, pour débarquer ces fournitures, dans la baie d'Alhucemas, et fit à Tanger, entre temps, plusieurs séjours. Son yacht, le *Silver Crescent* était censé contenir des objets destinés à la vente. C'est un bien curieux catalogue que celui dont il fit la distribution aux commerçants de Tanger. On y voit de tout : des confitures, des vêtements, des cigarettes, des pendules, des lames de rasoir, des phonographes, etc. Gordon Canning revint à Tanger, au retour de son odyssée. Au bout d'un certain temps, sur les conseils du Consul anglais, il s'en alla, pour retrouver, dit-on, aux Canaries, la plupart de ses complices.

C'est à Tanger qu'Abd el Krim se faisait adresser tout son courrier, dans une brasserie bien connue. Journaux, lettres et télégrammes y étaient réunis en ballots que ses commissionnaires emportaient, mais, heureusement, pas avant que nos agents n'en eussent minutieusement pris connaissance.

Tout ce que nous avons appris depuis le jour où nous avons cru pouvoir présenter une théorie vraisemblable, et qui, plus est, infiniment probable, au sujet des causes de la guerre, est venu confirmer notre raisonnement. Le correspondant du *Times* à Tanger, Harris, qui, par ses relations intimes avec toutes les personnalités marocaines, européennes et indigènes, est probablement l'homme le mieux renseigné sur les affaires du Maroc, écrivait, le 26 mai dernier : « L'existence de mines

dans le Riff, l'éveil de la cupidité des Riffains et l'action des intérêts financiers étrangers, ont été les causes du sacrifice d'un grand nombre de vies françaises, espagnoles et riffaines. »

Hitmi, un des « plénipotentiaires riffains », ne disait-il pas en 1923, après son voyage à Paris : « Les capitalistes désireux de venir travailler aux mines peuvent le faire et ceux qui y seront venus les premiers, avec de l'argent, seront ceux qui en retireront le plus. »

Les communistes ont demandé la publication des documents du rogui. Nous ne savons pas si, lors de sa reddition, on lui en imposa la livraison. Mais notre Service de renseignements doit les connaître et les Espagnols en ont, paraît-il, trouvé une grande partie. Nous sommes à cet égard en pleine communauté de vues avec M. Doriot et nous ne saurions assez insister, pour des motifs probablement différents, mais avec la même énergie, pour cette divulgation. Il est souhaitable que toutes les richesses de la terre soient exploitées et ceux qui, honnêtement, appliquent leur intelligence ou affectent leurs capitaux à la mise en valeur de régions nouvelles, doivent être approuvés, voire encouragés; mais lorsque, pour obtenir des concessions quelconques, ils procurent des armes aux malfaiteurs et lorsque, pour échapper aux lois, ils déchaînent la guerre, on ne saurait leur infliger de châtiments trop sévères.

L'AVENIR

Tout n'est pas fini, mais la fin doit être prochaine.

Lorsque l'Espagne aura parachevée son occupation de toute la partie nord du Maroc, il n'y restera plus qu'une seule zone dissidente, le Tafilalet, et un seul point litigieux, Tanger.

Bientôt, on le suppose, sera terminée l'épopée grandiose écrite avec le sang de notre Armée d'Afrique. Les derniers chapitres en sont les plus tragiques. Parfois, l'on entend des hommes de bonne foi prétendre que la guerre est là-bas moins cruelle que chez nous. Hélas! il est bien loin d'en être ainsi. Peut-être est-il encore trop tôt pour donner des chiffres détaillés sur les sacrifices de nos troupes, nous tenons cependant à citer quelques faits.

Dans la tache de Taza, deux escadrons de spahis furent

littéralement anéantis. Tous leurs chevaux furent tués ou pris. Sur huit officiers, trois survivent.

Le 66e Tirailleurs marocains vient de recevoir la fourragère. Son 2e bataillon perdit dans la tache de Taza son commandant et les deux tiers de ses hommes. Ses cadres européens comptaient 14 de nos compatriotes mayennais.

L'aviation, sublime auxiliaire, providence de nos garnisons assiégées, terreur de l'ennemi, guide et protectrice de nos colonnes, a subi des pertes épouvantables. Nous ne résistons pas au désir de citer les paroles par lesquelles le colonel Armengaud, fait commandeur de la Légion d'honneur aux applaudissements de l'armée tout entière, portait à la connaissance de son beau régiment la mort de deux de ses soldats:

L'avion monté par le lieutenant Knauss et le sergent Lopez, atterrissant par suite de panne, a pris feu au sol et l'incendie a provoqué l'éclatement des bombes.

Le colonel signale à l'admiration de tous la conduite héroïque du lieutenant Knauss. Projeté sans blessure hors de l'appareil, malgré la menace imminente de l'éclatement des bombes, cet officier n'a pas hésité à se précipiter vers l'avion pour tenter de dégager son pilote et a trouvé la mort dans l'accomplissement de son acte de solidarité et de générosité.

Cela ne se commente pas.

Bientôt, le corps d'occupation du Maroc sera, espérons-le, en garnison, et non en campagne. Mais il faut pour obtenir ce résultat idéal que notre politique soit à la hauteur de notre armée. Elle doit reprendre et perfectionner encore ses méthodes d'autrefois. A cet égard, si le nouveau Résident général a quelque peu désorienté les Marocains par la prudente lenteur de ses décisions, tous les projets qu'il a déjà présentés aux colons et aux indigènes permettent de concevoir les plus grands espoirs. Cette année la colonisation va s'étendre sur de nouveaux et vastes territoires. L'eau, si utile et si difficile à obtenir, va être activement recherchée et répandue.

La justice, enfin, fait l'objet de la préoccupation évidente du Résident. C'est là le point essentiel, il faut à tout prix l'organiser sérieusement.

Si nous assistons à la réalisation de toutes ces promesses, nous pourrons envisager pour le Maroc un avenir pacifique et prospère.

GUY DE MONTJOU

LES LIVRES D'HISTOIRE

Une histoire grecque. — La fin de la Gaule romaine.
La Lorraine. — Les dernières années du Second empire.

On demande souvent : « Pourriez-vous m'indiquer une Histoire grecque, qui soit plus qu'un manuel scolaire, tout en étant accessible à un lecteur cultivé, mais non spécialisé dans l'étude de l'antiquité classique? Un ouvrage au courant de l'état présent de la science, de proportions modestes, existe-t-il en français? » En voici un. L'*Histoire de la Grèce ancienne* (Payot) par M. Jean Hatzfeld, ancien membre de l'École française d'Athènes, actuellement professeur à la Faculté des Lettres de Bordeaux, répond à un besoin après la période de fouilles et de découvertes qui vient de renouveler sur beaucoup de points ce que nous croyions savoir de l'histoire grecque. M. Hatzfeld ne cherche pas à nous éblouir de son érudition. Il ne nous apporte pas de l'inédit, il ne se pique pas d'être original. Il se contente d'être « à la page », ce qui n'est pas rien. L'histoire de la Grèce a été longtemps stationnaire. Les sources écrites sont connues de vieille date. Mais la période préhistorique, encore pleine d'obscurités, était tout entière à écrire tant qu'on n'avait que les textes pour en parler. On ne connaissait d'elle que des légendes. Le danger aujourd'hui est de croire qu'on la connaît trop. En fait, nous n'avons pas d'inscriptions antérieures au VIIe siècle. Les documents archéologiques nous donnent bien une idée de ce que pouvait être la civilisation dont ils sont représentatifs, mais l'histoire proprement dite, l'histoire des événements, ne peut

s'écrire d'après des ruines, des tessons, des peintures murales, ou même des textes épigraphiques indéchiffrables. Qui veut trop s'avancer se perd entre les conjectures discordantes des spécialistes; cette histoire en formation ne peut être l'objet d'une œuvre destinée au grand public, où ne doivent figurer que les faits à peu près acquis, c'est-à-dire généralement tenus pour tels [1].

Même pour les périodes mieux connues, où les témoignages sont de premier ordre, il ne faut pas se figurer qu'il n'y ait rien à ajouter ou à rectifier au récit consacré. Hérodote, par exemple, est curieux, sincère, ami de la vérité, mais il n'a pas tout vu, on ne lui a pas tout dit, il n'a guère consulté les archives publiques ou sacrées des villes qu'il a visitées. Il écrit un demi-siècle après les Guerres Médiques. La proportion des événements est faussée par la notion du fait accompli. Il exagère la bataille de Marathon parce qu'il sait ce qui s'est passé depuis. Mais, sur le moment, cet échec insignifiant en soi a passé inaperçu en Perse; les villes grecques d'Asie et même des Cyclades n'ont essayé aucune révolte comme elles n'eussent pas manqué de le faire si elles avaient eu l'idée que le Grand Roi était battu. C'est plus tard que Marathon est devenu un tournant de l'histoire. Les Guerres Médiques, malgré la vie et la couleur locale dont Hérodote les a pour toujours marquées, sont en partie incompréhensibles. Elles sont pleines de trous. L'image héroïque qu'il nous en donne est restée classique, mais c'est une image, c'est-à-dire quelque chose d'arrangé, et c'est le cas de presque toute l'histoire grecque, sauf pour la guerre du Péloponèse. Celle-ci, grâce à Thucydide, « il n'y a pas deux manières de la raconter ».

Au contraire, les conquêtes d'Alexandre et encore plus la liquidation de son empire asiatique se passent dans la confusion et la pénombre. Nous sommes plus aveuglés qu'éclairés par l'éclat de certains détails à demi fabuleux dus à des écri-

1. Signalons un lapsus qui n'est peut-être qu'une faute d'impression. Parlant du célèbre « Vase des Moissonneurs » du musée de Candie, M. Hatzfeld écrit que les ouvriers agricoles qui y processionnent portent sur l'épaule « une fourche semblable à celle dont se servent encore les paysans pour vanner ». Vanner au moyen d'une fourche serait aussi pratique que porter de l'eau dans un panier. C'est « faner » qu'il faut lire ou rétablir. Madame de Sévigné ne s'y tromperait pas. « Faner, c'est retourner du foin en batifolant dans une prairie. »

vains très postérieurs, soucieux de l'effet plus que de l'exactitude. Il n'est pas du tout certain qu'Alexandre se soit arrêté après la conquête du Pendjab parce que ses vétérans refusaient d'aller plus loin. Son voyage de retour était préparé tel qu'il s'exécuta, par l'Indus et le golfe Persique, dès son entrée dans l'Inde. Ce n'est pas avant cette retraite, mais au cours de cette retraite, qu'il éprouva le plus de difficultés et de dangers. Il lui fallut six mois pour descendre l'Indus et il fut sérieusement blessé à l'assaut de la forteresse des Malliens qui lui barrait la route. Nous avons beaucoup d'anecdotes sur Alexandre, peu de précision sur ses desseins. Croyez bien qu'il n'est pas allé à Gordium pour le plaisir d'y trancher le nœud fatidique d'un vieux chariot, et qu'il n'eut pas besoin de Jupiter Ammon pour croire à l'utilité d'être un dieu en Orient.

Un chapitre fort intéressant, qui n'est pas nouveau, mais qui est trop souvent sacrifié, concerne la Sicile. On ne donne pas et on ne se fait pas une idée suffisante de la Grande Grèce. Même ici, elle n'a pas toute la place qu'on aimerait à lui voir. Elle avait des villes comme la métropole n'en connut jamais. La Sybaris habitée, d'après la tradition, avait cinquante stades, soit neuf kilomètres d'enceinte. Le rôle de ce pays, qui sera le premier enjeu des guerres entre Rome et Carthage, est capital. Alcibiade n'est pas si fou quand il entraîne Athènes de ce côté. L'idée pouvait se défendre, c'est l'exécution qui a été désastreuse. Il y avait là de quoi ravitailler l'Attique en bois et en blé, plus sûrement que par le Pont-Euxin. Sparte, en envoyant Gylippe au secours de Syracuse, montre qu'elle avait compris l'importance et le but de cette apparente aventure. Il est vrai que c'est Alcibiade lui-même, banni de son pays, qui lui avait expliqué les choses, car les Spartiates n'avaient pas beaucoup d'imagination.

...Tout cela est bien loin et nous est bien égal, disent les gens pratiques. A quoi bon perdre son temps à apprendre l'histoire d'un petit peuple qui n'a jamais pu faire un État, qui a usé ses rares qualités à se dévorer lui-même et dont rien n'a survécu politiquement pendant deux mille ans? C'est qu'il en est resté une manière de penser et de sentir qui domine le monde. Quand la Grèce disparaît, l'hellénisme se

répand d'autant plus librement qu'il n'est renfermé dans aucune frontière. L'histoire de la Grèce ancienne, c'est un chapitre éminent de l'histoire universelle. Le fameux « miracle grec », ce n'est pas spécialement ce que les Grecs ont fait, c'est surtout ce que l'humanité a fait à leur école et n'aurait pas fait sans eux.

***

L'*Histoire de la Gaule* de M. Camille Jullian est une de ces œuvres capitales comme on en compte peu au cours d'un siècle. Le septième volume qui vient de paraître, et qui n'est encore que l'avant-dernier, concerne *les Empereurs de Trèves. — Les chefs* (Hachette). Le dernier le complétera incessamment sous ce titre : *Les Empereurs de Trèves. — La Terre et les Hommes.* Cette monumentale étude de l'ancienne Gaule, qui représente une vie entière de travail ininterrompu, est à la fois un miracle d'érudition et une œuvre de foi. M. Camille Jullian étudie le passé sans jamais oublier ce qui l'a suivi. Son histoire de la Gaule est la préhistoire de la France. M. Camille Jullian n'est pas un historien impersonnel. Son style n'a rien de figé, sa pensée non plus, et il ne se fait pas faute de l'exprimer. Il n'est pas de l'école de Michelet, mais il est de la même race. Il n'est pas prisonnier de ses fiches. Il est impartial, il ne cherche pas à être impassible. L'histoire ancienne avec lui est mieux que vivante, elle est comme contemporaine, car tout ce qui s'est passé sur notre vieux sol natal lui est également présent à l'esprit et au cœur. Il sait où s'arrête la science et l'indique avec une impeccable sûreté; il ne s'interdit pas ensuite toute déduction imaginative. Son génie méditerranéen a gardé des ailes que la poudre des bibliothèques n'a ni alourdies ni assombries. M. Jullian est un entraîneur, et qu'on peut suivre avec confiance, car si le charme du récit risque de vous emporter, les notes touffues du bas des pages retiennent la folle du logis sur la pente des aventures.

L'idée maîtresse de M. Jullian, c'est que la Gaule n'avait pas besoin, comme on le croit communément, de la mainmise romaine pour se civiliser. Elle y serait arrivée par ses propres

moyens, elle était en voie de le faire, et elle a plus perdu que gagné à subir l'empreinte latine. Elle eût été plus originale, plus teintée de grec, ce qui est dans sa nature, sans la conquête de César. Bien entendu, M. Jullian n'ignore ni ne conteste les bienfaits de la « paix romaine »; il se demande seulement s'ils n'ont pas été payés trop cher.

C'est au cours des volumes précédents que M. Jullian a développé cette thèse. A l'époque des empereurs de Trèves, il n'y a pas à se demander si la Gaule aurait pu évoluer autrement que sous la forme romaine. Bonne ou mauvaise, la chose est faite. Les Gallo-romains ne rêvent ni même ne conçoivent rien de mieux. Le problème qui se pose est de savoir si la Gaule, rempart de l'empire contre la barbarie germanique, pourra soutenir ce rôle. La digue du Rhin, sans cesse battue par le flot, a déjà cédé plusieurs fois. C'est pour mieux la surveiller que l'Empire est maintenant présent par un de ses chefs à Trèves, centre de la défense. Depuis Dioclétien, l'empire est polycéphale. Une de ses têtes repose à Trèves sur un oreiller qui n'est pas « le mol oreiller » de l'épicurisme. C'est une faction. Le 1er janvier 287, l'empereur Maximien, inaugurant son premier consulat à la tête d'un cortège triomphal, est averti que des bandes ennemies sont en vue. Il a juste le temps de quitter la trabée de cérémonie pour endosser la cuirasse. Les pillards sont taillés en pièces et la fête interrompue reprend son cours. La vie est agitée dans ces capitales du front. Un autre empereur sort de Mayence pour faire une razzia contre les Alamans; ceux-ci entrent au même instant par la porte opposée et saccagent la ville.

Cependant, la Germanie n'a pas conquis la Gaule. Au contraire, les peuples riverains, au contact de Rome, se civilisent, se fixent, traitent avec l'empire. Ce qu'il faut bien comprendre, c'est que l'empire romain a été détruit par les Huns. A cette époque, les Alamans du Rhin aussi bien que les Goths du Danube sont devenus des voisins possibles. Les Francs surtout sont de bonne heure au service de la frontière. Ils fournissent des recrues aux légions, et aussi des chefs élevés à la romaine, qui prennent plaisir à lire Virgile. Un d'entre eux, Silvain, fut même empereur pendant vingt-huit jours. Au IVe siècle on en trouve qui sont chrétiens. Clovis a

eu des précurseurs. On peut dire que les Germains étaient sortis de la période turbulente et qu'ils entraient dans la vie sédentaire et régulière lorsque l'invasion des Huns les précipita sur l'empire, non en conquérants, mais en suppliants, en fugitifs. L'empire est submergé non plus par des bandes en maraude, mais par une marée de peuples en marche qui y cherchent un asile et une nouvelle patrie. Les Goths dont l'empire a été détruit par les Huns se mettent au service de Rome comme « fédérés ».

Sur le moment, c'est une garantie; en fait, c'est un danger. Car il ne s'agit plus de mercenaires engagés individuellement, mais d'une armée entière commandée par des rois nationaux. Ces chefs évidemment prêtent serment à l'empereur, ils reçoivent des titres romains, mais leur puissance tient à leur titre barbare plus qu'à leur titre romain, contrairement à ce qui se passait jusqu'ici quand un « roi des Francs » figurait dans les grades les plus hauts ou même à la tête de la milice. Un Mallobaud, roi des Francs et comte des gardes de Gratien, n'a rien de commun avec un Alaric, roi des Goths et général de Théodose. Un Mallobaud n'est pas à la tête des siens. Les Francs qui peuvent se trouver parmi ses troupes n'y sont pas à cause de lui, il ne les commande qu'au titre romain, comme un officier étranger de notre légion étrangère qui se trouverait avoir sous ses ordres des compatriotes dont l'engagement n'a rien de commun avec le sien. D'autre part, cet enrôlement de tout un peuple eut pour contre-partie le congédiement d'un certain nombre de soldats de l'armée régulière. Ne pouvant congédier les engagés barbares, dont on n'aurait su que faire, on licencia de préférence les soldats romains, de sorte que les légions comptèrent de moins en moins de nationaux. L'armée impériale se composait en fin de compte de corps complètement étrangers servant sous leurs chefs indigènes et de troupes soi-disant romaines où les Romains étaient l'exception. Il est difficile de ne pas voir le danger.

Pour la Gaule, il s'accroît au point que la catastrophe est imminente à partir de Théodose. Théodose a fait sa carrière en Orient. Il n'est jamais venu en Gaule. Son fils Honorius, quoique empereur d'Occident, n'y vient pas davantage. La garde au Rhin se relâche. Ce ne sont plus des Francs qu'on voit

autour de l'empereur, mais des Goths, des Vandales, des Alains, même des Huns, des parvenus sans aïeux, sans traditions romaines, sans foyer. Quand l'Italie est menacée, l'empereur a peur pour Milan, pour Ravenne où il se terre; il se désintéresse de Trèves, il sacrifie la Gaule, il rappelle les troupes de la lointaine frontière, croyant, à tort, mieux défendre la frontière immédiate des Alpes. La barrière germanique ne se refermera plus. La Gaule est finie, la France va naître.

Un grand destin s'achève, un grand destin commence.

***

Il existe beaucoup d'histoires isolées de nos anciennes provinces. Mais, sous ce titre général « Les vieilles provinces de France » (Boivin), il en existe une collection, encore incomplète parce que la guerre en a interrompu d'abord, puis ralenti la publication, qui compte déjà, y compris l'*Histoire de Lorraine* que vient de publier M. G. Morizet, professeur au lycée Louis-le-Grand, neuf volumes de lecture facile et de fond solide (Normandie, Alsace, Franche-Comté, Savoie, Corse, Poitou, Languedoc, Roussillon). Conçues dans le même esprit et sur le même plan, ces monographies ont pour caractère commun de ne pas séparer l'histoire provinciale de l'histoire nationale. Au point de vue local, elles cherchent à intéresser les habitants de chaque province au passé de ce qui les entoure. Il est bon que le premier éveil du patriotisme s'attache au clocher ou au beffroi natal. L'amour de la petite patrie est le meilleur support du culte de la grande.

Si la France est le pays unifié par excellence, c'est que chaque province est venue se fondre dans le domaine royal à l'heure où elle était mûre pour cette absorption. Cette absorption a pu se produire sous des formes très différentes, par conquête, par mariage, par héritage : peu importe. L'essentiel est qu'elle a été acceptée comme un fait naturel, préparé de longue date, vaguement attendu, parfois même inconsciemment désiré. « L'unité d'une nation, a écrit G. Monod, n'est pas celle d'un amas de grains de sable, tous égaux, tous semblables, et qu'un coup de vent emporte, mais celle d'un corps vivant où chaque organe doit jouer son rôle original, accomplir ses fonctions

particulières, en se subordonnant à l'ensemble sans se sacrifier à lui ». Chaque volume de la collection des « Vieilles provinces » met en lumière ce phénomène, et c'est ainsi que cette collection d'histoires régionales forme une véritable histoire nationale, partant du particulier pour aboutir au général.

La Lorraine est une des dernières venues au foyer. Les « Trois Évêchés » sont occupés depuis le XVIe siècle (1552), mais les duchés de Lorraine et de Bar sont restés indépendants jusqu'au XVIIe. C'est en 1736 que leur rattachement à la France est stipulé au cours des négociations qui précèdent le traité de Vienne, et c'est seulement trente ans après, en 1766, à la mort du roi Stanislas Leczinski, gratifié de la Lorraine en compensation de la Pologne, à titre viager, que ce rattachement s'effectue. Seules, la Corse, la Savoie et Nice sont, dans la France d'aujourd'hui, d'entrée plus récente, car l'Alsace était française un siècle avant la Lorraine, ce qu'on ne saurait trop rappeler, puisque beaucoup de gens l'ignorent ou cherchent à le faire oublier. Pendant neuf siècles, depuis le traité de Verdun (843), la Lorraine a été tiraillée entre la France, à laquelle la rattache la communauté de langue, de mœurs et d'origine, et l'Allemagne, à laquelle la rattachait le lien très lâche du Saint-Empire.

C'est pendant ce long enfantement de la nationalité française que la Lorraine prend l'habitude de la prudence, voire de la méfiance. Ces marches frontières, toujours exposées aux surprises de l'invasion, vivent dans la hantise de la menace ennemie. Elles sont militaires par nécessité, pacifiques par expérience des maux de la guerre dont elles sont forcément le théâtre. « Froids, réfléchis, ordonnés, calculateurs, les Lorrains, dit Élisée Reclus, n'ont rien du mysticisme ». Encore aujourd'hui, la Lorraine a conservé son individualité. L'amputation qu'elle a subie en 1815, et qui n'a pas été réparée, puis celle de 1871 qui a duré un demi-siècle, ne pouvaient qu'accentuer ce côté pratique, grave et un peu tendu de son caractère traditionnel. « Votre Solidité », disait Louis XIV à madame de Maintenon. On en pourrait dire autant à la Lorraine.

C'est ce qui explique que la floraison littéraire et artistique y soit maigre. Des gens qui sont sans cesse sur le qui-vive n'ont pas le loisir ni beaucoup le goût des plaisirs de l'esprit.

En outre, il n'y a pas en Lorraine d'aristocratie opulente et exempte de soucis pour encourager les artistes et patronner les poètes. Sauf le sculpteur Ligier Richier, qui est un isolé, aucun nom de premier plan n'émerge dans la Lorraine d'autrefois. Les temps modernes sont moins ingrats : Callot est bien de son pays, mais Claude Gellée a passé sa vie en Italie. C'est même pour cela qu'on l'appelle « le Lorrain » : on ne vous désigne par le nom de votre province que quand vous en êtes loin. Le roi Stanislas a employé des étrangers pendant que Clodion s'en allait à Paris. Isabey ne vit pas non plus sur sa terre natale et ne la rappelle en rien. C'est seulement à la fin du XIXe siècle, sous la troisième république, que nous trouvons un mouvement artistique, dit « l'École de Nancy », dont le fondateur, Gallé, rénove l'art décoratif. Les lettres également deviennent plus riches en hommes; About, Verlaine sont, il est vrai, lorrains de naissance plus que d'inspiration, mais Erckmann-Chatrian, Barrès ne sont pas des « déracinés ». C'est Barrès qui a lancé ce mot. M. de Curel, quand il parle de la forêt, a aussi des accents qui sont bien du terroir. La Lorraine « tient ». Le président de la République de la guerre et le grand chef à qui nous devons le Maroc sont des siens.

***

Le deuxième volume des souvenirs du baron Beyens, *le Second empire vu par un diplomate belge* (Plon), n'est pas moins captivant que le premier. Il comprend les quatre dernières années du règne de Napoléon III, on pourrait l'intituler : de Sadowa à Sedan.

Le premier chapitre, consacré à l'impératrice et à la famille impériale, apporte une contribution très personnelle sur un sujet qu'on pourrait croire épuisé. Les parents du baron Beyens avaient connu l'impératrice jeune fille. Elle avait eu pour compagne d'enfance madame Beyens, fille du comte de Casa Valentia, premier écuyer de la reine Isabelle. Avec les précautions et les égards qu'exigent ces relations personnelles, M. Beyens précise certains traits du portrait tant de fois esquissé de celle qu'on appelle encore « l'impératrice »,

bien que son passage sur le trône n'ait tenu que peu d'années dans sa très longue vie. Son portrait physique n'est plus à faire, tous les peintres s'y sont exercés. Sa beauté était à la fois classique et étrange. La blancheur transparente de son teint et le blond ardent de ses cheveux n'avaient rien d'espagnol, non plus que ses yeux d'un bleu clair. Son rire éclatant et ses dents de perles étaient plus du midi. Sa démarche était d'avance celle d'une impératrice. « Le soir, sa beauté éclairait un salon ».

Son charme était fait de caprice et de franchise. Impétueuse dans ses fantaisies, rebelle à l'autorité, elle mettait tant de grâce à reconnaître ses torts qu'elle désarmait la sévérité. Très libre d'allures, habituée à faire ses quatre volontés et à régner sur un peuple de soupirants, elle avait heureusement un « cœur excellent, d'une droiture d'honnête homme ». Un amour de jeunesse, où elle s'aperçut qu'elle n'était qu'un paravent, lui avait laissé une profonde déception. Son mariage ne fut pas un mariage de consolation, mais ne pouvait non plus être un mariage d'inclination. Sa famille n'en fut du reste pas si éblouie qu'on aurait pu le croire; de vieilles parentes espagnoles chuchotaient le mot de « mésalliance ». Quant à elle, le côté risqué de l'aventure n'était pas pour lui déplaire. Il y avait du danger, et l'empereur, dans une lettre curieuse, lui promettait des attentats et des complots à affronter en commun.

Est-elle venue à la politique parce que les infidélités de son impérial conjoint l'ont découragée de la vie sentimentale? De ces infidélités beaucoup lui ont échappé, elle a feint d'en ignorer beaucoup d'autres. Elle ne s'est fâchée qu'une fois, à propos d'une écuyère de cirque, Marguerite Bellangé, qui avait simulé une grossesse pour perpétuer sa liaison. L'impératrice était à la fois trop intelligente et trop habituée à commander pour se contenter longtemps de régner sur la mode. Son influence politique s'est surtout affirmée à la fin du règne; elle a plus de part aux années de déclin qu'aux années brillantes du début. Très préoccupée de l'avenir de son fils, inquiète du vieillissement précoce de son mari, elle se flattait de travailler à la fois pour la France et pour l'Empire. L'empereur, qui lui cède d'autant plus qu'il a davantage à se faire pardonner, lui ouvre, sous prétexte qu'elle est chargée de la

régence quand il est absent, les portes du Conseil des ministres, ce qui était sans précédent.

En politique intérieure, elle s'intéresse surtout aux questions de personnel, ce qui est bien féminin. Elle est de l'école de Marie-Antoinette, pour qui elle professe un véritable culte. En politique étrangère, elle a des initiatives, des imprudences de langage, que M. Beyens est trop bon diplomate pour ne pas déplorer. Elle parle trop, les rapports des ambassadeurs à la cour des Tuileries sont pleins de ses propos impulsifs. Elle joue avec la carte de l'Europe, Metternich en est abasourdi. C'est dans ces plans chimériques et inconsistants qu'elle annexe d'un trait de plume la rive gauche du Rhin et la Belgique (rapport de Metternich à son ministre des affaires étrangères, Rechberg, 23 février 1863). En 1866, elle fait au même Metternich des confidences incroyables sur l'état de santé de l'empereur, sur l'opportunité d'une abdication ou tout au moins d'une régence momentanée. Ce mélange d'illusions et de désarroi fait peine.

Mais ce ne sont là que des rêveries, « des montagnes accouchant de souris mortes », comme elle l'écrit elle-même à Metternich. Nous avons peine à y attacher plus d'importance qu'à des conversations de boudoir ou de fumoir. Son influence en faveur de la papauté contre l'unité italienne a eu plus d'effet. De même, elle a poussé à l'expédition du Mexique. L'idée d'implanter là-bas un empire catholique avait séduit son âme romanesque et son catholicisme espagnol. Quant à sa part de responsabilité dans les événements de 1870, elle apparaît dans la malheureuse démarche du 12 juillet, qui a été la cause immédiate de la guerre en fournissant à Bismarck un excellent prétexte pour la déchaîner alors qu'elle était déjà conjurée. Elle pousse à demander au roi de Prusse, après la renonciation du prince de Hohenzollern au trône d'Espagne, l'assurance que cette candidature ne renaîtrait pas à l'avenir. Au conseil des ministres du 13 juillet, elle témoigne à Ollivier sa déconvenue et son dédain parce que le gouvernement ajourne encore la convocation des réserves pour ne pas donner à la démarche de la veille l'allure d'un ultimatum. Au cours de la guerre, c'est elle, comme régente, qui empêche l'empereur de revenir à Paris après les premières défaites, ce qui le

condamne à encombrer l'armée de son inutilité et à se faire prendre à Sedan.

On pourrait tirer du baron Beyens une foule de portraits non moins poussés. Celui de François-Joseph est à retenir. Il s'agit du François-Joseph de trente-six ans, mais il est de ces hommes que la médiocrité rend immuables. Il a les qualités extérieures qui plaisent aux peuples royalistes, celles d'un Charles X, gentilhomme accompli à la cour avec une simplicité de bon goût dans la vie privée. Cette simplicité s'accorde d'ailleurs à merveille avec l'orgueil de race. Il se sait d'une maison à côté de laquelle les Hohenzollern ne seront jamais que des parvenus. Sa courtoisie impeccable et universelle est une manière de montrer que tous les humains sont également distants du chef de la famille des Hasbourg. En politique c'est le vide. La leçon des événements, qui ne lui a pas été épargnée, n'a guère éveillé ou perfectionné en lui que l'égoïsme. Son entêtement lui tient lieu de ligne de conduite, comme son indifférence aux malheurs publics et privés passe pour du stoïcisme et sa vieillesse végétative pour de la dignité. Il supporte la mauvaise fortune parce qu'elle « glisse sur lui sans laisser de traces, comme ces brusques orages qui ne bouleversent qu'un instant la surface des lacs paisibles de la Haute Autriche, son séjour de prédilection ». C'est la médiocrité intégrale, celle qui ne rate jamais la faute à commettre, pour peu qu'on fasse vibrer une des quatre ou cinq cordes auxquelles elle est sensible.

M. Beyens, ministre de Belgique à Berlin avant la guerre, a été mêlé de trop près aux tragiques événements de l'effroyable crise dont nous ne sommes pas encore sortis pour n'être pas tenté d'en tirer quelque enseignement. Il est frappé des analogies qui existent entre la préparation allemande des deux guerres de 1870 et de 1914, et il lui semble que, malheureusement, l'état présent de l'Europe n'est pas beaucoup plus rassurant. « Ne sommes-nous pas toujours occupés, pauvres Européens que nous sommes, à consolider nos existences nationales sur le sol mouvant, bouleversé jadis et pour longtemps par la main puissante de Bismarck? »

A. ALBERT-PETIT

L'ORGANISATION INTERNATIONALE DU TRAVAIL

APRÈS SEPT ANS D'EXISTENCE

S'il est un document révélateur des difficultés du travail international, c'est bien le calendrier des réunions de la Société des Nations et de ses organismes techniques. Est-il un jour dans l'année où ne se tienne une assemblée, une conférence, une commission convoquée par les secrétariats de Genève? Le Bureau international du Travail, pour sa part, a vu se succéder, en l'espace d'un mois, une session de son Conseil d'Administration (la 32e), deux sessions de la Conférence internationale du Travail (la 8e et la 9e) sans compter la cérémonie d'inauguration de son nouveau bâtiment, agrémentée de vingt-deux discours. Le nombre de ces réunions, le flot de ces paroles sont-ils justifiés par des résultats tangibles? Souvent, les membres de ces assemblées se posent à eux-mêmes cette question et une grande partie du temps et des mots dépensés par eux à Genève l'est à la recherche d'une réponse. M. Albert Thomas, directeur du B. I. T. et secrétaire général des Conférences du Travail, distinguait ainsi, récemment, des conférences plutôt « enthousiastes et constructives » et d'autres « un peu plus réservées, soucieuses de réfléchir sur le développement de l'activité de l'organisation et de faire les mises au point nécessaires ». Nul doute que M. Albert Thomas ne classe parmi ces dernières la huitième conférence, qui s'est ouverte le 26 mai, et qu'il ne qualifie au contraire de constructive celle qui lui a fait suite le 7 juin. Pour n'avoir adopté qu'un projet de convention et une recommandation sur l'ins-

pection des émigrants à bord des navires, alors que la neuvième conférence allait élaborer deux projets de conventions et deux recommandations sur le contrat d'engagement, le rapatriement et l'inspection du travail des gens de mer, la huitième conférence n'aura pas cependant manqué d'intérêt. Surtout consacrée à la critique de l'œuvre accomplie depuis 1919, à la recherche d'améliorations d'ordre constitutionnel ou réglementaire, elle nous donne l'occasion, pour adopter le langage des armateurs et des marins de la neuvième conférence, de faire le point, en mesurant le chemin parcouru et en notant les écueils.

***

Dès l'abord, une remarque s'impose à l'observateur des institutions. Bien que les auteurs des Traités de Paix aient consacré une partie entière de ceux-ci à définir l'objet, la constitution et le fonctionnement de l'Organisation internationale du Travail, le statut de l'Organisation reste encore, sur bien des points, imprécis, et sa compétence mal délimitée.

A chaque session de la Conférence, par exemple, la Commission de vérification des pouvoirs est saisie de contestations nombreuses concernant la désignation des délégués patronaux ou ouvriers, que chaque gouvernement, par une innovation du traité, doit envoyer à la Conférence, sur pied d'égalité avec ses propres représentants. Le Traité dit bien que ces délégués non gouvernementaux, ainsi que leurs conseillers techniques, doivent être nommés « d'accord avec les organisations professionnelles les plus représentatives, soit des employeurs, soit des travailleurs du pays considéré ». Mais, en dépit d'un avis donné en 1922 par la Cour de Justice internationale de la Haye[1], on ne connaît pas encore avec précision les critères de l'organisation ouvrière la plus représentative, ni ceux de l'organisation patronale. Dès le 1er mai 1921, M. Robert Pinot en faisait la remarque dans cette Revue : « Quelle est, écrivait-il, la valeur représentative et la légalité

1. Cet avis de la Cour a précisé que *les* organisations les plus représentatives pouvaient fort bien ne pas comprendre *l'*organisation numériquement la plus importante, pourvu que les autres réunissent ensemble la majorité des syndiqués.

des organisations patronales et ouvrières qui ont procédé aux désignations? Les gouvernements se préoccupent-ils de créer une certaine unité dans chaque représentation nationale, afin d'envoyer à la Conférence une délégation exprimant approximativement l'opinion de leur pays? »

Depuis 1921, les événements ont précisé ces questions. A-t-on le droit, par exemple, de refuser à un groupement syndical le caractère de l'organisation la plus représentative, parce que, toutes autres conditions étant réunies, il n'est pas strictement patronal ou ouvrier, ou encore sous le prétexte que la liberté syndicale est soumise à des restrictions et qu'il existe des régimes de faveur inégale gênant le développement de certains syndicats? Les ouvriers socialistes ou chrétiens élèvent cette prétention, que repousse la délégation italienne. Dans quelle mesure doit-on tenir compte, d'autre part, dans la composition des délégations patronales et ouvrières, des éléments qui, en minorité par le nombre ou la puissance, prennent cependant une valeur particulière du fait qu'ils représentent une certaine nationalité? C'est le sujet du débat qui met aux prises, en Tchécoslovaquie : syndicats ouvriers tchèques et allemands, dans l'Inde : armateurs anglais et hindous. Convient-il enfin, lorsque la conférence consacre spécialement une de ses sessions à l'étude de questions n'intéressant qu'une industrie, comme tel a été le cas pour la neuvième session, de donner aux organisations professionnelles de cette industrie et non aux Confédérations générales d'employeurs ou d'ouvriers, le droit de proposer les délégués? Le gouvernement britannique ne l'a pas cru, et le congrès des Trade-Unions a pu ainsi tenir éloigné de la conférence maritime le représentant autorisé des marins anglais, M. Havelock Wilson, coupable d'avoir manifesté trop d'indépendance à l'égard de la bureaucratie syndicale.

Appelée à trancher ces contestations, la Conférence donne presque toujours raison aux gouvernements, en reconnaissant qu'eux seuls disposent de tous les éléments d'appréciation. Or, les gouvernements sont souvent bien gênés pour composer leurs propres délégations. Tous les groupes qui ont été oubliés ou écartés en 1919, coopérateurs revendiquant le droit de représenter la consommation entre les patrons

et les ouvriers, travailleurs intellectuels à la recherche d'une position d'équilibre entre des tendances contraires, agriculteurs encore étonnés de ne pas trouver leurs places dans une institution si désireuse de les recevoir, convoitent les quelques sièges dont disposent les gouvernements. D'où la bigarrure de ces délégations gouvernementales, composées, suivant un dosage qui varie d'un pays à l'autre et d'une année à la suivante, de fonctionnaires, d'hommes politiques, de diplomates, de techniciens, ou encore de ces curieux philanthropes, qui, dispensés par la faveur du sort de faire œuvre productive, se croient la vocation de veiller à la bonne harmonie des producteurs.

Il n'y aurait qu'à s'amuser de cette diversité, si le souvenir des anciennes conférences de Berne ne laissait en beaucoup d'esprits une confusion (entretenue par les discours des délégués ouvriers) sur la valeur des décisions prises, des textes adoptés par ces représentants gouvernementaux. Trop souvent on oublie — ou l'on feint d'oublier — que ces délégués ne sont nullement des plénipotentiaires et que les projets de conventions ou les recommandations votées par eux n'engagent en aucune manière les gouvernements, astreints seulement à présenter ces textes à leurs Parlements. Aussi peut-on regretter, d'un certain point de vue, que, suivant l'expression de M. Robert Pinot, la situation des délégués gouvernementaux vis-à-vis du gouvernement qui les a désignés reste extrêmement vague. « Ces délégués doivent-ils être considérés comme des représentants du gouvernement, ayant reçu des instructions formelles, et agissant conformément à ces instructions? Sont-ils, au contraire, dans la situation de personnalités sans mandat, s'exprimant et votant selon leurs convictions personnelles? » Aujourd'hui, pas plus qu'au moment où écrivait M. Pinot, on ne saurait donner à ces questions une réponse uniforme.

Le champ d'action de la conférence est-il au moins, après sept années, délimité? Nous savons, depuis que la Cour de la Haye s'est prononcée à ce sujet en 1922, que le travail agricole, contrairement à l'usage courant de notre langue, mais en accord avec Littré, doit être considéré comme une forme du travail industriel et qu'il relève ainsi du B. I. T. Mais la

Cour avait en même temps précisé que la compétence de celui-ci ne s'étend pas aux questions de production. On a pu se demander, dans ces conditions, si la Conférence ne sortait pas de ses attributions, lorsqu'elle tentait, en 1924 et 1925 (et d'ailleurs sans succès), d'élaborer des propositions prescrivant l'arrêt, vingt-quatre heures, par semaine, des verreries à Bassins.

Cette année encore, une question de compétence a été posée, dès l'ouverture de la huitième conférence, par les représentants des armateurs, inquiets de voir le B. I. T. intervenir dans leurs relations avec les passagers que sont pour eux les émigrants. Doit-on considérer, avec les armateurs, que le Traité a seulement donné pour objet à l'Organisation internationale du Travail « l'amélioration des conditions du travail, par opposition aux conditions de vie en général », telles que, par exemple, les conditions de logement ou de nourriture, qui peuvent plus ou moins directement affecter les travailleurs? Faut-il admettre, au contraire, avec la majorité de la Conférence, que les émigrants, travailleurs en chômage et en quête de travail, ont droit à la protection de la législation internationale du travail, à laquelle le Traité a assigné, entre autres objets, la lutte contre le chômage et la protection de la main-d'œuvre travaillant à l'étranger? La question méritait en tout cas d'être posée et la discussion a montré que les délégués qui se sont prononcés en faveur de la compétence ne conçoivent pas tous de même les limites de celle-ci. Les représentants gouvernementaux de l'Allemagne et de la Grande-Bretagne ont bien marqué, par exemple, que leurs votes affirmatifs ne signifiaient, en aucune manière, la reconnaissance d'une compétence générale du B. I. T. en matière d'émigration, et le délégué du gouvernement uruguayen a nettement déclaré (comme l'avait laissé entendre M. Fontaine, au nom du gouvernement français), que, « si l'Organisation permanente du travail est compétente pour s'occuper des émigrants à bord, c'est à la condition que ces émigrants soient des travailleurs ».

Mais que dire de l'initiative prise par la conférence, en 1924, lorsqu'elle a inséré dans un projet de convention tendant à interdire l'emploi d'ouvriers boulangers pendant certaines

heures de la nuit, une disposition défendant au patron boulanger, même s'il n'emploie pas d'ouvriers, de travailler personnellement à ces mêmes heures? Après avoir protesté, en 1924 et en 1925, contre cette atteinte à la liberté de travail du patron, les délégués des employeurs ont demandé à la Cour de la Haye de dire si la compétence de la conférence s'étend au travail personnel du patron. La Cour estimera-t-elle, avec M. Albert Thomas, que, pour assurer l'application de conventions élaborées dans l'intérêt des ouvriers salariés, la Conférence a le droit de limiter ou même d'interdire le travail de citoyens indépendants? Répondra-t-elle, au contraire, avec MM. Berthélemy, Le Fur, Julliot de la Morandière, professeurs à la Faculté de Droit de Paris, avec M. Borel, professeur à l'Université de Genève, qu'il appartient aux États de prescrire les mesures nécessaires pour assurer l'application des conventions ratifiées par eux, et que la Conférence doit rester dans la limite des pouvoirs qui lui ont été délégués par ces États? Nous le saurons bientôt[1]. Mais il convient de relever, dès maintenant, la thèse qu'a soutenue, à la Haye, M. Albert Thomas. « N'est-ce pas, a-t-il déclaré, que les gouvernements apparaissent à la fois, non seulement comme des délégués dans l'Organisation internationale du Travail, mais aussi comme des délégataires? N'est-ce pas qu'il y a une sorte de compétence constamment interprétée par les représentants de toutes les parties contractantes qui sont dans la Conférence? Et com-

1. Nous connaissons aujourd'hui l'avis de la Cour. Écartant délibérément de son étude la question de la nature des pouvoirs de l'Organisation, qu'elle qualifie de « politique », la Cour se borne à constater que rien dans la lettre du traité, ne s'oppose à l'interprétation large qu'a admise la Conférence. Elle estime donc que la Conférence a le droit de viser *accessoirement* le travail du patron, lorsque cette intrusion dans un domaine qui ne lui appartient pas *normalement* est nécessaire pour assurer la protection des ouvriers. Mais, tout en laissant d'abord à la Conférence le soin d'apprécier, dans chaque cas, s'il s'agit vraiment de dispositions accessoires et nécessaires, elle rappelle que, conformément aux traités de Paix, il sera toujours loisible d'en appeler à elle-même des décisions prises à ce sujet par la Conférence. Il est assez curieux que la Cour de justice ait d'une part refusé de se prononcer sur le caractère et les limites des pouvoirs délégués par les États à l'organisation du travail, c'est-à-dire sur un problème de droit international qui domine tout le débat, et que, d'autre part, elle prévoie qu'on pourra la consulter sur des points d'ordre beaucoup plus technique que juridique (comme, par exemple, celui de savoir si l'interdiction du travail du patron boulanger est bien le seul moyen — et seulement un moyen — de garantir l'application du travail de l'ouvrier).

ment peut-on comparer au fonctionnement de toute une institution internationale, créée ainsi avec son programme, l'application stricte, automatique, des clauses d'un traité de paix?... Nous avons tenté de démontrer comment la compétence de l'Organisation internationale du Travail est, pour ainsi dire, fondée sur une adhésion constamment renouvelée de tous les États signataires, adhésion qui trouve sa base dans une pratique commune acceptée de tous. »

Il est douteux que ce pragmatisme juridique exprime bien la philosophie que les auteurs du Traité pouvaient se faire de leur œuvre. Sinon, pourquoi auraient-ils précisé avec minutie la procédure suivant laquelle cette partie du Traité pourrait être interprétée ou amendée? Par contre, il semble bien que ces constructeurs ne se faisaient qu'une image confuse de l'édifice dont ils dressaient le plan. De savants juristes peinent souvent, pour retrouver les détours d'une pensée qui doit avoir suivi les plus courts chemins, et c'est peut-être un beau sujet d'étonnement pour certains auteurs de la Partie XIII, que de découvrir, à la lecture des débats de Genève ou de la Haye, les richesses insoupçonnées de leur œuvre. A vrai dire, comment aurait-on pu prévoir, dès 1919, les multiples difficultés qui ont surgi, d'année en année? Édifier, sur une table à peu près rase, en utilisant vaille que vaille les fondations posées par les conférences de Berne et par l'Association internationale pour la protection légale des travailleurs, une organisation permanente du Travail, chargée d'améliorer les conditions du travail dans le monde, était-ce chose aisée?

Certes, la solution adoptée fut simpliste à divers égards, révolutionnaire à d'autres. Mais ce qui serait plus dangereux qu'une trop candide simplicité, plus inquiétant que des innovations précises et reconnues, ce serait cette constante incertitude : une conférence sans responsabilité effective, créant elle-même sa compétence, au fil des jours. Les délégués patronaux et ouvriers, qui n'auraient pas, — bien qu'égaux en droit avec leurs collègues gouvernementaux ,— le privilège d'être en même temps « délégataires », préféreraient sans doute malgré ses lacunes, le statut actuel, d'ailleurs perfectible, et qui constitue au moins une base de collaboration. Quant aux gouvernements, le premier effet de cette politique d'évolution

créatrice appliquée aux engagements internationaux pourrait bien être de les rendre plus circonspects que jamais à l'égard de l'Organisation, à en juger par la prudente réserve avec laquelle beaucoup d'entre eux considèrent les projets de conventions, cependant formels et intangibles, que la Conférence propose à leur ratification.

***

L'œuvre accomplie par l'Organisation permanente du travail se mesure, en définitive, au progrès de ces ratifications, sans lesquelles la législation internationale du travail n'a qu'une valeur d'exemple. Or, le nombre des ratifications, qui pourrait être aujourd'hui de 836 si les conventions adoptées en 1919, 1920 et 1921 avaient été ratifiées par les 56 États membres de l'Organisation [1], n'est encore que de 199 (au lieu de 146 en juillet 1925). Pour atténuer l'impression que laisse la comparaison de ces chiffres, M. Albert Thomas a fait observer qu'il ne serait pas juste de demander à tous les États de ratifier toutes les conventions. « Pourquoi des pays qui n'ont pas de marine ratifieraient-ils des conventions maritimes? Que valent, dans d'autres pays, un certain nombre de conventions concernant des maladies particulières à des professions qui n'y existent pas? Nous avons fait le calcul. Nous pensons qu'il y a environ 600 ratifications qui devraient être obtenues pour l'ensemble des États. Il y en a donc déjà le tiers. » Le directeur du B. I. T. n'a pas eu de peine à montrer, d'autre part, que les conventions élaborées par les autres organismes techniques de la Société des Nations n'ont pas recueilli plus de signatures. De même, en ouvrant la Conférence, M. Fontaine s'était félicité de voir la législation internationale du travail « en progrès sérieux chez les peuples véritablement intéressés à son développement ».

Il est exact, en effet, que la plupart des États qui n'ont encore ratifié aucune convention sont des États éloignés de l'Europe, peu peuplés, et dans lesquels l'organisation industrielle n'a qu'un faible développement — encore qu'il faille

1. Ce nombre serait même de 1 120 en tenant compte des quatre projets de conventions adoptés en 1925.

compter parmi eux l'Argentine, le Brésil, la Chine. — Mais comment ne pas remarquer cependant que, sur le palmarès des ratifications, les pays le plus souvent cités ne sont pas ceux qu'on voudrait voir couronnés? La Bulgarie arrive bonne première, avec 16 ratifications, suivie par l'Esthonie (14), la Pologne (13) et la Roumanie (11). Des huit États considérés comme ayant la plus grande importance industrielle, seuls la Grande-Bretagne et l'Italie sont dix fois nommés; les six autres se contentent d'un nombre de couronnes plus modeste, sans rougir d'être distancés par la Lettonie, la Grèce, les Pays-Bas, la Suède et l'Irlande. Enfin, comment ne pas être frappé par le fait que les conventions ayant obtenu le plus grand nombre de ratifications sont celles en faveur desquelles le B. I. T. a dépensé, ces dernières années, sa plus active propagande, justement parce qu'il estimait que l'effort demandé aux États serait minime, beaucoup d'entre eux possédant déjà une législation conforme à ces conventions? Ainsi les conventions sur le chômage, le travail de nuit des enfants, le travail de nuit des femmes, et l'âge minimum d'admission des enfants au travail ont reçu respectivement 20, 16, 15 et 15 ratifications. Mais la convention qui est de beaucoup la plus importante, celle que les ouvriers considèrent comme essentielle, la convention des huit heures, n'a obtenu, depuis 1919, que six adhésions formelles et définitives, celles de la Bulgarie, du Chili, de la Grèce, de l'Inde, de la Roumanie et de la Tchécoslovaquie.

A quoi tient cette lenteur du progrès des ratifications? Un juriste hollandais, Mgr Nolens, qui fut appelé à la présidence de la huitième conférence, en a rendu responsable « l'incertitude juridique des stipulations de la Partie XIII » et il n'a pas craint d'envisager un remède héroïque : la revision complète de cette partie du Traité de Paix. Cette chirurgie, qui ne pourrait être expéditive, serait elle-même efficace? On en peut douter, car nombre de difficultés juridiques tiennent moins au statut de l'Organisation qu'aux constitutions des États membres, en particulier lorsque celles-ci ont un caractère fédératif. Pour revenir, comme semblait le suggérer Mgr Nolens, à la procédure traditionnelle des conventions en bonne et due forme, négociées et signées par des pléni-

potentiaires, il faudrait bouleverser tout le statut de la conférence, qui a placé sur pied d'égalité patrons, ouvriers et représentants des gouvernements, et ce serait peut-être sans profit, car ces derniers ne se risqueraient plus, dans bien des cas, à voter les projets de conventions.

Comme M. Lambert-Ribot, délégué patronal français à la huitième conférence, l'écrivait dernièrement[1], ce n'est pas dans l'insuffisance des dispositions du Traité qu'il faut chercher les raisons de la situation actuelle. Celles-ci sont avant tout d'ordre économique, ainsi que l'ont bien marqué devant la conférence, les représentants patronaux des Pays-Bas et de l'Italie : « Pourquoi les États ne ratifient-ils pas les conventions? s'est demandé M. Cort van der Linden. C'est que notre Organisation s'efforce d'introduire dans la communauté des États ce qu'on pourrait appeler la clause de la nation la plus favorisée au point de vue social », au lieu de se borner à lutter contre les abus dont peuvent encore souffrir les travailleurs. « Les réformes sociales, déclara de même M. Olivetti, dépendent de la situation économique. Les patrons ont l'obligation d'attirer l'attention sur les conséquences que pourrait avoir, dans les différents domaines de l'économie nationale, l'application de réformes sociales ne correspondant pas à la situation des nations pauvres, encore appauvries par la guerre... » Enfin M. Lambert-Ribot, développant l'idée évoquée par M. Olivetti, a montré les conséquences que pourrait entraîner, pour les peuples assaillis par les difficultés économiques, cette clause de la nation la plus favorisée au point de vue social, que condamnait son collègue hollandais lui-même : « Vouloir imposer à tous les pays le régime supérieur réalisé seulement par quelques-uns, grâce à une situation privilégiée par d'autres côtés, sous le rapport des avantages naturels, de la population, des capitaux, du crédit, ce serait, en utilisant l'Organisation du Travail comme arbitre dans la lutte économique, consolider indéfiniment les situations acquises, empêcher les peuples jeunes ou éprouvés de se développer ou de se relever, ce serait les maintenir dans l'hégémonie de quelques nations favorisées. »

M. Albert Thomas ne pouvait manquer de répondre à

1. *Europe Nouvelle*, 5 juin 1925.

cette argumentation. Déjà, dans le rapport qu'il avait présenté à la Conférence, il avait remarqué, à propos de la convention des huit heures, qu'un simple acte de ratification ne saurait garantir la solidité inébranlable de la réforme : « Elle comporte toute une série de conséquences techniques, sociales, morales, dont le développement seul peut rendre définitive sa conquête. S'il était démontré un jour qu'elle eût porté un coup fatal à la production, en diminuant à l'excès le rendement ou en accroissant immodérément les prix de revient, la ratification ne suffirait pas à prévenir des réactions brutales. » Devant la Conférence, il a reconnu de même qu'on ne saurait traiter les problèmes sociaux sans observer en même temps toutes les conditions économiques dans lesquelles ils se développent « et qu'il est impossible de se soustraire à cet examen si l'on veut faire aboutir les réformes sociales ». Toutefois, reprenant la distinction établie par M. Cort van der Linden, le directeur du B. I. T. a posé à son tour une question et proposé une réponse : « Il faut savoir où commence cette politique de la nation socialement privilégiée, et où finit cet effort de protection contre les misères, les injustices et les privations... Pour nous, nous pensons que c'est précisément la tâche de l'Organisation de définir avec toutes les souplesses nécessaires, mais selon les principes inscrits au Traité de Paix, les conditions de travail justes et équitables dont doivent jouir tous les travailleurs. »

Pour que l'Organisation, telle que les Traités l'ont constituée, puisse utilement accomplir cette tâche, ne devrait-elle pas s'imposer certaines réformes, d'ordre réglementaire ou même d'ordre moral? Les conseils ne lui ont pas manqué. Mais sont-ils également opportuns? Et la Conférence est-elle disposée à les suivre?

***

A vrai dire, la Conférence paraît s'être engagée dans une voie menant directement à l'opposé du but qu'elle voudrait atteindre. Répondant à une demande un peu inattendue du gouvernement britannique, à l'ordinaire fort jaloux de bien marquer les limites des attributions du B. I. T. et des souverainetés nationales, elle a décidé d'ajouter aux garanties

prévues par le Traité pour l'application des conventions ratifiées un nouveau système de contrôle international. Les articles 409 et 420 mettent toute une procédure de plainte, de réclamation, d'enquête, de recours à la haute juridiction de la Haye et de sanctions économiques à la disposition de tous les États membres, même lorsqu'ils n'ont pas ratifié une convention, pour exiger l'application de cette convention d'un État qui l'a ratifiée. A l'avenir, des « experts » examineront, chaque année, les rapports présentés par les États, en vertu du Traité, sur l'exécution des conventions ratifiées par eux, et ils attireront l'attention de la Conférence sur les cas dans lesquels les mesures prises leur auront paru douteuses ou insuffisantes. Croit-on que ce renforcement de contrôle, qui trahit un esprit pointilleux et myope, encouragera les États à s'engager dans les liens des conventions? Les déclarations de maints gouvernements nous assurent du contraire.

Au lieu de demander à des experts de vérifier, loupe en main, l'exécution de tous les détails des conventions, la Conférence aurait dû prêter attention aux observations qui lui avaient été présentées, quelques jours auparavant, par M. Mannio, délégué de la Finlande et M. Thorsen, délégué de la Norvège. « Le champ d'application d'une législation ouvrière internationale est tellement hétérogène, avait remarqué M. Mannio, qu'il serait pratiquement impossible de mettre partout en vigueur les mêmes dispositions », et il tirait de ce fait d'évidence la conclusion que les conventions devraient porter sur des principes. M. Mannio ajoutait, en invoquant la collaboration qui existe déjà entre la Suède, la Norvège, le Danemark et la Finlande, que des accords plus précis pourraient être conclus par les États appartenant à un même groupement géographique ou industriel et il effleurait ainsi, à la tribune de la Conférence du Travail, la question de la réorganisation de la Société des Nations sur des bases régionales. Retenons seulement que, de l'avis de ce représentant gouvernemental, les conventions adoptées jusqu'ici par la Conférence sont entrées beaucoup trop dans le détail et que, pour reprendre les termes de son collègue norvégien, « on obtiendrait un progrès plus rapide des ratifications, si la Conférence laissait quelque latitude sur les points de détail et

s'attachait plutôt à exprimer les principes généraux et en quelque sorte la substance de la question ».

Pour porter essentiellement sur des principes, ces conventions n'en devraient pas moins être préparées avec soin. Il faut se féliciter, à cet égard, que le Bureau international du Travail ait maintenant, comme se plaisait à le constater M. Lambert-Ribot, « les moyens de fournir, sur les questions inscrites à l'ordre du jour des Conférences — et on pourra dire bientôt sur toutes les grandes questions ouvrières — des études sérieusement faites sur les lois et leur application dans les divers pays ». Enfin, après plusieurs années de tâtonnements et d'expériences inégalement heureuses, la Conférence paraît avoir défini sa méthode de travail avec une certaine prudence. Dorénavant, au lieu d'aborder une question et d'adopter à son sujet un projet de convention au cours de la même session, avec ou même sans le correctif d'une seconde lecture, elle procédera d'abord à une discussion générale en vue de l'établissement d'un questionnaire et c'est seulement l'année suivante que son étude portera sur un texte de projet de convention, dont le cadre et les traits essentiels auront pu être esquissés en tenant compte de la première discussion et des réponses des gouvernements.

Mais il importerait peu que la conférence travaillât mieux que par le passé, si le choix même des sujets proposés à son étude devait exclure par avance toute chance de ratifications. Il faut donc établir un programme pour les années qui viennent, avec le souci de mesurer l'avancement des réformes sociales au progrès du relèvement économique, c'est-à-dire, suivant une idée qui était chère à M. Robert-Pinot, d'échelonner ces réformes, de telle sorte que les industriels aient le temps d'incorporer dans leurs prix de revient le surcroît de charges par lequel se traduisent celles d'entre elles qui constituent une restriction du travail ou une dépense nouvelle. Comment pourrait-on songer, par exemple, à généraliser aujourd'hui l'institution des vacances payées aux ouvriers, qui n'a pu se développer que dans des pays particulièrement favorisés au regard de la main-d'œuvre?

Cet esprit réaliste, que les représentants patronaux n'ont cessé d'appeler de leurs vœux, paraît heureusement avoir pris

quelque force, même dans le groupe ouvrier de la Conférence. Certes, plusieurs délégués ouvriers, — M. Jouhaux tout le premier —, s'obstinent à voir dans les raisons d'ordre économique qui sont données pour expliquer la lenteur des ratifications, de simples prétextes invoqués « pour s'opposer au développement du progrès social ». De même, on peut se demander si l'intérêt tout particulier que les syndicalistes témoignent à la Conférence économique internationale préparée par la Société des Nations, prouve qu'ils reconnaissent cette primauté des faits économiques sur les vœux d'amélioration sociale, dont parlait à la Conférence M. Olivetti, ou si elle ne trahit pas plutôt leur espoir de voir la Société des Nations réorganiser l'économie du monde, ou du moins de l'Europe, suivant les bons principes d'Amsterdam. C'est pourtant le chef des syndicats socialistes yougo-slaves, M. Topalovic, qui a prononcé, à la tribune de la conférence, ces paroles de bon sens : « Nous, qui représentons ici la classe ouvrière organisée, nous n'attendons pas le bien-être de l'humanité et de la classe ouvrière elle-même d'un autre côté que du côté du développement économique, du développement de l'industrie et de la production humaine ».

Les délégués ouvriers seraient-ils sur le point d'abandonner définitivement le vieil esprit de la lutte des classes, qui a donné trop souvent aux débats de la Conférence, depuis 1919, une atmosphère de suspicion ou de rivalité politique? Sont-ils disposés à rechercher, dans une collaboration loyale avec les employeurs, tous les moyens d'accroître la production? Il faut bien en douter encore, lorsqu'on se souvient d'avoir entendu M. Jouhaux, mécontent de l'insuccès de la convention des huit heures, évoquer la menace des foules en révolte : « Rien n'est plus dangereux, s'est-il écrié une fois de plus, que la colère venant après le désespoir. Rien n'est plus dangereux que le sentiment qui se forme au cœur des travailleurs, lorsqu'ils jugent que leurs espérances ont été déçues, lorsqu'ils constatent que leur bonne volonté n'a pas rencontré la sympathie qu'elle appelait. » La Conférence maritime a entendu des discours semblables : « Je me permets de vous rappeler, lui a dit M. Caballero, délégué ouvrier de l'Espagne, qu'en acceptant l'interventionnisme que représente la Conférence

internationale du Travail, nous avons signé, pour ainsi dire, un compromis avec notre propre conscience, promettant de ne pas user des moyens illégaux et violents pour arriver au triomphe de nos revendications sociales. Mais nous exigeons la réciprocité, c'est-à-dire le respect de notre droit; autrement, nous serions amenés à dénoncer ce compromis et à reprendre notre entière liberté pour nous défendre. » Plus bref, M. Ribelli a résumé sa pensée en une formule : « Vous avez à décider si vous devez jeter les marins du monde dans les bras du bolchevisme. »

Certes, une voix ouvrière s'est élevée, à Genève, qui parlait un autre langage : « L'action syndicale doit être sérieuse, disait-elle, elle doit avoir conscience de ses responsabilités, être disciplinée et ne pas troubler la production, ni l'ordre d'une nation... Nous voulons la collaboration entre tous les éléments de la production, c'est-à-dire la collaboration des entrepreneurs, des techniciens, des ouvriers, et nous prétendons que tous, capitalistes, ouvriers, techniciens, intellectuels doivent être solidaires dans l'ordre et dans le développement national. » Mais cette voix était celle de M. Rossoni, chef des corporations fascistes d'Italie, repoussé et honni par ses collègues socialistes ou chrétiens du groupe ouvrier.

Si les ouvriers des États-Unis d'Amérique — de ces États-Unis dont on a tant célébré à Genève l'organisation et les méthodes de travail — si ces ouvriers capitalistes avaient été représentés à la Conférence, peut-être auraient-ils recommandé eux aussi à leurs camarades d'Europe « la solidarité dans l'ordre et le développement national ». Bon gré, mal gré, la Conférence du Travail ne pourra pas négliger, ces prochaines années, la leçon qui se dégage, toutes considérations politiques écartées, aussi bien de la réforme syndicale fasciste que de l'évolution psychologique des ouvriers américains. Instituée pour lutter contre les injustices, les misères et les privations qui mettent en danger, par le mécontentement qu'elles engendrent, la paix et l'harmonie universelles, elle devra bien reconnaître que, inversement, l'harmonie et la paix au sein d'une nation sont, plus que la haine et la méfiance, créatrices de ce « régime de travail réellement humain » qu'elle a mission de réaliser.

PIERRE WALINE

1er Septembre 1926.

AUTOUR DU CONGRÈS DE VERSAILLES

Il serait bien intéressant de savoir quelle est la vraie raison qui a présidé, dans les conseils du gouvernement, à la réunion de l'Assemblée Nationale, à Versailles, le 10 août dernier.

Du moment qu'on avait renoncé à donner à la caisse d'amortissement le caractère particulier qu'avait désiré pour elle M. Coty, du moment qu'on ne songeait plus à la remplir grâce à des contributions volontaires, nous ne voyons pas très bien quelle utilité il y avait à consacrer son autonomie par un article additionnel à la constitution. M. Poincaré, dans son premier discours à la Chambre des Députés, avait parlé d'acte symbolique. La création de la caisse d'amortissement et sa réglementation n'a-t-elle été que le prétexte d'un de ces actes destinés à frapper l'imagination et à marquer le départ d'une ère nouvelle d'économies, de recueillement, d'application à réparer les fautes et les désordres? C'est bien possible! Il y a de la gravité, du sérieux dans le caractère de M. Poincaré, le goût d'une certaine dignité, qui tranche sur le laisser-aller de ses collègues, et qui s'accorde bien avec l'apparat d'une telle manifestation. Tout ce qui, *dans le cadre parlementaire,* est susceptible de rehausser l'éclat du pouvoir lui est précieux.

Quoi qu'il en soit, le public s'est senti porté à considérer la réunion de Versailles en elle-même, et presque indépen-

damment de son objet précis. Les partisans de la révision de la Constitution y virent un précédent favorable. Les textes de 1875 ne sont donc pas paroles d'évangile, il est permis de les mettre au point, de les améliorer, de les corriger, de les adapter à des situations nouvelles, à des mœurs transformées.

Les socialistes et les communistes ne manquèrent point de s'emparer de l'occasion pour manifester leur volonté d'en finir avec l'ordre bourgeois et la société capitaliste. Les communistes menèrent le tapage scandaleux que l'on sait. M. Doriot tint à se faire expulser *manu militari*. M. Léon Blum prononça un grand discours qui mérite d'être médité non pas qu'il contienne des vues nouvelles, ou des idées très fortes, mais parce qu'il nous livre les directives et la tactique du parti socialiste, parce qu'il nous découvre l'espoir nourri par un Blum ou un Renaudel de se faire les syndics préposés à la faillite parlementaire.

Après avoir fait la critique du système d'amortissement adopté par le gouvernement, M. Blum en est revenu à son ordinaire vaticination. Si les efforts du ministère d'union nationale pour enrayer le développement de la crise échouent, a dit l'orateur socialiste, il faudra en venir nécessairement à notre méthode. « L'expérience que vous avez déjà commencée, que vous réussirez peut-être, s'est-il écrié en hachant, en martelant ses mots, en les coupant de sa main, il doit être bien entendu entre tous les partis de cette Assemblée et du pays, qu'elle aura un caractère décisif irrécusable...; jamais l'expérience de la confiance et du crédit n'aura été tentée dans des conditions aussi favorables. Politiquement, psychologiquement, économiquement, vous avez toutes les chances de réussite; si vous n'allez pas jusqu'au bout de votre entreprise, il faut qu'il soit bien entendu que c'était le système qui était mauvais... Cela prouvera qu'il faut, oh! je ne dirai pas l'opération chirurgicale ou l'amputation pour ne pas trop vous effrayer, mais ce que j'appellais un jour, il y a déjà longtemps, la saignée thérapeutique. »

Et, tenant à donner toute son ampleur et toute sa portée à son dilemme, M. Léon Blum ajoutait, avant de descendre de la tribune, « Voilà, messieurs, ce que nous voulions dire. Nous l'avons répété maintes fois dans les deux Assemblées. Nous

avons voulu vous le dire aujourd'hui, à vous, Assemblée nationale, précisément parce que vous êtes, quoique vous sembliez l'oublier et que vous ne le soyez qu'à votre corps défendant et malgré vous, précisément parce que vous êtes le pouvoir constituant de ce pays et l'expression suprême de la souveraineté nationale... »

Ainsi pour M. Blum et pour ses amis, ou bien la république bourgeoise réussira à opérer sous la direction de M. Poincaré, un de ces rétablissements surprenants comme elle a su en réaliser en d'autres temps, et par exemple, au moment du Boulangisme ou de Panama, ou bien c'en est fini de l'ordre social sur lequel nous avons vécu, et c'est une république ouvrière et paysanne, prélude de la dictature du prolétariat, qui s'installe au pouvoir avec ses méthodes de prélèvement sur le capital, et de transformation de la propriété.

M. Blum avait à peine laissé tomber ses dernières paroles que M. Poincaré s'élançait à la tribune et s'écriait : « M. Blum a dit expressément que si notre expérience ne réussissait pas, le pays serait condamné à essayer l'expérience socialiste. C'est, Messieurs, contre ce dilemme que j'apporte ma protestation. »

Pour M. Poincaré, grand parlementaire héritier à la fois des Guizot et des Gambetta, chef de l'école dirigeante, il y a quelque chose de sacrilège, de quasi démoniaque dans les affirmations de ce Léon Blum, dont l'éloquence, l'intelligence procédurière ne peuvent manquer par ailleurs de l'attirer et de le séduire. Incorporé à la tradition parlementaire et républicaine, le Président du Conseil ne saurait admettre un instant que « le jeu » puisse s'arrêter avec lui, que son ministère brisé par la résistance des faits, il n'y ait pas dans l'ensemble du parti républicain des ressources en hommes et en idées suffisantes pour reprendre le travail et le mener à bien. Elle aussi, la République, est pour M. Poincaré une « création continuée »; et le rituel parlementaire a je ne sais quoi d'inviolable fait pour assurer la continuité de la France, comme l'hérédité du trône chez les Capétiens.

Le Président du Conseil se déclare persuadé que le régime possède assez de souplesse pour « s'adapter aux nécessités changeantes que créent les événements politiques et écono-

miques. *C'est sa force*» dit-il! avec cette conviction qui entraîne les assemblées, et arrache les applaudissements.

Débat pathétique, et qui emprunte au cadre dans lequel il se déroule, une solennité effrayante! Qui des deux orateurs voit juste? L'esprit hésite à trancher une pareille question qui met un tel intérêt humain dans ces controverses financières!

Les uns et les autres nous n'avons que trop facilement l'illusion de nous trouver à un tournant de l'histoire! Nous sommes toujours portés à croire que nous assistons à l'une de ces phases décisives, que les expériences que nous tentons ont vraiment quelque chose de crucial. Rien n'arrive, le plus souvent, de ce qui a le plus vivement sollicité notre imagination. Cependant?...

Voilà M. Doriot à la tribune. Son thème précisément c'est que la crise de trésorerie qui amène les Chambres à Versailles, est une crise insoluble, et qui ne peut se dénouer que par la chute du régime. Le député communiste fait scandale. Il parle dans le vacarme. On ne l'entend point. Mais on devine bien qu'à l'appui de la thèse de M. Blum il veut dire que les temps sont révolus où ses représentants calmaient le peuple, comme un enfant, en lui promettant la lune. M. Doriot et ses amis croient que les députés, s'ils veulent garder quelque prestige et leur place, doivent se mettre à la tête des bandes révolutionnaires et donner le signal de l'attaque. C'est du moins ce que signifient son attitude, toute sa conduite et les manifestations de son parti.

***

On aurait tort de tenir pour négligeables de telles indications. Les historiens ont remarqué depuis longtemps que les révolutions mènent les hommes plus que les hommes ne les mènent. Les communistes ont cependant sur les socialistes cette supériorité qu'ils sont logiciens. Ils ont compris une chose : c'est que l'organisation qu'ils se proposent de donner à la France selon l'*évangile Marxiste*, est tellement chimérique qu'elle ne peut être imposée que par la force et ne durerait que parallèlement à la force qui l'aurait imposée.

Comme cette force leur manque, on pourrait croire qu'en effet les docteurs de l'école dirigeante ont le champ libre devant eux, et qu'à une expérience manquée peut indéfiniment succéder une autre expérience, s'il n'y avait le malade lui-même et ses réactions.

Quand ils ont vu six ou sept ministres des finances se succéder rue de Rivoli sans pouvoir trouver de solution aux problèmes posés par l'évolution brutale des faits économiques, combien de Français, dans leurs rêves, ont souhaité le changement du régime politique? Combien de mécontents se sont écriés « tout plutôt que cela »? Nous avons encore dans les oreilles le bruit des manifestations spontanées qui se déroulèrent autour du Palais-Bourbon, le jour où le ministère Herriot se présenta devant les Chambres. Ces sommations de la morale populaire sont la négation du parlementarisme et se rapprochent singulièrement du gouvernement direct. A supposer l'expérience Poincaré manquée, n'y a-t-il pas à craindre un soulèvement général des esprits? La déception des meilleurs citoyens n'ouvrira-t-elle point la route à toutes les entreprises? Que se passerait-il alors? Il est impossible de prévoir quel type de régime, un mécontentement universel, une désillusion complète à l'endroit de la mystique parlementaire, peuvent produire! « Ceux qui ont établi la république, écrivait Joseph de Maistre, l'ont fait sans le vouloir et sans savoir ce qu'ils faisaient; ils y ont été conduits par les événements : un projet antérieur n'aurait pas réussi. » Il en fut de même en Russie. Jamais Lenine et ses amis, pas plus que Robespierre ou Barère, ne réalisèrent par avance, dans leur pensée même, le gouvernement révolutionnaire et le régime de terreur qu'ils ont institués; ils y furent conduits insensiblement par les circonstances!

La tranquillité dédaigneuse de M. Poincaré vis-à-vis des menaces révolutionnaires est bien faite pour rassurer les imaginatifs trop prompts à rêver le pire. Le Président du Conseil, par la confiance qu'il inspire au pays, par l'autorité avec laquelle il s'impose aux Chambres, obtient ce résultat, que de bons juges tiennent pour « miraculeux », de faire remonter le franc de 80 points vis-à-vis de la livre! On critique son programme, mais on a foi en sa personne. Situation para-

doxale, que ce prestige, cette popularité, qui s'attachent à l'adversaire le plus décidé du pouvoir personnel!

Paradoxe plus curieux encore! M. Poincaré n'en use que pour restaurer et renforcer le lustre compromis des institutions parlementaires! Partisan résolu du gouvernement des assemblées où ses qualités éminentes d'orateur ont trouvé leur emploi, il affirme que si les Ministres et les Chambres, à leur rentrée, veulent s'occuper de choses sérieuses, faire aboutir les lois de réorganisation financière qu'il prépare, le système de M. Blum et ses succédanés disparaîtront dans leur propre néant, comme un cerf-volant s'effondre, sitôt qu'on a cessé de lui fournir un point d'appui en lui résistant. « Laissons aux socialistes leurs parades, semblent dire les moindres attitudes du Président et reprenant nos vieilles assises, affermissons-nous sur notre tradition!... »

C'est ainsi qu'il pense agir psychologiquement sur l'ensemble des citoyens timides, honnêtes, qui n'ont besoin que de tranquillité, tandis que des mesures d'économie viendront alimenter leur confiance.

***

Cette mystique aura-t-elle le pouvoir de nous maintenir sur les hauteurs de l'union sacrée et du sacrifice consenti en commun, quand viendra la crise inévitable, au jour où le commerce et l'industrie sentiront vraiment la gêne, lorsque se posera la question des salaires? N'apparaîtra-t-elle point au contraire comme le grand obstacle aux remèdes véritables qui pourraient agir sur les *causes* mêmes de nos maux : restriction apportée aux charges de l'État, à ses entreprises onéreuses, suppression des monopoles, décentralisation administrative?

Mais dans l'hypothèse où une telle réflexion se trouverait généralisée, ce ne seraient plus les amis de M. Léon Blum qui se présenteraient pour liquider la faillite du parlementarisme. L'élite de la France n'a point perdu le goût de la vie. Il y a chez les êtres sains un instinct souvent plus sûr que leur propre raison pour les guider vers leur salut! Le grand Trousseau parlant de ces états de crises violents où le malade

semble n'entrer que pour toucher la mort, écrit : « C'est bien souvent alors qu'on voit se réveiller les fonctions normales, assoupies, ou dénaturées, et l'on assiste avec bonheur aux actes puissants de ce que l'on appelait sans trop le comprendre, *la nature médicatrice.* »

Le rôle du chroniqueur n'est point de faire le prophète. Le dénouement de la controverse engagée à Versailles entre M. Léon Blum et M. Poincaré, nous sera connu trop prochainement pour que nous cherchions à anticiper sur les événements ! Et rappelons-nous le mot de Napoléon : « L'imprévu, c'est ce qui arrive. »

IGNOTUS

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

L'Égarement, par **Edmond Jaloux** (Kra).

Chacun de nos gestes est la manifestation apparente, le dernier terme d'une longue série de manœuvres exécutées plus ou moins inconsciemment par l'intelligence et l'instinct. Un romancier, s'il craint d'alourdir son récit, peut difficilement opérer cette descente au-dessous des actes de ses personnages qui permettrait de les expliquer complètement. Marcel Proust, sans doute, a mené à bien une pareille entreprise, mais on ne saurait le considérer comme un pur romancier. A défaut de longues introspections, des indications plus brèves restent possibles, rapides projections lumineuses braquées sur l'inconscient. Grâce à elles le récit prend une signification plus ample, se noue par mille liens solides à la vie. Edmond Jaloux a toujours orienté dans ce sens son travail de romancier : rarement il a obtenu une réussite aussi parfaite que dans cette simple nouvelle, l'*Égarement* qui vient de paraître dans les *Cahiers nouveaux*.

Le 2 août 1914 Georges Arbelot quitte sa femme Madeleine pour rejoindre son régiment. Madeleine, au cours de la scène d'adieu, a atteint ce paroxysme de douleur, qui rejoint presque l'insensibilité. Georges parti, elle tombe comme une loque dans les bras d'un ami de son mari, Alexis de Maubriand, qui est venu avec elle à la gare. Alexis se trompe sur la signification de cet abandon, entraîne Madeleine chez lui... et oublie complètement les devoirs de l'amitié. Madeleine ne tente pas un geste de résistance. Elle est comme absente et perçoit à peine un vague plaisir animal qui se mêle à son frénétique désespoir. Le lendemain la femme revient à la conscience et à la lucidité. Elle éprouve une immense horreur pour cette incompréhensible nuit, pour ces heures d'égarement, et refuse de revoir Alexis. Quelques mois plus tard Georges est blessé. Madeleine accourt auprès de lui. Leur première entrevue est faite d'un bonheur lourd et d'un subtil embarras. E. Jaloux a merveilleusement indiqué là les fuyantes incertitudes, les étonnements et les incompréhensions, aigres fruits des longues séparations... Pendant la convalescence, on parle d'Alexis. Gêne. Subtile d'abord, puis plus précise. Quand Jacques réformé revient à Paris, il court chez Maubriand. L'attitude de celui-ci accroît ses inquiétudes. Il est à cent lieues pourtant de soupçonner la vérité, conjecturant seulement que sa femme a dû apprendre

quelque trait déplaisant de la vie d'Alexis. Parti sur cette fausse piste, il finit par y rencontrer la vérité. Sa stupéfaction égale son désespoir. Jamais plus il ne pourra aimer Madeleine. Il divorcera et se remariera avec une Polonaise qui ne l'aimera point et le trompera... Madeleine, désespérée, se suicidera, après avoir vainement tenté de refaire sa vie.

On appréciera la rare qualité de ce petit récit. La crise, qui est à son origine, en commande le développement avec une magnifique vigueur et dans toutes les scènes se manifeste cette sûreté dans l'observation en profondeur, que nous signalions dès le début.

Le Bal des Ardents, par **René Jouglet** (Plon).

M. René Jouglet, dont les deux derniers romans — *le Nouveau Corsaire* et *les Confessions amoureuses* —, empruntaient aux sciences hypnotiques un élément romanesque, séduisant mais un peu facile, a eu le courage de renouveler complètement sa manière et d'aborder un sujet d'une belle simplicité, où les passes magnétiques ne viennent point compliquer le jeu normal des passions. Le thème du *Bal des Ardents* tient en peu de mots : un homme hésite entre sa femme et sa maîtresse. En lui la pitié combat sans cesse l'amour : il ne parvient pas, entre les deux femmes, à manifester franchement sa préférence... et finalement sa bonté, sa faiblesse provoquent une catastrophe qu'avec plus d'énergie et peut-être de cruauté il eût certainement évitée. Il n'est point aisé de traiter un pareil sujet : la conduite d'un homme qui, entre les bras de sa dactylographe, ressent un irrésistible désir de rompre toute relation avec sa femme légitime, mais juge, dès qu'il a franchi le seuil de la maison conjugale, qu'une pareille rupture lui est impossible, risque, pour peu que la situation se prolonge, de ne plus stimuler suffisamment l'attention du lecteur. Et il est bien vrai que M. Jouglet n'a pu éviter complètement cette difficulté. Le mouvement de balancier qui fait passer l'ingénieur Infernet des exaltations de l'amour aux méditations du devoir est un peu monotone. Ce n'est pas dire que nous refusions rang de héros tragique à cet âne de Buridan. Les deux bottes de foin entre lesquelles Infernet s'immobilise justifient quelque hésitation. Isabelle, la maîtresse et secrétaire, est belle. Il est permis aussi de la trouver insupportable, mais il est superflu de dire qu'Infernet ne la juge pas ainsi. Quant à l'épouse, Louise, c'est le parangon des vertus domestiques : abnégation, désintéressement, esprit de sacrifice, tout y est... et elle sauve son mari de la ruine toutes les cinquante pages.

Neuf fois sur dix les aventures de ce genre sombrent, comme

toute chose, dans l'ennui général. Elles n'intéressent même plus ceux qui y participent. Et c'est tant mieux. Car le dixième cas fournit les journaux de faits divers horrifiants... L'ardeur d'Isabelle a mené M. Jouglet vers le drame pur. A la suite d'une scène assez déplaisante avec Louise, la dactylographe se jette sous un train. La préparation psychologique de ce sanglant épilogue importe seule. M. Jouglet y a révélé une solide connaissance du cœur humain en jalonnant savamment le chemin parcouru par ses trois « ardents ». On regrette seulement qu'avec des matériaux d'une pareille qualité, la construction élevée touche notre esprit plus que notre cœur. En visant à la grande sobriété classique M. Jouglet a perdu le bénéfice de quelques-uns de ses effets : il a si parfaitement dénudé et dépouillé son récit que la ligne de composition est devenue trop visible : une courbe sinueuse, du genre de celles qui figurent dans les traités d'algèbre. Quant aux personnages, nous les connaissons imparfaitement et serions embarrassés de préciser leur éducation, leur origine, leur qualité intellectuelle. Il leur manque, en somme, — pour employer un terme qui fait fortune — d'être entourés d'une atmosphère.

Je sens bien qu'en essayant d'expliquer ici pourquoi nous ne sommes pas complètement « pris » par les personnages de M. Jouglet, je simplifie à mon tour à l'excès. Triste sort des bons livres! Un malin génie nous invite à chercher pourquoi ils ne sont pas excellents. Certaines scènes du *Bal des Ardents* — par exemple la description du premier vol d'Infernet sur son hélicoptère — nous interdisent d'ailleurs un pareil jeu : elles sont très réussies. Le style mérite les mêmes éloges et, je crois, les mêmes critiques que l'œuvre. Il est pur, net, un peu froid.

L'adieu nocturne, par **Georges Imann**
(La Cité des livres).

L'ingénieur Hersent a confié à Robert Praloux l'éducation de son fils Jacques. Robert à vingt-trois ans, Jacques seize. M. Hersent — qui, sans doute, lit peu de romans modernes — se félicite bonnement de cette faible différence d'âge. Jacques, depuis quelque temps, est sombre et nerveux. On espère que la camaraderie confiante, qui doit vraisemblablement s'établir entre lui et son maître, exercera sur son caractère une influence apaisante.

Pourtant, à l'égard de son précepteur, Jacques ne manifeste tout d'abord qu'une réserve un peu gourmée. Puis très vite les relations deviennent faciles et affectueuses. Nous apprenons alors que l'émotivité quasi maladive de Jacques est due à la mauvaise conduite

de sa mère. Celle-ci a un amant, Croate bellâtre. Jacques le sait et, comme il a une âme pure, cet adultère le rend littéralement malade.

Robert est ému par la droiture de son élève. Il ne l'est pas moins par sa beauté. Jacques est gracile, fin... c'est le parfait éphèbe célébré dans les Banquets socratiques. Et Robert devient amoureux. Il ne le sait pas tout d'abord. Car, en littérature charlusienne, les écrivains peuvent encore décrire l'amour qui s'ignore, sujet devenu presque interdit, par sa banalité même, aux peintres des amours hétérosexuelles. Donc Robert ignore la nature exacte de son inclination, jusqu'au jour où la violence des crises qu'il traverse ne peut plus lui laisser aucun doute. Dans le même temps Jacques a bénéficié d'une révélation analogue : il s'est rendu compte lui aussi qu'il aimait son précepteur. Du point de vue charlusien, il faut reconnaître que ces deux-là ont de la chance. Nous avons lu récemment dans *Corydon* qu'une des grandes tristesses de cet amour c'est de ne permettre, le plus souvent, aucun espoir.

De cette chance d'ailleurs nos héros ne profiteront pas et l'on suppose que la plupart des lecteurs s'en féliciteront vivement. Robert, en effet, s'avise soudain que la morale traditionnelle trouve à redire aux jeux qu'il souhaite et, dans un élan cornélien, prend la résolution de quitter en hâte la délicieuse propriété de Saint-Raphaël, théâtre de l'aventure.

Tout a été dit sur le choix de pareils sujets, et qu'ils déplaisent au plus grand nombre, et qu'ils n'interdisent pas, non plus que les autres, d'écrire des chefs-d'œuvre. Il serait donc superflu de reprendre ici l'éternelle discussion sur la « Morale et l'Art ». On discerne cependant dans l'*Adieu nocturne* — où se manifeste trop de talent pour que l'œuvre puisse être négligée — une certaine complaisance de la Nature à l'égard des deux héros, qui, toute considération de vertu mise à part, paraîtra sans doute un peu excessive. Le hasard, étrangement favorable à leurs aspirations secrètes, ne présente à Robert et à Jacques que de lamentables exemplaires de l'humanité féminine. On dirait que le monde n'est peuplé que de dindes érotomanes ou de pensionnaires de maisons de passe. N'est-ce pas donner un peu trop de facilités aux deux jeunes gens pour dévider leurs syllogismes tendancieux?

Le Retour dans la Vie, par **Jeanne Galzy** (Rieder).

Madame Jeanne Galzy nous a naguère décrit la douloureuse existence d'une malade dans un sanatorium et l'on se souvient que ses *Allongés* lui ont valu le prix Femina. Guérie, l'héroïne de madame Galzy, — appelons-la Andrée pour faciliter l'analyse

— à la vérité le récit est construit sous la forme personnelle et l'état civil de la rescapée se réduit pour nous à *je* — rentre dans la vie. Le thème du récit est beau : difficulté d'adaptation à l'existence active après des années d'immobilité et de douleur. Malheureusement, entraînée par des forces peut-être inconscientes, madame Galzy a beaucoup limité son sujet : Andrée, qui a eu le mal de Pott, est contrainte de porter un appareil orthopédique, une sorte de cuirasse. Sous cette carapace elle est déformée... elle ne peut plus être aimée : voilà le leitmotiv secret de son désespoir. Il est vrai que l'existence, d'où la passion semble à jamais exclue, est bien dépourvue d'attrait. Mais le découragement d'Andrée ne nous émeut que faiblement : il s'exerce dans l'absolu et se manifeste avec une certaine monotonie. La femme n'a point un mari ou un ex-amant qui se charge, avec plus ou moins de tact, de lui faire comprendre qu'elle est devenue indésirable, ce qui fournirait tout au moins la matière d'un petit drame. Andrée vit seule : elle lit peu ou point et se désintéresse des arts, des sciences, des voyages et des potins : toutes ces bouées des grands malheurs. Elle n'a d'yeux — et encore assez distraits — que pour celles de ses anciennes compagnes de misère, qui comme elle ont été rendues au monde des êtres sains et agités... Ces sœurs de souffrance lui inspirent de la pitié et du mépris : elle déplore de les voir regretter l'amour (dont l'absence la tourmente pourtant beaucoup elle-même) et flétrit la puérilité de leurs occupations. Les siennes cependant ne sont pas d'un ordre tellement différent. Il est vrai que, pour finir, Andrée se tournera vers la religion. Nous ne savons pas précisément pourquoi, car elle n'a pas cessé de se proclamer athée et les lettres d'une amie, qui sont censées déterminer sa conversion, ne contiennent que de vagues effusions, de la vertu démonstrative desquelles on peut raisonnablement douter.

L'œuvre laisse une impression d'incertitude, d'hésitation. Mais dans toutes les peintures, dans tous les dialogues se devine un tenace ressentiment contre le destin, une farouche révolte péniblement réprimée qui pénètrent de tristesse. L'infirme de madame Galzy maudit tout bas les hommes. Eux, qui la lisent, la plaignent et détournent la tête, ressentant le remords de n'être point aussi malheureux.

Le Financier dans la Cité, par **Octave Homberg** (Grasset).

M. Octave Homberg vient de réunir sous ce titre un certain nombre de conférences et d'articles qu'il a consacrés depuis le début de l'année à notre situation financière. Rien de systématique dans ces

études qui séduisent au contraire par leur libre allure et la souplesse de l'esprit qui les a inspirées. Elles ont été composées pour le grand public, qui suit avec une attention chaque jour plus grande les questions financières, mais les spécialistes y trouveront des projets originaux et d'utiles suggestions. D'ailleurs bon nombre des idées de M. Homberg se trouvent être celles qui ont inspiré nos Experts dans la composition de leur *Plan*.

Après avoir esquissé à grands traits l'histoire des finances françaises depuis la guerre, M. Homberg en vient au présent et montre avec beaucoup de force qu'une des grandes erreurs du Cartel — parmi beaucoup d'autres — fut d'avoir constamment confondu les questions budgétaires et les questions de trésorerie. Telle serait la politique d'un banquier qui, à la veille d'échéances redoutables, espérerait échapper à la catastrophe en augmentant le prix de location de ses coffres-forts. M. Homberg indique dans quelles conditions notre dette peut être amortie... Il estime que la France peut payer des impôts plus considérables même que ceux qu'elle acquitte actuellement (le livre a été écrit avant le dernier « tour de vis » qu'a dû donner le cabinet actuel), mais à condition qu'ils soient mieux répartis. Là-dessus je crois que tout le monde est, aujourd'hui, d'accord et l'on sait fort bien qu'il convient, entre autres choses, de faire payer les agriculteurs, beaucoup moins taxés que les industriels. M. Homberg est opposé au retour aux anciennes contributions; l'impôt sur le revenu lui semble nécessaire et équitable. Sur la question des monopoles, il ne prend pas nettement parti, le problème lui semblant devoir être étudié séparément pour chacun d'eux. Pourtant il note — comme l'a fait ici même le comte de Fels — qu'il est parfaitement absurde que les hommes de gauche soient par principe opposés à la suppression des monopoles. Il ne faut pas voir là un problème politique, mais simplement une question économique. La constitution du comité des experts ayant suivi la conférence où M. Homberg recommandait la création d'un semblable organisme, il n'y a pas lieu d'insister ici, mais on fera bien, par contre, de s'arrêter au chapitre consacré aux conditions d'une stabilisation monétaire. M. Homberg indique avec beaucoup de précision comment il convient de rechercher le taux de stabilisation, qu'il est également dangereux de choisir trop haut ou trop bas. Enfin, après avoir montré le secours qu'une exploitation plus rationnelle de nos colonies pourrait apporter au relèvement du franc (en supprimant nos achats de coton, de caoutchouc, etc... à l'étranger), M. Homberg précise la situation du financier dans la vie moderne. Une suite de tableaux consacrés aux principaux financiers français du XVIIIe et XIXe siècle termine cet ouvrage solide et varié.

Les Comédiens tragiques,
par **George Meredith** (*Nouvelle Revue française*).

Le célèbre socialiste allemand, Ferdinand Lassalle, avait quarante ans lorsqu'il s'éprit de la fille d'un diplomate, Hélène de Dönniges. Il provoqua en duel le fiancé de celle-ci, Janko de Racowitz, et fut mortellement blessé par lui d'un coup de pistolet. Ses derniers instants furent assistés par la comtesse de Hatzfeldt, sa « maternelle amie », qu'il avait défendue avec une infatigable ardeur, lors du procès retentissant qu'elle avait intenté contre son mari.

Tel est l'épisode romanesque qui a inspiré à George Meredith son célèbre roman : *Les Comédiens tragiques*, dont M. Neel vient de nous donner une bonne traduction française. Dans ce récit, Lassalle devient Alvan, Hélène de Donniges Clotilde de Rüdiger, la comtesse de Hatzfeldt « la baronne ». Ces changements de noms mis à part, la vérité historique doit être, j'imagine, aussi rigoureusement respectée que possible. Meredith écrit en effet dans sa préface : « On ne trouvera ici aucune fiction, car nulle addition d'incidents imaginaires ne pourrait nous expliquer pourquoi *elle* en vint à ceci, pourquoi *il* en vint à celà... »

Dès les premières pages, Clotilde nous est présentée comme une jeune fille d'une grande beauté, intelligente et orgueilleuse. Dans un dîner elle rencontre Alvan, dont elle a souvent entendu célébrer le courage, l'esprit, le talent. Elle est instantanément fascinée et lui, pareillement, frappé du coup de foudre. Au milieu des convives, Alvan et Clotilde se croient séparés du reste du monde, tout occupés qu'ils sont de s'expliquer et s'admirer réciproquement. Rien de moins simple que ces deux êtres. Voici comme elle lui demande du vin : « Donnez-moi la vraie grappe, le raisin du Rhin, tout gonflé de légendes, parfumé d'elfes et de luths d'argent », et voici des compliments qu'ils se font : « Vous avez, dit-il, une oreille nacrée comme un coquillage sur la grève. — Et c'est la mer immense, répond-elle faisant allusion à la force de son interlocuteur, qui gronde près de lui ». Également émerveillés par leurs déclarations pompeuses et leurs qualités réelles Alvan et Clotilde décident d'unir leur vie.

Ce ne sera pas facile. Au seul nom d'Alvan, les parents de Clotilde ont coutume de pousser des rugissements de fureur. Pour eux le démagogue est une bête puante. Clotilde n'ose même pas leur toucher un mot de son projet... Dans un village de Suisse, où elle rencontre Alvan, elle se grise de nouveau de la force verbale et de la puissance future de celui qu'elle aime. Lui est certain de leur succès. C'est un

dieu et il parle comme un dieu, ou tout au moins comme un fastueux orateur. S'il aperçoit un vieil arbre, il invoque l'Acheron, Hermès et Hècate.

A Genève, où les parents de Clotilde se sont installés, se déroulent les épisodes décisifs. Clotilde échappe à la surveillance de sa famille et court chez Alvan avec lequel elle compte s'enfuir. Mais le tribun n'entend pas obtenir sa fiancée par de pareils moyens. Il la restitue, désespérée, à sa mère, en proclamant noblement qu'il saura obtenir Clotilde par des moyens plus licites. Cette scène-là est magnifique. Alvan, sûr de sa force, y tient un rôle d'une royale majesté... Majesté un peu théâtrale évidemment : mais telle est la nature de cet homme.

Clotilde, en réalité, est lâche. Après son coup de tête elle doute de la force d'Alvan, et, tremblant devant ses parents, écrit à son « cher seigneur » une lettre de rupture. Alvan multiplie les démarches. Il a des amis puissants. Il obtient que toute liberté soit laissée à Clotilde. Mais la jeune fille repousse décidément Alvan, déchaînant chez lui une furieuse colère, dont la dernière conséquence sera un duel avec le prince Marko Romaris (le Racowitz de l'histoire), gracieux et insignifiant jeune homme avec lequel Clotilde est considérée par les siens comme fiancée. Alvan est tué au cours du combat et, quelques mois plus tard, Clotilde, inconstante, épouse Marko. Quant à la baronne, « l'amie maternelle d'Alvan », qui a incarné avec discrétion, pendant toute l'affaire, le passé de l'orateur populaire, elle portera éternellement le deuil.

Le minutieux analyste que fut Georges Meredith a monté ce drame avec logique et précision. Aucun rouage ne nous échappe Je dirai même que le mécanisme est trop implacablement éclairé. Pas une ombre bienfaisante, un coin de mystère où nous réfugier. Pourquoi Clotilde ou Alvan font-ils ceci ou ne le font-ils pas? Nous le savons toujours. Pourquoi Clotilde obéit-elle à ses parents? « *Deux* circonstances l'y ont aidé. L'une... l'autre... » Si complètement renseignés, nous finissons par nous demander si nous le sommes exactement. Est-ce pour cela que cette œuvre, dont on ne peut nier ni la beauté ni la force, demeure froide?

MARCEL THIÉBAUT

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

CALMANN-LÉVY, Éditeurs, 3, rue Auber - PARIS (9e)

OUVRAGES
DE
COLETTE YVER

	PRIX		PRIX
UN COIN DU VOILE	7 50	L'HOMME ET LE DIEU	9 »
COMMENT S'EN VONT LES REINES	7 50	LE MÉTIER DE ROI	7 50
LES COUSINS RICHES	7 50	MIRABELLE DE PAMPELUNE	7 50
LES DAMES DU PALAIS	7 50	LE MYSTÈRE DES BÉATITUDES	9 »
DANS LE JARDIN DU FÉMINISME	7 50	PRINCESSES DE SCIENCE	9 »
LE FESTIN DES AUTRES	7 50	LES SABLES MOUVANTS	7 50

VOUS SEREZ COMME DES DIEUX 7 50

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE	100 »	51 »	26.50
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES. .	106 »	54 »	28 »

Pour l'étranger, voir les prix indiqués à la page 2.

LA LIVRAISON — 240 pages — 7 francs.

On s'abonne à la Revue de Paris, *3, rue Auber, dans toutes les librairies, dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger et aussi en utilisant le compte de* Chèques postaux *de la* Revue de Paris, n° 360-50, *rue Saint-Roch, Paris.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Prière de joindre la somme de 1 franc *et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.*

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue doivent être adressés à la Revue de Paris, *3, rue Auber.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La Revue de Paris *décline la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.*

Première Table décennale (1894-1903). *Prix* . . . . . 3 fr. 50
Deuxième Table décennale (1904-1913). *Prix* . . . . . 4 fr. 50

P. Brodard, imprimeur de la *Revue de Paris*, 114, avenue des Champs-Élysées, Paris.